

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

TOME SECONDE.

GEORGE

ROUSSEAU

TOME SECOND.

ŒUVRES

DE

ROUSSEAU.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCCXLVIII.

CUVRES

TOURNAI

NOUVELLE EDITION



A LOBBE

IN BODLEIAN

De
Mu
De
Ter
Je
D'u
A c
Ma
C
Me
De



EPITRES.

LIVRE PREMIER.

EPITRE I.

AUX MUSES.

EILLES du Ciel, chastes & doctes Fées,
Qui des Héros consacrant les trophées,
Garantissez du naufrage des tems
Les noms fameux & les faits éclatans ;
Des vrais lauriers sages dispensatrices,
Muses, jadis mes premières nourrices,
De qui le sein me fit presque en naissant
Tetter un lait plus doux que nourrissant ;
Je vous écris : non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu solennel.
Quel compliment ! Quelle brusque incartade ;
Me direz-vous ! D'où vient cette bourade ?
De quoi se plaint ton esprit ulcéré ?

EPIQUES,

N'est-ce pas toi , qui sur ce Mont sacré ,
Si périlleux à qui veut s'y produire ,
Vins nous prier de vouloir te conduire ?
Nous demander par des vœux assidus
Des dons souvent sans succès attendus ;
Et loïn encor des sommets du Parnasse
Sur le côteau briguer une humble place ?
Ton rang enfin y fut marqué par nous ;
Et si ce rang à ton chagrin jaloux
Paroit trop bas près des places superbes
Des Sarrazins , des Racans , des Malherbes ;
Contente-toi de médiocrité ,
Et songe au moins au peu qu'il t'a coûté.
A peine encor as-tu compté six lustres.
Tâche à monter du moindre aux plus illustres,
Dans ton Eté ce n'est point un affront
D'être arrivé sur le penchant du Mont ,
Tandis qu'on voit tant d'aspirans timides ,
Marchans toujours sans boussole & sans guides
Par des sentiers durs , pénibles & longs ,
A soixante ans ramper dans les vallons.
Ose franchir des bornes importunes ;
Va , cours tenter des routes moins communes ;
Et cherche enfin par des travaux constans
A mériter..... Muses, je vous entens :
Vous m'offririez le laurier d'Euripide ,
Si , comme lui , dans quelque roche aride ,
Pour recueillir mon esprit dissipé ,
J'allois chercher un sépulcre escarpé ;

LIVRE I.

Si je pouvois , sublime Misanthrope ,
Fuir les humains pour suivre Calliope ;
A tous plaisirs constamment renoncer ,
Le jour écrire , & la nuit effacer ,
Sécher six mois sur les strophes d'une Ode ;
Et de moi-même Aristarque incommode ,
A vous poursuivre épuiser mes chaleurs ,
Pour vous ravir quelqueune de ces fleurs
Qu'à pleines mains , pour tant d'autres avarés ;
Vous prodiguez aux Chaulieux , aux La Fares.
Non , non : jamais de vos dons trop épris ,
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix ,
J'abjurerois & Phébus & Minerve ,
Si possédé d'une importune verve ,
Il me falloit pour de douteux succès
Passer ma vie en d'éternels accès :
Toujours troublé de fureurs convulsives ,
De mon plancher ébranler les solives ;
Et rejetant toute société ,
Ecrire en sage , & vivre en hébété.
Si quelquefois je cours chercher votre aide ,
C'est moins par choix que ce n'est par remède.
La solitude est mon plus grand effroi :
Je crains l'ennui d'être seul avec moi ;
Et j'ai trouvé ce foible stratagème
Pour m'éviter , fugitif de moi-même.
De-là sont nés ces Ecrits bigarrés ,
Fous , sérieux , profanes & sacrés ,
Où je dépeins , non des mœurs trop volages ;

EPIQUES;

Mais seulement les diverses images
Qui m'ont frappé, selon les tems divers
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.

Vous me direz qu'au moins pour ce service
A vos bienfaits je dois quelque justice :
Que c'est par Vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace, aux hommes inconnu,
Bien moins que lui signalé sur la scène,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécène :
Que par votre aide, à la Cour moins caché,
Souffert des Grands, quelquefois recherché,
J'ai par bonheur esquivé le naufrage
Du ridicule, où jette l'étalage
Du nom d'Auteur sur-tout en ce tems-ci.
Oùi, j'en conviens. Mais c'est par Vous aussi
Que sont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impostures,
Ces noirs tissus que m'ont vingt fois tramés
De vils Rimeurs contre moi gendarmés ;
Car il n'est point de fou mélancolique
Plus effréné qu'un Auteur famélique,
Qui sur les Quais, sans avoir été lû,
Voit expirer son Livre vermoulu :
Et par malheur, si dans cette furie
A ses chagrins se joint la raillerie
De quelque Auteur d'opprobres moins couvert ;
Tout l'Océan, cent vœux à Saint Hubert
Ne feroient rien sur la rage canine
Que ce mépris dans son cœur enracine.

X

L I V R E I.

Dès ce moment par cent fausses rumeurs
Son noir venin se répand sur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme caustique,
S'écriera-t-il : fuyez ce frénétique.
Dans ces brocards aucun n'est ménagé. ✓
C'est un serpent, un diable, un enragé
Que rien n'appaise, & qui dans ses blaiphêmes
Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes.
Vous allez être inondé de chansons.
Que je vous plains ! Mais nous le connoissons ;
Ce n'est point là du tout son caractère ;
Il est fidèle, équitable, sincère.
De sa vertu Vauban même fait cas :
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,
C'est un matois : il fait le bon Apôtre ;
Il paroît doux & civil comme un autre :
Mais dans le fond c'est le plus noir esprit....
Voilà comment sa haine vous flétrit.
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si par bonheur cette imposture avorte,
Bientôt son fiel fécond en trahisons
Fera courir de maisons en maisons
Mille placards qui vous chargent de crimes ;
Lettres d'avis, libelles anonymes,
Recours grossier & toujours sans effet,
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.
Et priez Dieu qu'il préserve la Ville
De tout bon mot, satire ou vaudeville,
Et de tous vers sous le manteau portés ;

Car à coup sûr ils vous seront prêtés.
Si leur secours manque à votre adversaire,
Dans le besoin lui-même en saura faire,
Fabriquera vingt infames couplets,
Tels qu'au milieu des plus grossiers valets
A les chanter Linière auroit eu honte,
Et qui seront écrits sur votre compte.
Dans les caffés, dans les plus vils réduits
Il prendra soin de semer ses faux bruits :
Vous décriera comme un monstre indomptable,
Aux Rois, aux Grands, à l'Etat redoutable;
Et séduira peut-être en quelque point
Son sot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée !
Fruit dangereux d'un peu de renommée !
Muses, voilà les chagrins, les dégoûts
Que vos présens..... Alte-là, direz-vous.
Tous ces discours, ces cris que du Parnasse
Fait retentir l'obscur populace,
Dont sans raison tu conçois tant d'effroi,
Qui les excite ? Est-ce nous ? Est-ce toi ?
C'est par nos soins que ton esprit docile,
Prenant pour guide & Tércence & Virgile,
Dans leur école a de bonne heure appris
A distinguer des solides Ecrits
Ces vains amas d'antitheses pointues,
D'expressions flasques & rebatues,
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés
Farcir leurs vers du badaut révéérés.

Voilà tout l'art, voilà tous les mystères
Que t'ont appris nos leçons salutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Assez puni de l'orgueil qui l'enivre,
Et du malheur d'avoir fait un sot Livre,
Par le chagrin de sentir son travers,
Et de se voir tout vif rongé des vers ?
Est-il permis de braver sur l'échelle
Un patient jugé par la Tournelle ?
Laissons-le pendre au moins sans l'insulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter ?
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au théâtre il se soit fait connoître,
Soit que son titre orne les carrefours,
Chacun en parle au moins deux ou trois jours ;
Et si quelqu'un, sa sentence passée,
M'en vient à moi demander ma pensée :
Que dites-vous de ces Vers chevillés,
De ces discours obscurs, entortillés ?
Il faut parler. Que répondre ? Que faire ?
Les admirer ? Non. Et quoi donc ? Te taire.
Fort bien ; l'avis est sensé : grand merci.
Je me tairai. Mais faites taire aussi
Paris, la Cour, les Loges, le Parterre,
Tous ces sifflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain se voit assassiné.
Laisse crier, & retiens ta critique,

Répondez-vous. La censure publique
Peut sur un fat s'exercer tout au long :
Mais toi , sois sage , & te rais. Comment donc ?
Quand de ses vers un grimaud nous poignarde ,
Chacun pourra lui donner sa nazarde ,
L'appeller buffle & stupide achevé ;
Et moi , pour être avec vous élevé ,
Je ne pourrai , sans faire un sacrilège ,
Me prévaloir d'un foible privilège
Que vous laissez au dernier des humains ?
S'il est ainsi , je vous baise les mains ,
Muses ; gardez vos faveurs pour quelqu'autre ;
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez , voilà vos pinceaux , vos crayons :
Reprenez tout. J'abandonne sans peine
Votre Hélicon , vos Bois , votre Hippocrène ;
Vos vains lauriers d'épine enveloppés ,
Et que la foudre a si souvent frappés.
Car aussi-bien quel est le grand salaire
D'un Ecrivain au-dessus du vulgaire ?
Quel fruit revient aux plus rares Esprits
De tant de soin à polir leurs Ecrits ;
A rejeter les beautés hors de place ;
Mettre d'accord la force avec la grace ;
Trouver aux mots leur véritable tour ;
D'un double sens démêler le faux-jour ;
Fuir les longueurs , éviter les redites ,
Bannir enfin tous ces mots parasites ,

LIVRE I.

Qui malgré vous dans le style glissés,
Rentrent toujours, quoique toujours chassés ?
Quel est le prix d'une étude si dure ?
Le plus souvent une injuste censure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un Courtisan qui vous loue au hazard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade Elégie.
Et quel honneur peut espérer de moins
Un Ecrivain libre de tous ces soins,
Que rien n'arrête, & qui sûr de se plaire,
Fait sans travail tous les vers qu'il veut faire ?
Il est bien vrai qu'à l'oubli condamnés
Ses vers souvent sont des enfans morts-nés :
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie.
A ses talens aucun ne porte envie.
Il a sa place entre les beaux Esprits,
Fait des sonnets, des bouquets pour Iris ;
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,
Mais doucement, & sans blesser personne ;
Toujours discret, & toujours bien disant,
Et sur le tout aux Belles complaisant,
Que si jamais pour faire une œuvre en forme,
Sur l'Hélicon Phœbus permet qu'il dorme :
Voilà d'abord tous ses chers confidens,
De son mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la Ville,
Pour l'élever dégraderont Virgile ;
Car il n'est point d'Auteur si défolé

Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Tout se debite. *Un sot*, dit la Sa yre,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.

A ce propos, on raconte qu'un jour
Certain Oïson, gibier de basse-cour,
De son confrere exaltant le haut grade,
D'un ton flatteur lui disoit : Camarade,
Plus je vous vois, & plus je suis surpris
Que vos talens ne soient pas plus chéris;
Et que le Cygne, animal inutile,
Ait si long-tems charmé l'homme imbécile;
En vérité c'est être bien Gantois
De tant prôner sa ridicule voix :
Car sans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'est l'art du chant dans lequel vous primez.
Je m'en rapporte à nos Oïsons charmés,
Quand sur le ton de Pindare & d'Horace
Votré gosier lyriquement croasse.
Laiïsons-là l'homme & ses sottises raisons :
Mais croyons-en nos cousins les Oïsons,
Chantez un peu. Déjà d'aise saisie,
La basse-cour se pâme & s'extasie.
A ce discours notre oiseau tout gaillard
Perce le Ciel de son cri nazillard ;
Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,
Vous eussiez vû Canards, Dindons, Poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,

Vanter la voix dont Nature le doue,
Et faire nargue au Cygne de Mantoue.
Le chant fini, le Pindarique Oïson
Se rengorgeant, rentre dans la maison,
Tout orgueilleux d'avoir par son ramage
Du Poulailler mérité le suffrage.

Ainsi souvent par la brigue porté,
Un sot Rimeur voit son nom exalté.
Je sçai qu'enfin ses lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques;
La mode passe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais supposons qu'un Sort capricieux
Fasse tomber ses grandeurs ruinées,
Il a du moins joui quelques années
Du même honneur qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems sçut extorquer Ronsart;
Et quand la mort vient nous rendre visite,
Achille est-il plus heureux que Thersite?

Tous ces discours sont fort beaux, direz-vous,
Mais revenons. Parle; & confesse-nous
Qu'en tes Ecrits un peu trop de licence
A certains bruits a pû donner naissance:
Que ton courroux bien vite est allumé;
Et que le Ciel en naissant t'a formé,
Aux moindres traits que sur toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi? D'où vient ce reproche?
Où sont-ils donc, puisqu'il faut tout peser,
Ces traits malins dont on peut m'accuser?
Celui qui mord ses amis en cachette,

Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette,
Chez qui pour vrai le faux est publié,
Ou qui révèle un secret confié :
Voilà votre homme ; & c'est sans injustice
Que vous pouvez le taxer de malice ;
Car des noirceurs le sucre envenimé
D'un pareil nom doit être diffamé,
Et non le sel d'un riant badinage,
De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un homme à table exerce ses discours
Sur quelque intrigue ou conte de la Ville,
Qui bien souvent n'est pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur de gens
En cas pareil pour lui plus indulgens ;
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée
De quelque esprit l'histoire soit semée,
Notre conteur passera pour plaisant,
Pour galant homme, & point pour médifant ;
Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pu repousser les injures
De deux ou trois que je n'ai point nommés,
Et qui déjà du Public diffamés,
Sont reconnus à leur ignominie
Plûtôt qu'aux vers qu'enfanta mon génie ?
Que si d'un seul légèrement frappé,
En badinant le nom m'est échappé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine ?
Et dites-moi : Quand jadis la Fontaine,

De

LIVRE I.

23

De son pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots sur plus d'une matière
Contre Lullii, Quinaut & Furetière
Fit rejaillir l'enjoûment bilieux :
Fut-il traité d'Auteur calomnieux ?
Tout vrai Poète est semblable à l'Abeille.
C'est pour nous seuls que l'Aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
Mais la Nature, au moment qu'on l'offense,
Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
D'un aiguillon, qui prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.
J'entens d'ici, Muses, votre réponse.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalés dans les airs,
Ne sont qu'un rien près d'un Ecrit en vers.
L'ouvrage reste, & le discours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes censeurs a sçu donner leur fait :
Mais contre toi, répons-nous, qu'ont-ils fait ?
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux Fruitières,
De leurs Ecrits prodigues héritières.
Oùï, contre moi, vous qui me censurez,
Vous les avez mille fois inspirés.
Nous ? point du tout. A tort tu nous accuses.
Si contre toi, sans consulter les Muses,
Ils ont écrit quelques Vers discourtois,

Tome II.

B

C'est malgré nous qu'ils sont faits. Je le crois.
Passons. Hé bien, si leur troupe futile
N'a contre toi qu'une rage inutile,
Poursuivez-vous, qu'un courroux sans pouvoir,
Que crains-tu tant ? Et que peux-tu prévoir ?
Ce que je crains ? Vous allez le connoître
Dans un seul mot de Despréaux mon maître.
Vos ennemis prônent de tous côtés,
Lui disoit-on, *que vous les redoutez,*
Que vous craignez leur vaste compagnie.
Ils ont raison. Je crains la calomnie,
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monstre ténébreux,
A qui l'Envie au regard homicide
Met dans les mains son flambeau parricide ;
Mais dont le front est peint avec tout l'art,
Que peut fournir le mensonge & le fard ?
Le Faux-soupçon lui consacrant ses veilles,
Pour l'écouter ouvre ses cent oreilles ;
Et l'Ignorance avec des yeux distraits,
Sur son rapport prononce nos arrêts.
Voilà quels sont les infidèles Juges,
A qui la fraude heureuse en subterfuges ;
Fait avaler son poison infernal ;
Et tous les jours devant leur Tribunal
Par les cheveux l'Innocence traînée,
Sans se défendre est d'abord condamnée.
Votre ennemi passe en vain pour menteur.
Messieurs, disoit un fameux Délateur

Aux Courtisans de Philippe son maître ,
Quelque grossier qu'un mensonge puisse être ,
Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'accusé confondroit vos discours ,
La playe est faite ; & quoiqu'il en guérisse ,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller ? Quel mur , quel triple airain
Nous sauvera d'une invisible main ?
Est-il mortel qui s'en puisse défendre ?
Sans doute. Et qui ? L'homme qui sçait attendre ,
Concluez-vous. Vainement l'art obscur
Sur la vertu jette son voile impur :
La vérité tôt ou tard se relève ,
Le rayon perce , & le nuage crève.
Sois de toi-même un sévère inspecteur ,
Et ne crains rien. Quant à ce Peuple Auteur ,
Dont tu n'as pû prévenir la disgrâce ,
Nous leur dirions , nous mettant à ta place :
Or çà , Messieurs , plus d'animosité ;
Faisons la paix , & signons un traité.
Depuis long-tems je souffre vos murmures ,
Vos cris aigus , vos chaleurs , vos injures ,
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu sujet de se croire offensé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire ,
Je vous promets de ne vous jamais lire :
De n'outrager ni vous , ni votre esprit ,
Et d'oublier que vous ayez écrit.
Pourvû qu'enfin , plus modérés , plus sages ,

A votre tour vous cessiez vos outrages ;
 Que vous daigniez parler , ou moins , ou mieux
 Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux ;
 Et n'insulter , épargnant ma personne ,
 Qu'à mes Ecrits que je vous abandonne.
 Cela s'entend ; & c'est parler d'accord :
 Y souscris-tu ? Muses , je le veux fort.
 Dès ce moment j'approuve & ratifie
 Ce grand traité , que je leur signifie.
 Mais par hazard , si ce palliatif
 N'opère rien sur leur esprit rétif ;
 Si leur babil , si leur bruit continue ;
 Alors tu peux sans plus de retenue
 Les démasquer & rabattre leurs coups ;
 Et si tu crois avoir besoin de nous ,
 Pour réprimer leurs langues médisantes ;
 Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes
 De notre part le leur faire sçavoir.
 Suffit. Adieu , Muses. Jusqu'au revoir.

L E T T R E,

A MONSIEUR DUSSE¹,

*En lui envoyant l'Epitre de l'Amour Platonique,
 que , adressée à Madame Dussé.*

*Donarem pateras grataque commodus :
 Sed non hac mihi vis ; non tibi talium*

*Res est, aut animus divitiarum egens.
Gaudes carminibus; carmina possumus
Donare, &c.*

CES quatre Vers d'Horace suffisent, Monsieur, pour justifier le Présent que je vous fais : je ne serois pas malheureux, si les miens pouvoient aussi-bien m'acquitter de ce que je vous dois. Il y a long-tems que je songe à mettre en Vers la matière d'un des plus sublimes Dialogues de Platon ; & je ne pouvois l'appliquer à personne qui le méritât, ni qui fût plus capable d'en sentir l'élévation, que Madame Duffé & que vous.

Si j'avois assez de force pour y avoir réussi, je ne désespérerois pas de vous reconcilier avec la Poësie, & de vous faire convenir que la plus haute Philosophie n'est pas incompatible avec le langage des Muses.

A la vérité, elles ne parlent pas toujours sur ce ton-là ; & l'amour qui fait le sujet de mon Epitre, est traité par nos faiseurs d'Opéra bien différemment de ce que je l'ai conçu. Ces Messieurs m'accuseront peut-être d'avoir élevé un Etre chimérique pour la destruction de celui qu'ils ont tant célébré. En tout cas, je leur montrerai que je ne suis pas le seul Visionnaire ; & Philosophe à part, je les renverrai à deux de nos plus fameux Poëtes qui en ont parlé de cette manière :

- » Quiconque sent du Fils de Cithérée
- » La vive flâme & la pointe dorée,
- » Celle qui fait les cœurs se ressentir

- » Du feu céleste , & ne point consentir
- » A bas désir , qui empêche & retarde
- » Le bien suprême où la Vertu regarde ;
- » Sçache qu'il a la marque & le vrai signe
- » D'homme divin , courageux & insigne.

SAINT-GELAIS,

- » Il prête à notre entendement ,
- » Pour voler au Ciel , ses deux ailes ;
- » Nous les engluons follement
- » Parmi les vanités mortelles.
- » Ainsi du plumage qu'il eut ,
- » Icare pervertit l'usage ;
- » Il le reçut pour son salut ,
- » Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD,

Comme le sujet est sérieux , & que c'est très-sérieusement que j'ai voulu louer Madame Duffé , je n'ai point pris cette fois-ci le langage de *Marot* , plus propre aux sujets badins qu'à la Poésie sublime : mais j'ai retenu sa mesure de Vers , dont la cadence m'a toujours paru admirable , & qui étant composée de deux hémistiches inégaux , a , selon moi , une harmonie bien plus variée que celle du Vers *Alexandrin*. C'est à vous , Monsieur , à en juger , aussi-bien que de tout l'ouvrage , que je n'hazarderai point de montrer , qu'il n'ait été scellé du sceau de votre approbation.

Ce qu'il y a de certain , c'est que je l'ai travaillé

avec plus de soin qu'aucune chose qui soit sortie de ma plume, & que je ne crois pas en avoir fait, où les liaisons imperceptiblement amenées, & la régularité des rimes & des expressions soient mieux observées.

Quoi qu'il en soit, je ne me repentirai point d'avoir donné quelque veilles à signaler ma reconnoissance de l'amitié obligeante dont vous & Madame Dussé avez toujours entré dans mes intérêts. C'est avec cette reconnoissance & tout le respect possible, que je ferai toute ma vie,

Votre, &c.

A Paris, ce.....

EPITRE II.

SUR L'AMOUR.

A MADAME DUSSE.

DU faux encens dédaigneuse ennemie,
 Qui dans le vrai par l'exemple affermie,
 Sçavez si bien de tout éloge plat
 Distinguer l'art d'un pinceau délicat;
 Sage Uranie, en qui le don de plaire
 Est joint au don de haïr le vulgaire;
 De démêler, libre en vos sentimens,
 L'illusion de ses faux jugemens,
 Et d'abhorrer ces louanges guindées,
 Qui n'ont d'appui que ses folles idées,

Si quelque Auteur, pour vous faire sa cour,
S'imaginant avoir pris un beau tour,
Vous décrivoit dans ses peintures sèches
Le Dieu d'Amour, son carquois & ses flèches,
De la raison ennemi langoureux,
Et de nos sens enchanteur doucereux;
Vous déployant ces lieux comme postiches,
Dont l'Opéra brode ses hémistiches:
Sur ce tableau frivolement conçu,
Probablement il seroit mal reçu
De vous chanter en rimes indiscrettes,
Que cet Amour ne se plaît qu'où vous êtes,
Qu'il régne en vous, qu'il suit par-tout vos pas,
Et qu'il languit où l'on ne vous voit pas.
Mais si quelqu'un plus sage & plus habile
Vous dépeignoit d'un crayon moins stérile
Ce même Amour, non tel qu'on nous le feint,
Mais en effet tel qu'il doit être peint;
Tel qu'autrefois l'ont vû les premiers Sages,
Lorsqu'au Parnasse attirant leurs hommages,
Ce Dieu par eux de guirlandes orné
Fut dans la Grèce en triomphe amené.
Si, poursuivant cette noble peinture,
Il vous traçoit d'une main libre & sûre
Ces vifs rayons, ces sublimes ardeurs,
Ce feu divin qu'il répand dans nos cœurs,
Dont la splendeur les éclaire & les guide
Dans les sentiers de la gloire solide;
Vous faisant voir assés à son côté

L'Honneur, la Paix, la Vertu, l'Equité :
Peut-être alors à le bannir moins prompte,
Vous souffririez sans rougeur & sans honte
Que ce Dieu vînt embellir votre Cour.
Connoissez donc ce que c'est que l'Amour ;
Et désormais l'ame débarrassée
Des préjugés d'une troupe insensée,
Qui ne le peint que sous de faux portraits,
Gardons-nous bien d'en juger sur leurs traits :
De le confondre avec ce Dieu frivole ,
De qui l'erreur nous a fait une idole ,
Et qui n'épand que des feux criminels.
Ces deux rivaux ennemis éternels ,
L'un fils du Ciel, l'autre né de la Terre ,
Se font entr'eux une immortelle guerre ,
Plus signalés par leur division ,
Que les Héros de Grèce & d'Ilion.

Quelqu'un peut-être à ce début mystique
Va me traiter de cerveau fanatique ;
Et me voyant monté sur ce haut ton ,
Traiter l'Amour en style de Platon ,
M'objectera qu'une jeune Héroïne
Mériterait un peu moins de doctrine.
Mais sans répondre à ce langage vain ,
Laissons-le en paix son Cyrus à la main ;
De nos raisons l'ame peu combattue ,
Du Dieu d'Ovide encenser la statue ;
Et poursuivons nos propos commencés.
Jadis sans choix les Humains dispersés ;

Troupe féroce & nourrie au carnage ,
Du seul instinct suivoient la loi sauvage ,
Se renfermoient dans les antres cachés ,
Et de leurs trones par la faim arrachés
Alloient errans au gré de la Nature
Avec les ours disputer la pâture.
De ce cahes l'Amour réparateur
Fut de leurs loix le premier fondateur.
Il sut fléchir leurs humeurs indociles ;
Les réunit dans l'enceinte des Villes :
Des premiers Arts leur donna les leçons ;
Leur enseigna l'usage des moissons :
Chez eux logea l'Amitié secourable ,
Avec la Paix , sa sœur inséparable ;
Et devant tout dans les terrestres lieux
Fit respecter l'autorité des Dieux.
Tel fut ici le siècle de Cybèle.
Mais à ce Dieu la Terre enfin rebéle ,
Se rebuta d'une si douce loi ,
Et de ses mains voulut se faire un Roi.
Tout aussi-tôt évoqué par la Haine ,
Sort de ces flancs un Monstre à forme humaine ,
Reste dernier de ces cruels Typhons
Jadis formés dans ses gouffres profonds.
D'un foible enfant il a le front timide :
Dans ses yeux brille une douceur perfide.
Nouveau Prothée , à toute heure , en tous lieux ,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue ,

Humble captif, il rampe, il s'insinue :
Puis tout-à-coup impérieux vainqueur ,
Porte le trouble & l'effroi dans le cœur.
Les trahisons, la noire Tyrannie ,
Le Désespoir, la Peur, l'Ignominie ,
Et le Tumulte au regard effaré
Suivent son char de Soupçons entouré :
Ce fut sur lui que la Terre ennemie
De sa révolte appuya l'infamie.
Bientôt séduits par ses trompeurs appas ,
Les flots d'humains marcherent sur ses pas,
L'Amour par lui dépouillé de puissance ,
Remonte au Ciel , séjour de sa naissance ;
Et las de voir l'homme sourd à sa voix ,
Il l'abandonne à son malheureux choix.
Alors enflé d'une nouvelle audace ,
L'usurpateur prend son nom & sa place ;
Et sous ce nom l'Erreur de toutes parts
Fait ici-bas flotter ses étendarts.
C'est de ce tems que nous vîmes éclore
Tous les malheurs imputés à Pandore.
La Jalousie allumant ses flambeaux ,
Creusa dès-lors mille horribles tombeaux ;
Et des forfaits de plus d'une Médée
Plus d'un climat vit sa rive inondée.
On vit régner les désirs effrénés ,
Qui secondés des plaisirs forcenés ,
Mirent au jour Monstres & Minotaures ,
Satyres, Sphinx, Egipans & Centaures.

Un Siècle à l'autre enviant ses fureurs,
Imagina de nouvelles horreurs.
Chaque Age vit augmenter nos misères;
Et nos Ayeux plus méchans que leurs Peres,
Mirent au jour des Fils plus méchans qu'eux,
Bientôt suivis par de pires Neveux.

Enfin le Ciel touché de nos disgraces,
Se résolut d'en effacer les traces;
Et tous les Dieux convinrent que l'Amour
Fût renvoyé dans ce mortel séjour.
Chacun s'en forme un agréable augure.
Le seul Amour, l'Amour seul en murmure.
Qu'a-t-il commis? Pourquoi seul immolé
D'entre les Dieux sera-t-il exilé?
Quittera-t-il ces demeures heureuses,
Ces régions pures & lumineuses,
Séjour brillant de gloire & de clarté,
Lieux consacrés à la Félicité,
Aux doux Plaisirs, enfans de l'Innocence,
Plaisirs qu'échauffe & nourrit sa présence,
Vifs sans tumulte, éternels sans ennui,
Et que les Dieux ne tiennent que de lui?
Quoi, disoit-il, de l'Empire céleste
J'irai descendre en un séjour funeste,
Où l'Injustice étale un front serein;
Où les Mortels au visage d'airain
De mon fantôme escortant les bannières;
De l'Innocence ont rompu les barrières?
Et qui d'entr'eux voudra suivre mes pas?

Amour,

Amour, Amour, ne vous allarmez pas,
Venez à moi : Je connois un azile
Dont les Vertus ont fait leur domicile,
Un sûr rempart, un lieu de qui jamais
Vos ennemis ne troubleront la paix.
Celui qui règne en ce séjour propice,
En a banni le coupable artifice,
La Perfidie au coup d'œil concerté,
Et la Malice au sourire emprunté.
Toujours du Vrai sa bouche tributaire
De l'Equité porta le caractère.
Nourri, formé par les neuf doctes Sœurs,
Ami des Arts, épris de leurs douceurs,
Le Dieu du Pinde & la sage Minerve
De leurs trésors l'ont comblé sans réserve.
Dans ce réduit des Muses habité
Préside encore une Divinité ;
Car la beauté dont les Dieux l'ont ornée,
D'un moindre nom seroit trop profanée.
Un doux accueil, un modeste enjouement
Prête à ses traits un nouvel agrément.
D'Enfans ailés une troupe fidèle,
Plaisirs, Amours voltigent autour d'Elle ;
Et sans effort près d'Elle retenus,
Pour la servir ont oublié Venus.
Non, non, Amour : ce n'est point à Cithère,
Ni dans ces bois qu'Amathonte révere,
Qu'il faut chercher & les Jeux & les Ris,
Si vous voulez de vos Freres chéris

Revoir un jour la troupe réunie,
 N'hésitez point, volez chez Uranie.
 Mais à qui vais-je étaler ces propos ?
 Puis-je penser qu'un Dieu, qui du Cahos
 Débarrassa cette Machine ronde,
 Qui voit, qui meut tous les Etres du Monde,
 De ses ressorts & l'ame & l'instrument,
 Puisse ignorer son plus riche ornement ?
 Déjà porté sur les ailes d'Eole,
 Du haut des Cieux je le vois qui s'envole,
 Plus glorieux d'obéir en sa Cour,
 Que de régner au céleste séjour.
 Conservez bien, généreuse Uranie,
 Ce Dieu puissant, ce céleste Génie,
 Ame du Monde, auteur de tous les biens,
 Par qui brisant les terrestres liens,
 D'un vol hardi nos ames élancées
 Jusques au Ciel élevent leurs pensées.
 Sans sa beauté, sans ses dons précieux,
 La Vertu même est moins belle à nos yeux.
 Il la produit sous d'heureux caractères,
 La dépouillant de ces rides sévères,
 De qui l'aspect effrayant les mortels,
 Leur fait souvent désertter ses Autels.
 De son flambeau les âmes immortelles
 Jettent en nous ces vives étincelles,
 Dont autrefois les Héros embrasés,
 Malgré la mort se sont éternisés.
 Cette chaleur si prompte & si rapide

Seule échauffer un Thésée, un Alcide ;
Arma leurs bras pour calmer l'Univers ,
Et pour venger l'Équité mise aux fers.
Telle est l'ardeur dont ce Dieu nous enflâme :
Tel est le feu qu'il alluma dans l'ame
De ce Héros aux triomphes instruit ,
Dont vous tenez la clarté qui vous luit.
C'est cet Amour, ambitieux de gloire ,
Qui tant de fois consacrant sa mémoire ,
Lui fit braver les feux & le trépas ,
Lui fit chercher la guerre & les combats ;
De Jupiter conduisant le tonnerre ,
Aux fiers Géans faire mordre la terre ;
Et foudroyant leurs plus forts boulevards ,
Les écraser sous leurs propres remparts.
Quelle plus noble & plus vaste industrie
Porta plus loin l'amour de la Patrie ?
Et quels travaux ont rendu plus parfaits
L'art de la guerre & les arts de la paix ?
Vous le sçavez , Légions qu'il adore ;
Vous le sçauvez , Peuples plus chers encore ;
Si quelque jour un loisir plus heureux
Laisse un champ libre à ses plans généreux.
Puisse-t-il voir ses nombreuses années
Toujours de gloire & d'honneur couronnées ,
Et quand la paix reviendra parmi nous ,
Se réserver à des travaux plus doux ,
Non moins Héros sous l'Empire de Rhée ,
Que quand la Terre à Bellone est livrée.

EPIQUE III.

A CLEMENT MAROT.

A MI MAROT, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier Maître, acceptez cette Epître,
Que vous écrit un humble Nourrison,
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.
Par vous en France Epîtres, Triolets,
Rondeaux, Chançons, Ballades, Virelais,
Gente Epigramme & plaisante Satyre
Ont pris naissance. En sorte qu'on peut dire:
De Prométhée hommes sont émanés,
Et de MAROT joyeux contes sont nés.
Par quoi si-tôt qu'en mon adolescence
J'eus avec vous commencé connoissance,
Mon odorat par vos Vers éveillé
Des autres Vers plus ne fut chatouillé;
Et n'eus repos, jeunesse est téméraire,
Que ne m'eussiez adopté pour confrère.
Bien est-il vrai que par le tems meuri
D'autres leçons mon esprit s'est nourri;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume,
Mon nom par vous est encore connu,
Dont bien & mal m'est ensemble venu:

LIVRE I.

29

Bien, par trouver l'art de m'être fait lire ;
 Mal, pour avoir des sots excité l'ire,
 L'ire des sots & des esprits malins.
 Car qui dit sots, dit à malice enclins ;
 Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
 Onc ne verrez sot qui soit honnête-homme.
 Je le soutiens : Justice & vérité
 N'habitent point en cerveau mal monté,
 Du vieux Zénon l'antique confrérie
 Disoit tout vice être issu d'ânerie.
 Non que toujours sottise de son chef
 Forme dessein de vous porter méchef.
 Mais folle erreur d'ignorance complice
 Fait même effet, & supplée à malice.
 Bien le sçavez, CLEMENT, mon ami cher :
 Sotte ignorance & jugement léger
 Vous ont jadis, on le voit par vos Œuvres,
 Fair avaler anguilles & couleuvres ;
 Des Novateurs complice vous nommant,
 Ou votre honneur en public diffamant,
 Soit par blasons plus mordans que vipère,
 Soit par mensonge, en vous faisant le pere
 De tous ces Vers bâtards & supposés,
 Dont les parens sont toujours déguisés.
 Et moi chérif, de vos suivans le moindre,
 Combien de fois, las ! me suis-je vû poindre
 De traits pareils ? Non qu'on m'ait imputé,
 D'avoir jamais Nouveautés adopté.
 Des gens dévots que j'estime & respecte,

Ainsi que vous , je n'ai honni la secte
Qu'en général , sans aucun désigner ;
Et fites mal de les égratigner ,
Vous qui craigniez , disiez-vous , la bourrée ;
Car ces Menins de la Cour éthérée
Sont tous doués d'un appétit strident
De se venger , quand ils sentent la dent.
Et fussiez-vous un Saint plus angélique ,
Plus éminent & plus apostolique
Que Saint Thomas ; s'ils en trouvent moyen ,
Ils vous feront , le tout pour votre bien ,
Comme autrefois au bon Savonarole ,
Que pour le Ciel la séraphique Ecole
Fit griller vif en feu clair & vermeil ,
Dont il mourut par faute d'appareil.
Eux exceptés , des bons esprits l'estime
M'a , comme vous , des fots rendu victime ;
Car de quels noms plus doux & plus musqués
Puis-je appeller tant d'esprits disloqués ?
Comment nommer ce froid Energumène ,
Qui d'Hélicon chassé par Melpomène ,
Me défigure en ses Vers ostrogots ,
Comme il a fait Rois & Princes d'Argos ?
Comment nommer ces trois Louves damnées ,
Qui , tour à tour à me mordre acharnées ,
Dans leur fureur semblent s'entreprêter
L'unique dent qui leur a pû rester ?
Comment enfin nommer cette vermine
De Chifoniers de la double colline ,

LIVRE I.

37

Qui tous les jours, en dépit d'Apollon,
 Dans les bourniers de son sacré Vallon
 Vont ramassant l'ordure la plus sale,
 Pour en lever boutique de scandale
 Contre tous ceux qui sont assez sensés
 Pour mépriser leurs Vers rapetassés ?
 Tout beau, l'ami, ceci passe sottise,
 Me direz-vous ; & ta plume baptise
 De noms trop doux gens de tel acabit :
 Ce sont trop bien marouffes que Dieu fit.
 Marouffes soit. Je ne veux vous dédire.
 Passons le mot. Mais je soutiens mon dire..
 C'est qu'en eux tous malice est seulement
 Vice d'esprit & mauvais jugement.
 De tout le bien Sagesse est le principe.
 De tout le mal sottise est le vrai type ;
 Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
 A de l'esprit, examinez-le bien :
 Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;
 Et vous direz, c'est un sot sous le masque..
 En fait d'esprit nous errons trop souvent..
 De feu Grégois, de fumée & de vent
 Presque toujours l'homme se préoccupe ;
 Et sur ce point est imposteur ou dupe..
 Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé,
 Dont l'éloquence est un babil aisé,
 Et qui doué du talent de Thersite,
 Parle de tout, sûr de sa réussite,
 Content, joyeux, hardi, sans jugement ;

Fait du beau-monde à Paris l'ornement ;
 Du plus sévere il réchauffe le flegme ,
 Ses quolibets passent pour apophthegme ,
 Ses lieux communs sont propos réfléchis ,
 S'il conte un fait , la Dame du logis
 De ses bons mots pâme sur son assiette ,
 Et le Laquais en rit sous sa serviette.
 Lors chacun crie : O l'esprit éminent !
 Et moi , je dis : Peste l'impertinent ;
 Et ne me chault , que sa voix théatrale
 M'ait de Sénèque épuisé la morale.
 A sa vertu je n'ai plus grande foi
 Qu'à son esprit. Pourquoi cela ! Pourquoi ?
 Qu'est-ce qu'Esprit ? Raison assaisonnée.
 Par ce mot seul la dispute est bornée.
 Qui dit Esprit , dit sel de la Raison.
 Donc sur deux points roule mon oraison !
 Raison sans sel est fade nourriture.
 Sel sans raison n'est solide pâture.
 De tous les deux se forme esprit parfait ;
 De l'un sans l'autre un monstre contrefait.
 Or quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?
 Sans la raison puis-je vertu connoître ?
 Et sans le sel dont il faut l'apprêter ,
 Puis-je vertu faire aux autres goûter ?
 Mais rarement à ces hautes matières
 Le peuple ignare élève ses lumières ,
 Fausse lueur ses foibles yeux déçoit :
 Dont il avient que tous les jours on voit

Du nom d'Esprit Fatuité dotée,
Et de Vertu Sottise étiquetée.
Car, Dieu merci, dans ce siècle falot
Nul n'est en tout si bien traité qu'un sot.
Peuples d'amis autour de lui fourmille;
Secrets, dépôts, intérêts de famille,
Tout se confie à ce génie exquis.
Son conseil même en affaire est requis.
Soupçons de lui seroient vrais sacrilèges.
Bref, qui voudroit nombrer ses privilèges,
Auroit plutôt calculé tous les morts,
Que dans Paris Finot & ses consorts,
Dont par respect je tais ici l'éloge,
Ont insérés dans leur martyrologe.
Mais un esprit solide, illuminé,
Du monde entier semble être ennemi né.
L'homme friand de haute renommée
Craint tout rieur qui pèse sa fumée;
Et ne pouvant son foible vous cacher,
Le votre au moins il tâche d'éplucher.
Pour décrier vos lumières suspectes,
Il vous suscite un tourbillon d'insectes;
Qui pour vous mettre à leur petit niveau,
Vous font sur tout quelque procès nouveau.
Que si par vers & par joyeux langage
Votre Apollon s'est tiré hors de page;
Miséricorde ! Où fuir ? Où vous sauver ?
Vous allez voir, en dûssiez-vous crever,
Mille idiots érigés en Saumaises,

Vous faire Auteur des plus viles fadaïses;
Dès qu'en sa tête un stupide enjonné,
Ayant en vain son cerveau secoué
Pour dégourdir sa pesante Minerve,
Aura forgé quelque couplet sans verve,
Ou quelques vers platement effrontés;
Tout aussi-tôt ces subtils hébétés
Iront corner votre nom par la Ville,
Disant : C'est lui, Messieurs ; voilà son style
Et ce faux bruit , tant soit-il insensé,
Ne manquera d'être encor ressassé
Par cent grimauds rampans sur le Parnasse ;
Peuple maudit & malheureuse race,
Que votre los fait dessécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui,
O triste emploi que celui de la rime !
En tout autre art , même sans qu'on y prime ;
Devant ses pairs on est interrogé.
Par Cassini , l'Astronome est jugé :
Homberg peut seul évoquer le Chymiste ;
Et du Verney citer l'Anatomiste.
Mais dans les Vers tous s'estiment Docteurs :
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbés, qu'une verve insipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons , nos Murets , nos Daciers,
Et d'Hélicon Seigneurs Haut-Justiciers.
Hé, mes amis , un peu moins de superbe.
Vous avez lû quelque Ode de Malherbe :

Soit. Richelet jadis en raccourci
 Vous a de l'art les règles dégrossi :
 Je le veux bien. Vous avez sur la Scène
 En vers bouffis fait hutler Melpomène :
 C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.
 Ce métier-ci n'est ce que vous pensez ;
 Minerve à tous ne départ ses largesses.
 Tous sçavent l'art ; peu sçavent les finesses ;
 Et croyez-moi, je n'en parle à travers.
 Le jeu d'Echets ressemble au jeu des Vers.
 Scavoir la marche, est chose très-unie ;
 Jouer le jeu, c'est le fruit du génie :
 Je dis le fruit du génie achevé,
 Par longue étude & travail cultivé.
 Donc si Phébus ses Echets vous adjuge ;
 Pour bien juger, consultez tout bon juge :
 Pour bien jouer, hantez les bons joueurs.
 Sur-tout craignez le poison des loueurs.
 Acoftez-vous de fidèles Critiques.
 Fouillez, puisez dans les sources antiques ;
 Lisez les Grecs, savourez les Latins.
 Je ne dis tous, car Rome a ses Corins ;
 J'entens tous ceux qui d'une aile assurée
 Quittant la Terre ont atteint l'Empyrée.
 Là trouverez en tout genre d'Ecrits
 De quoi former vos goûts & vos esprits ;
 Car chacun d'eux a sa beauté précise
 Qui le distingue & forme sa devise.
 Le grand Virgile enseigne à ses Bergers

L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;
 Au Laboureur par des leçons utiles
 Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
 Puis tout-à-coup la trompette à la main
 Dit les combats du Fondateur Romain ,
 Ses longs travaux couronnés de victoire ,
 Et des Césars prophétise la gloire.
 Ovide en vers doux & mélodieux
 Sçut débroniller l'histoire de ses Dieux :
 Trop indulgent au feu de son génie ;
 Mais varié , tendre , plein d'harmonie ,
 Sçavant , utile , ingénieux , profond ,
 Riche en un mot , s'il étoit moins fécond ,
 Non moins brillant , quoique sans étincelle ,
 Le seul Horace en tous genres excelle :
 De Cithérée exalte les faveurs ,
 Chante les Dieux , les Héros , les Buveurs ;
 Des sots Auteurs berne les Vers ineptes ,
 Nous instruisant par gracieux préceptes
 Et par sermons de joie antidotés.
 Catulle en grace & naïves beautés
 Avant Marot mérita la couronne ;
 Et suis marri que le poivre assaisonne
 Un peu trop fort les petits Madrigaux.
 Tibulle enfin sur patins inégaux
 Faisant marcher la boiteuse Elégie ,
 De Cupidon traite à fond la Magie.
 Voilà les chefs qu'il vous faut consulter ,
 Lire , relire , apprendre , méditer.

Lors

Lors votre goût conduisant votre oreille,
 Ne prendra plus le Bourdon pour l'Abeille,
 Ni les fredons du * Chantre Cordouan
 Pour les vrais airs du Cygne Mantoisan.
 Ceci soit dit. Fermons la parenthèse.
 Or vous dirai, pour reprendre ma thèse,
 Ami MAROT, que je vous sçai bon gré
 D'avoir les sots en vos vers dénigré,
 Et de n'y voir mis au-dessus des Anges
 Ceux qui pouvoient démentir vos louanges ;
 Car si quelqu'un chez vous est exalté,
 Il l'est encor chez la Postérité.
 En quoi sur-tout a gagné mon suffrage
 Votre haut sens & vertueux courage.
 Et si d'ailleurs ne vous ai bien suivi,
 En ce du moins votre amour m'a servi,
 Que mes Ecrits, monumens de mon ame,
 De lâcheté n'ont encouru le blâme :
 Que l'intérêt ne les a conseillés,
 Ni moins encor le mensonge souillés.
 Non qu'à louer gens de tout caractère
 Je n'eusse pû prêter mon ministère,
 Et comme un autre, adulateur soumis,
 A prix d'honneur m'acquérir des amis.
 Mais au Vrai seul ma Muse intéressée
 N'a jamais pû rimer que ma pensée ;
 Puis mon Plutarque épluchant les Héros,
 En fait souvent de si petits zéros,

* *Lucain.*

Tome II.

D

Qu'en le lisant, on perd presque l'envie
De les louer, du moins pendant leur vie;
Car fussent-ils en sagesse, en valeur
Des demi-Dieux, il ne faut qu'un malheur,
Tant que son ame à son corps est soumise,
Un demi-Dieu peut faire une sottise,
Et tout d'un tems ses éloges vantés
Se convertir en contre-vérités,
Puis vous voilà, Messieurs les faiseurs d'Odes,
Jolis mignons, ainsi que vos Pagodes.
Quant est de moi, je n'ai pris tel essor;
J'ai peu loué. J'eusse mieux fait encor
De louer moins. Non que pincer sans rire
Soit de mon goût. Je tiens qu'en fait d'écrire;
Le meilleur est de rire sans pincer.
Nous ne devons les vices caresser :
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne sont méchans que parce qu'ils sont fous.
Ce sont enfans moins dignes de courroux,
Que de risée. Aussi notre Uranie
N'est, grace au Ciel, triste ni rembrunie,
Je m'en rapporte à tout Lecteur benin;
Et gens sensés craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ses Vers en prose
A tous venans distille son eau-rose,
Toujours de sucre & d'anis saupoudré,
Fiez-vous-y. Ce Rimeur si sucré
Devient amer, quand le cerveau lui tinte;

Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
 Bref, je ne puis d'un babil importun
 Flatter les gens. Mais, me dira quelqu'un,
 Si flatterie en vos rimes n'éclate,
 Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flatte;
 Soit. Aussi-bien je n'aime les flatteurs,
 Ni n'écris point pour les admirateurs.
 Puis, je ne sçai. Tous ces Vers qu'on admire;
 Ont un malheur : c'est qu'on ne les peut lire,
 Et franchement, quoique plus censuré,
 J'aime encor mieux être lû qu'admiré.

EPITRE IV.

A M. LE COMTE D* C**.

C O M T E, pour qui terminant tous délais
 Avec Vertu Fortune a fait la paix,
 J'açoit qu'en vous gloire & haute naissance
 Soit alliée à titres & puissance;
 Que de splendeur & d'honneurs mérités
 Votre Maison luisse de tous côtés :
 Si toutefois ne sont-ce ces bluettes,
 Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes ;
 Car ce n'est pas l'or qui sur nous reluit,
 Qui nous acquiert renommée & bon bruit.
 Que j'aye un Livre ou semblable écriture,
 Il ne me chault de belle couverture,
 Riches fermoirs & dehors non communs,

Si le dedans sont discours importuns,
Vieil pot pourri de Prose délabrée,
Vers de Nadal, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en estime & crédit ?
Richesse d'ame, & culture d'esprit :
Puis joignez y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres désirables ;
Je le veux bien, cela n'y fait nul mal.
Mais le premier & le point capital,
C'est lui sans plus ; & c'est par-là, beau Sire ;
Que moi chétif vous prise & vous admire.
En vous ai vû par un merveilleux cas
Unis & joints Virgile & Mécénas.
De l'un avez la grace & la faconde ;
De l'autre, accueil & douceur sans seconde,
En Prose & Vers êtes passé Docteur,
Et récitez trop mieux qu'un Orateur.
Ce n'est le tout ; car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poétique ;
Et s'avez los de bon poëtiqeur,
Aussi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous abonde compagnie
D'Esprits divins, de suivans d'Uranie :
Toujours y sont cistres mélodieux,
Gentils harpeurs & ménestrels joyeux ;
Et de leur art bien sçavez les rubriques.
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques
N'a pas long tems sonnerez telle chanson,
Qu'hôtes des bois accoururent au son ;

Si qu'eussiez vû sauter jeunes Dryades,
Et de leur lit fortir blanches Nayades.
Et se disoient : ô qu'il chanfonne bien !
Seroit-ce point Apollon Delphien ?
Venez, voyez, tant a beau le visage,
Doux le regard, & noble le corsage :
C'est il sans faute ; & Nymphes d'admirer,
Et les Silvains entr'eux de murmurer.
Cettui-ci vient pour nos Nymphes séduire,
Se disoient-ils, & les pourroit induire
A quelque mal avec son chant mignon.
Freres, jettons en l'eau le compagnon.
Lors le Dieu Pan remuant les narines,
Cria tout haut des montagnes voisines,
De son ami voyant le mauvais pas :
Ventre de bouc, qu'ai-je entendu là-bas ?
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblerent ;
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolèrent,
Où tout craintifs furent se retirer,
Et du depuis n'ont osé se montrer.
Voilà comment le bon fils de Mercure
Vous préserva de sinistre avanture.
Nymphes & Dieux sur vous veillent ici.
Bien sçavent-ils, & le sçavons aussi,
Que votre vie acquise & conservée
Est pour le bien des mortels réservée.
Non de mortels de mérite indigens,
Mais de mortels de vertus réfulgens.
Or remplissez vos hautes destinées !

Que tous vos ans soient brillantes années ;
 Et cependant nous autres gens de bien
 A notre emploi ne manquerons en rien,
 Vous admirant non pas dans le silence,
 Mais par beaux Vers & pièces d'Eloquence,
 Tant que puissions une œuvre concevoir
 Digne de vous & de notre vouloir.

EPITRE V.

A M. LE COMTE DU LUC,

alors Ambassadeur du Roi en Suisse.

MINISTRE né pour soutenir la gloire
 Du plus grand Roi que vante notre Histoire,
 Et pour transmettre aux yeux des Nations
 De sa vertu les plus nobles rayons :
 Depuis long-tems sur ce bord Helvétique
 J'admire en vous le pouvoir sympathique
 De la raison, lorsque la dignité
 Sçait de ses traits tempérer la fierté,
 Et retenir par la douceur des charmes
 Les cœurs conquis par la force des armes ;
 Car après tout c'est peu de posséder
 L'art de convaincre, il faut persuader.
 Le cœur encor saignant de ses blessures,
 Dans vos discours, même dans vos censures,
 Un peuple fier chérir tout à la fois

Sa liberté, sa patrie & ses loix ;
Et de-là vient que son ame attentive
Vole au devant du joug qui la captive,
Et que l'esprit adorant son vainqueur,
Prévient en eux les révoltes du cœur.

Mais croyez-vous, pour quitter le haut style,
Qu'à vos leçons il soit aussi facile
De réveiller dans son obscurité
L'esprit qu'atteint d'un rimeur dérouté,
Qui du sommeil d'une oisive sagesse
Depuis trois ans goûte en paix la mollesse ;
Et détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enivre en suivant les neuf Sœurs,
Conçoit enfin que le seul bien suprême
Est de tout fuir pour se chercher soi-même ?
Oùi, dites-vous. Un ténébreux oubli
Est du néant le portrait accompli.
Sur le sommet d'une montagne aride
Est un vieux Temple, où la gloire solide
Tient son séjour ; & par divers chemins
Vers ce seul but tendent tous les humains.
En tout pays, en tout siècle, à tout âge,
Du plus haut rang jusqu'au plus bas étage,
Princes, Guerriers, Ministres, Courtisans,
Prélats, Docteurs, Gens de robe, Artisans,
Chacun dans l'ordre où le Destin le range,
Vient du Public mériter la louange.
Tout homme enfin brûle d'être estimé,
Et n'est heureux qu'autant qu'il est aimé.

Fort bien. Je ſçai que ce d  ſir frivole
De notre vie eſt la grande bouſſole ,
Et que ſouvent nous faisons tous nos ſoins
De plaire    ceux que nous priſons le moins.
Mais ſans chercher ſi le devoir du Sage
Eſt de combattre , on de ſuivre l'uſage ;
Vous êtes-vous , Seigneur , imaginé ,
Le cœur humain de près examiné
En y portant le compas & l'équerre ,
Que l'amitié par l'eſtime ſ'acquerre ?
De grands talens ſont toujours un grand nom ;
O  i , j'y conſens : mais beaucoup d'amis ? Non.
De ſa grandeur C  ſar fut la victime ;
Et pour trouver tendreſſe ſur eſtime ,
Il faut chercher au pays des Romans
Un lieu proſcrit même chez les Amans :
Je dis bien plus. Aux vertus de Socrate
R  uniffez les dons de Mithridate ,
Soyez orné de cent talens divers ,
De vos hauts faits rempliſſez l'Univers ;
Ayez vingt fois armé pour la patrie ,
Fait en vous ſeul admirer l'induftrie ,
L'art , la valeur d'un parfait Général ,
D'un vrai Héros , ſage , heureux , libéral ;
Ajoutez-y l'air , le port , la démarche ,
Et des Ayeux célèbres depuis l'Arche :
Plus vous croirez pouvoir    ſi haut prix
Vous acquérir les cœurs & les eſprits ,
Plus vous aurez    combattre la rage

De cent Rivaux que votre gloire outrage,
Et qui toujours vous trouvant sur leurs pas,
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle est du cœur la perverse nature.

*Je ne hais point ces gens, disoit Voiture,
Sur le propos d'un fameux Cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal :
Si sur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'est un fort mauvais signe.*

Mais, dira-t-on, n'est-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce siècle tortu ?
Point de talent à couvert de l'envie ?
Pardonnez-moi. J'en connois dans la vie
Un, qui met l'homme en pleine sûreté :
Et quel est-il ? La Médiocrité.

Quelque païtri que l'on soit de malice,
On veut paroître ami de la justice ;
Et pour montrer qu'on a le sens commun,
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.
Joint à cela que la simple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine.
Mais pour jouir d'un caprice si doux,
Faites si-bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous louer, & non pour faire ombrage ;
Ou tenez vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre humain.
C'est bien avant pousser le paradoxe ;
Et ce discours seroit plus orthodoxe,

Je l'avoueraï , si mes réflexions
 Se renfermoient dans les professions.
 Le trop d'éclat peut blesser l'œil superbe
 D'un Concurrent ; & c'est le vieux proverbe :
 Le Forgeron médit du Forgeron ;
 L'Homme de cœur est haï du Poltron ;
 Flore * déplaît à la vieille Coquette ,
 Et le Rimeur porte envie au Poète.
 Mais voilà tout ; & sans être insensé ,
 Me direz-vous , on n'a jamais pensé
 Que , par exemple , un Barbet d'Hippocrène
 Puisse envier Alexandre ou Turenne.
 Excepté ceux qui font même métier ,
 Chez tout le reste on trouve bon quartier.
 Ainsi je veux qu'en faisant sa carrière ,
 Notre vertu trouve quelque barrière :
 Ce sont peut-être un , deux ou trois rivaux
 Importunés de nos heureux travaux ;
 Tandis qu'en nous un juge incontestable
 Sçait respecter la gloire véritable.
 Car le public..... Le public , dites-vous ?
 Oüi. Le public en dépit des jaloux
 Hausse la voix , & venge le mérite
 Des attentats de l'Envie hypocrite.
 Bon. Justement. C'est sur de tels discours ;
 Que les plus fins s'embarquent tous les jours !
 Mais ce public , l'objet de leurs caresses ,
 Les pousse-t-il aux honneurs , aux richesses ?

* Courtisane fameuse dans l'ancienne Rome.

Sur cet appui sont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis ?
Je ne crains point leur haine conjurée.
La voix du peuple est pour moi déclarée :
Je le sers bien. C'est parler comme il faut ;
Dormez en paix : vous apprendrez bien-tôt
Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;
Et l'inconstant vous punira peut-être
Avant six mois , si ce n'est aujourd'hui ,
De tout le bien que vous faites pour lui.
*Quiconque a mis , dit * un Auteur antique ,*
Son seul espoir dans l'amitié publique ,
Vit rarement sans trouble & sans chagrin ,
Et n'a jamais fait une heureuse fin.
Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire ,
Dès qu'on est né vertueux. Au contraire.
Mais que lui sert de trouver des appas
Dans la vertu , s'il ne la connoît pas ?
Si tous les jours son aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence ?
Et si son zèle indiscret , éventé ,
Fait pis encor que la malignité ?
Examinons dans les plus grandes choses
Ses mouvemens , leurs effets & leurs causes.
Un Moine vain , factieux , impudent ,
Sort de son Cloître , & d'un faux zèle ardent
Déjà s'apprête à duper cent Provinces.
Il monte en chaire , écoutons : *Tremblez , Princes ;*
¶ Pausanias Att.

*Tremblez, Chrétiens. Depuis douze cens ans
Vous n'avez eu foi, piété ni sens.*

*Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,
Et de son sang scellé son Evangile,*

*Qu'afin de tendre en ces siècles troublés
Un nouveau piège aux hommes aveuglés;
Et de l'Eglise en tout ce long espace*

Il n'est resté ni vestige, ni trace.

*Suivez-moi donc ; & pour la relever,
Pour la servir, enfin pour vous sauver,
Portez par-tout vos fureurs téméraires,
Abreuvez-vous dans le sang de vos freres,
Faites trembler le Thrône de vos Rois,
Foulez aux pieds la nature, les loix,
La piété, le devoir, la patrie :*

Allez. Il dit. Tout s'émeut. Tout s'écrie.

*Le peuple court aux armes, aux flambeaux ;
Temples, autels, simulacres, tombeaux,
En un instant tout n'est plus dans les Villes
Qu'un vain monceau de pierres inutiles :
Tristes témoins des brutales fureurs,
Dont ce discours a rempli tous les cœurs.*

*En peu de mots, voilà le protocole
De ce Public, notre superbe Idole.*

*Veut-on encor quelqu'autre échantillon
De ce droit sens qui lui sert d'aiguillon ?*

*Faut-il ici, rappelant tous ses crimes,
Lui confronter cent Héros magnanimes,
Qu'a sçu noircir son souffle venimeux :*

Des Rois puissans , des Ministres fameux ,
Dont à jamais le tems & la mémoire
Consacreront les vertus & la gloire ?
Mais à quoi bon retracer dans mes Vers
Le déshonneur de nos Ayeux pervers ?
Laissons périr dans une nuit profonde
Ces noms affreux & de Ligue & de Fronde ,
Qu'a replongés dans l'oubli ténébreux
L'Ange d'un Prince aussi sage qu'heureux.
Parlons-en mieux. Ces horreurs excitées
Ne peuvent être au Public imputées :
La seule voix de cinq ou six mutins
Entretenoit nos troubles intestins ,
Et rassembloit sous ces odieux titres
Un noir concours d'implacables bêtises ,
Parmi lesquels se trouvoient , j'en conviens ,
Enveloppés quelques vrais citoyens ,
Qui navigeoient sur cette mer profane
Au gré des flots & de la tramontane.
Où , je sçai bien qu'on peut le disculper
Sur son penchant à se laisser tromper :
Qu'il fut toujours la dupe des rebelles ;
Et que malgré tant d'épreuves cruelles ,
Il ne lui faut qu'un chétif Mandarin
Pour faire encor crier : au Mazarin ,
Mais c'est de-là que je tiens pour maxime ,
Que qui bâtit sur sa volage estime
Sa sûreté , son bonheur , son appui ,
Est , s'il se peut , encor plus fou que lui ;

Et qu'un troisième enfin , qui ne s'applique
Qu'à consulter l'autorité publique ,
Et qui prétend que tout est éclairci ,
Quand il a dit : *Le Public juge ainsi* :
Je crois en lui comme à tous les Apôtres ,
Est de beaucoup plus fou que les deux autres.

Car de quel droit à ses vains jugemens
Prétendrait-on lier mes sentimens ;
Si devant lui le merveilleux des fables
Tient toujours lieu des faits les plus palpables ;
Et si sa haine ou ses affections
N'ont pour garands que les impressions
Du premier Grand , qui suivant son caprice ,
Veut ou vous perdre , ou vous rendre service ?
Un homme en place & caractérisé ,
Par un pouvoir qui lui rend tout aisé ,
Fait , au mépris de tous tant que nous sommes ,
Son favori du plus affreux des hommes ,
D'un imposteur , d'un fourbe invétéré :
C'en est assez. Il faut bongré malgré ,
Fût-il vingt fois plus larron que Sisyphé ,
Et plus damné qu'Hérode ni Caïphe ,
Le respecter comme un Héros d'honneur ,
Si l'on ne veut déplaire à Monseigneur ,
Et s'attirer la fureur inflexible
D'une cabale à qui tout est possible.
Non , non : qui veut sagement procéder ,
Passé trente ans ne doit plus décider :
Car , en un mot , le Vulgaire stupide

Ne suit jamais que le plus mauvais guide,
Et ne voit rien, qu'à travers les faux jours
D'un verre obscur qui le trompe toujours,
D'un œil confus, il cherche, il développe
Quelques objets. Tournez le Téléscope
Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.
Je conclus donc que notre vrai salaire
Doit se borner au plaisir de bien faire;
Et qu'à l'écart laissant là les humains,
Le Sage doit se payer par ses mains.
Toute vertu qui veut être admirée,
De quelque vice est toujours bigarée;
Et quand par elle on songe à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, sans clinquant, sans affiche,
Le Saint tout nud se morfond dans sa niche:
On veut le voir paré de ses habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis.
Du peuple alors le zèle s'évertue,
Mais il lui faut décorer sa statue:
Sans l'éblouir on ne peut l'éclairer;
Et qui l'instruit, doit le sçavoir leurrer.

Voulez-vous donc gagner sa bienveillance,
Et dérober à la nuit du silence
Ces riches dons, ces talens précieux
Dont en naissant vous ont doué les Cieux?
Ce n'est pas tout de briller par vos œuvres:
Il faut encor des ressorts, des manœuvres.

Des partisans chez le sexe dévot,
Une cabale, un théâtre; en un mot,
Tout l'attirail des petites adresses,
Qui du public captivent les tendresses.
Alors par-tout vous verrez les mortels
Faire fumer l'encens sur vos Autels,
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages,
De fleurs sans nombre égayer vos images.
Mais en échange, adieu tranquillité,
Adieu plaisirs, repos & liberté.
C'est peu d'avoir illustré votre vie
Par le trépas du dragon de l'Envie:
Nouveau Cadmus, il faut au champ de Mars
Attaquer seul cent escadrons épars
Que contre vous la Terre fait éclore.
Ce n'est pas tout: il faut combattre encore
Mille ennemis invisibles, cachés,
A votre char en public attachés,
Mais en secret armés pour votre perte;
Et qui brûlans d'une rage couverte,
Creusent sous main le gouffre ténébreux,
Qui doit bien-tôt sous des débris affreux
Enfouir jusqu'à vos derniers restes:
Monstres cruels, & d'autant plus funestes,
Qu'il n'est poison souvent moins redouté,
Que le poison d'un fourbe velouté,
Qui vous cachant sa malice imprévue,
Et d'un faux zèle offusquant votre vûe,
Du voile obscur d'une paisible nuit

Couvre l'abîme où la main vous conduit.

O Jupiter, écarte ce nuage,

Et daigne au moins éclairer mon naufrage !

Mes ennemis ne me font point de peur ;

Je ne crains rien que mon ami trompeur.

Mais quoi ? Faut-il qu'une crainte futile
Rende le Sage à son siècle inutile ?

On sçait assez les contretems divers

Que la vertu souffre en cet Univers.

Des imposteurs on connoît la souplesse,

Et du public la maligne foiblesse,

Qui sur les mers où vous vous engagez,

Faisant siffler le vent des préjugés,

Voit sans pitié flotter votre fortune

A la merci d'Eole & de Neptune.

Mais quand ces Dieux armeroient contre vous

L'Onde, la Terre & les Cieux en courroux,

Il est des Dieux plus doux, plus équitables,

Qui vous sauvant de leurs mains redoutables,

Sçauront pourvoir à votre sûreté

Contre les flots de la malignité.

Soit : je veux bien en accepter l'augure ;

Et j'avouerai, pour parler sans figure,

Que par hazard nous voyons quelquefois

Les gens de bien faire entendre leur voix,

Quand du public les fougues méprisées

Sont par le tems à peu-près apaisées.

Mais s'il s'agit de tenter quelque effort,

De partager vos périls, votre sort,

De repousser la brigue par la brigue,
Ou de forger les ressorts d'une intrigue :
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus, que tous vos gens de bien.
Son zèle actif peut vous rendre service :
La vigilance est la vertu du vice ;
Au lieu souvent que vos amis discrets
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime,
Efforcez-vous d'acquérir leur estime,
Immolez tout à leur noble amitié,
Afin qu'un jour leur oisive pitié,
Par les douceurs d'une tendre homélie,
Puisse enchanter votre mélancolie.
Mais toutefois, illustres mécontents,
En déclamant contre les mœurs du tems,
Souvenez-vous que c'est une sottise
De trop parler des honneurs qu'on méprise ;
Que qui s'érige en censeur de la Cour,
Doit avant tout la quitter sans retour ;
Et qu'il n'est point de spectacle plus fade,
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut, je crois, terminer
Le long sermon que je viens d'entonner ;
Et pour quitter la morgue cathédrale,
Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma morale
J'ose égayer la sèche vérité
D'un dernier trait de la Fable emprunté.
Aux premiers tems de sa métamorphose,

Pour Philomèle à peine encore éclosé
Les lieux déserts, les paisibles forêts
Eurent long-tems un séjour sans attraits ;
Et de sa sœur non encor séparée,
Du sort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accens du Ciel même chéris,
Elle instruisoit les peuples attendris.
D'un monstre obscur le courroux indocile
Lui fit, dit-on, désertier cet azile.
Dans les horreurs d'une profonde nuit,
Par l'Imposture Ascalaphe conduit,
Vole ; & bientôt de ses clameurs perfides
S'en va troubler les folles Piérides,
Peuple léger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend par-tout odieux.
Quoi vous dormez, troupe lâche & muette,
Et vous souffrez qu'une voix indiscrète
Au genre humain jusqu'ici dans l'erreur
De vos pareils découvre la fureur ?
Le crime affreux d'un époux sanguinaire
Fait de ses chants le sujet ordinaire.
Attendez-vous que les mêmes concerts
De vos forfaits instruisent l'Univers ?
Ces mots hurlés par le monstre nocturne
Font éclater leur dépit taciturne.
Déjà l'Aurore au visage riant
Avoit r'ouvert les portes d'Orient ;
Et Philomèle exerçant son ramage,
Au jour naissant venoit de rendre hommage :

Quand tout-à-coup mille cris menaçans
Glacent sa voix , intimident ses sens.
A chaque instant redoublent les injures ,
Les aigres sons , les enroués murmures :
Point de secours à sa triste douleur.
Que faire , hélas ? En vain dans son malheur
Elle eut recours à la troupe mortelle :
Nul n'accourut. C'en est assez , dit-elle.
Adieu Cités , adieu pompeuses Cours ,
Adieu Mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs , vos plaisirs chimériques ;
Et loin de vous , chez les Ours pacifiques ,
Je vais chercher dans mon obscurité
Moins de grandeurs & plus de sûreté.

E P I T R E VI.

A M. LE BARON DE BRETEUIL.

ILLUSTRE appui d'une Muse agitée ,
Morte trois ans , & puis ressuscitée
Par le pouvoir de ce sage Enchanteur ,
De mon naufrage heureux réparateur ,
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée au caprice de l'onde.
Puisque sa loi , que je dois respecter ,
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter :
Daignez de grace , à votre heure commode ,
Vous qui vivez aux sources de la mode ,

Me dire un mot du Style & des Ecrits
Qui sont en vogue aujourd'hui dans Paris :
Car vous sçavez qu'un air de mode impose
A nos François plus que toute autre chose ;
Et que par-là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vû le tems, mais, Dieu merci, tout passé,
Que Calliope au sommet du Parnasse,
Chapperonnée en burlesque Docteur,
Ne sçavoit plus qu'étourdir l'Auditeur
D'un vain ramas de Sentences usées,
Qui de l'Olympe excitant les nausées,
Faisoient souvent en dépit de ses Sœurs
Transir de froid jusqu'aux applaudisseurs.
Nous avons vû presque durant deux lustres
Le Pinde en proie à de petits illustres,
Qui traduisant Sénèque en madrigaux,
Et rebattant des sons toujours égaux,
Fous de sang froid, s'écrioient : *Je m'égare ;*
Pardon, Messieurs, j'imité trop Pindare ;
Et supplioient le Lecteur morfondu
De faire grace à leur feu prétendu.

Comme eux alors apprenti Philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurois bien pû du Bonnet doctoral
Embeguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres
Mes froids Dixains rédigés en chapitres :
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,

Bien arrondis, & bien intitulés,
 Faire servir votre nom d'Episode,
 Et vous offrir sous le pompeux nom d'Ode,
 A la faveur d'un éloge écourté,
 De mes Sermons l'ennuyeuse beauté.
 Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
 Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoue,
 Et ne sçait point, Prêcher fastidieux,
 D'un sot Lecteur éblouissant les yeux,
 Analyser une vérité fade,
 Qui fait vomir ceux qu'elle persuade;
 Et qui traînant toujours le même accord,
 Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

Je sçais que l'Art doit pour fin générale
 Se proposer l'instructive Morale.
 A ce précepte avec eux je me rends.
 Mais je soutiens, & j'en ai pour garans
 La Grèce entière & l'Empire d'Auguste,
 Que tout Auteur mâle, hardi, robuste,
 Doit de ses vers bannir l'instruction,
 Ou comme Homère instruire en action.
 Sur le Parnasse, ainsi que dans la Chaire,
 C'est peu d'instruire, il doit instruire & plaire:
 Remuer l'ame est son premier devoir;
 Et l'art des vers n'est que l'art d'émouvoir.
 Non que souvent on ne puisse avec grace
 En badinant corriger comme Horace.
 La vérité demande un peu de sel;
 Et l'enjouement est son air naturel;

La joie au moins marque une ame sincère.
J'approuve même un style plus sévère,
Lorsque le choix d'un sujet important
Peut arrêter le Lecteur inconstant.
Mais si jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlégme dogmatique ;
Si votre feu sous la cendre enterré
Me montre un cœur foiblement pénétré
Des vérités que votre bouche exprime ;
Vous avez beau forger rime sur rime ,
Et m'étaler ces petits traits fleuris,
Dont vous charmez les frivoles esprits :
Vous ne sçauriez avec ce beau système
Me faire un cœur plus tendre que vous-même ;
Et je ne vois dans votre air emprunté ,
Qu'un Charlatan sur ses tréteaux monté ,
Qui pour duper une foule grossière ,
Lui jette aux yeux une vaine poussière ;
Et qui toujours sans ame & sans vigueur ,
Parle à l'esprit , & ne dit rien au cœur.

Vous donc , qui fiers de vos foibles trophées
Croyez voler plus haut que les Orphées ,
Qui disputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les Peuples & les Rois :
Ce n'est pas tout d'agencer des paroles ,
Et de souffler de foibles hyperboles ;
Il faut sentir , il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver :
Votre cœur seul doit être votre guide.

Ce n'est qu'en lui que notre esprit réside ;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté ,
N'a jamais eu qu'un esprit frelaté.
De nos travaux c'est-là tout le mystère ;
Et tout Lecteur à ce seul caractère
Distinguera d'un fat présomptueux
L'Auteur solide & l'homme vertueux.

Votre sagesse, encor mieux que mes rimes ,
Depuis long tems vous dicta ces maximes ,
Illustre ami , dont le cœur épuré
S'est au Vrai seul de tout tems consacré ;
Et de qui l'œil perçant , inévitable ,
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le sçavez : dès mes plus jeunes ans ,
Quand ma raison luttant contre mes sens ,
Dans les éclairs de ma verve première
Faisoit à peine entrevoir sa lumière :
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé ,
Des vieux Auteurs admirateurs zélé ,
J'avois déjà senti leur douce amorce ;
Et j'essayois d'en pénétrer l'écorce ,
De démêler leurs cœurs de leurs esprits ,
Et de trouver l'Auteur dans ses écrits.
Je vis bientôt , instruit par leur lecture ,
Que tout leur art partoît de la Nature :
Que ces beautés , ces charmes si touchans ,
Dont le pouvoir m'attachoit à vos chants ,
Venoit bien moins , Héros , que je respecte
Malgré l'orgueil de la moderne secte ,

Des

Des vérités que vous nous exprimez ,
Que du beau feu dont vous les animez.
Je compris donc qu'aux œuvres de génie ,
Où la raison s'unit à l'harmonie ,
L'ame toujours a la première part ,
Et que le cœur ne pense point par art :
Que tout Auteur qui veut sans perdre haleine
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène ,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver , de descendre chez soi ,
Et d'y chercher ces semences de flamme ,
Dont le vrai seul doit embraser notre ame ;
Sans quoi jamais le plus fier Ecrivain
Ne peut atteindre à cet essor divin ,
A ces transports , à cette noble ivresse
Des Ecrivains de la sçavante Grèce.
Je sçai combien mes débiles talens
Sont au-dessous de leurs dons excellens.
Mais si l'ardeur d'entrer dans leur carrière
M'a du Parnasse entr'ouvert la barrière ;
Si quelquefois à leurs sons ravissans
J'ai sçu mêler mes timides accens ,
Ma Muse au moins d'elle-même excitée ,
Avec mon cœur fut toujours concertée ;
L'amour du Vrai me fit lui seul Auteur ,
Et la Vertu fut mon premier Docteur.
Car par ce mot , expliquons-nous de grace ;
Je n'entends point l'extatique grimace
D'un faux Béat , qui le front vers les Cieux ;

Aux Chérubins fait par-tout les doux yeux ;
Et presque sûr d'être le Saint qu'il joue ,
Ne parle à Dieu qu'en lui faisant la moue.
A cette bouche , à ces yeux contrefaits ,
De la vertu je connois peu les traits ;
Encore moins à la fausse encolure
De ce Pédant forcé dans son allure ,
Chez qui l'honneur tout fier d'un faux dehors ,
N'est qu'une étude, un mystère du corps ,
Et dont la morgue en douceur travestie
Prend chez l'orgueil toute sa modestie.
Vous le verriez bientôt se démasquer ,
Si l'amour-propre en lui pouvoit manquer.
L'humble Vertu n'est point ce qui l'enchanté ;
D'un vain parfum c'est l'odeur qui le tente :
Mais la Vertu , souveraine des sens ,
Ne cherche point les parfums ni l'encens ;
Et cet Orgueil , cet ami des louanges ,
Antique auteur de la chute des Anges ,
Né dans le sein de leur frere insensé
Long-tems avant l'Univers commencé ,
Donna naissance à tous les autres vices ,
Et fut lui seul pere de ses complices.

Où donc est-elle ? Où faut-il la chercher ,
Cette Vertu qui semble se cacher ?
Cette Vertu franche de tout sophisme ,
Fille du Ciel , mere de l'Héroïsme ,
Qui dans le cœur fait germer les esprits ,
Et donne l'ame aux sublimes Ecrits ?

Sans nous tracer de routes incertaines ,
Nous l'apprendrons de l'Oracle * d'Athènes ;
Son vrai séjour est chez la Vérité.
Nul n'est sur terre exempt d'infirmité.
Un hypocrite , honnête-homme à sa guise ,
D'un faux vernis la farde & la déguise.
Mais l'homme épiis du véritable honneur ,
N'emprunte rien d'un éclat suborneur ,
Et peu content d'une vaine fumée ,
Veut de lui seul tenir sa renommée.
Il ne sçait point par un manége bas
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.
Ami du jour , c'est sa clarté qu'il aime :
Rien ne le couvre ; & ses foiblesses même
(Car chacun porte avec soi son levain)
De ses vertus sont un gage certain.
D'extérieur , il est vrai , dépourvûe ,
Sa probité frappera peu la vûe :
Toute blancheur cède à l'éclat du fard ;
Et la Nature éblouit moins que l'Art.
Les yeux , sur-tout du Vulgaire imbécile ,
Sont peu touchés d'un air simple & facile.
Près d'un tartuffe arrogant , fastueux ,
L'homme sincère , uniment vertueux ,
Ne paroîtra , quelque ardeur qui l'inspire ,
Qu'un indévot , un mondain , c'est tout dire ;
De qui le cœur est fort mal dirigé ,
Et le salut grandement négligé.

* *Socrate. Platon, Rep. liv. 6. Sénèque, Epit. 71.*

Mais celui-ci porte un air bien plus sage;
Sa gravité, ses gestes, son visage,
Tout marque en lui la perle des Catons.
Il ne rit point; il pese tous ses tons;
Il parle peu: mais il dit des miracles.
Ses préjugés sont presque des oracles:
Aussi jamais il ne douta de rien;
Et c'est pourquoi ce grand homme de bien
Est toujours juste: il le fait bien paroître.
Comment? Comment? C'est qu'il décide en maître;
Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.
Mais attendons le jour de vérité,
Lorsque celui qui juge les justices,
Viendra compter nos vertus & nos vices.
La brigue alors, le crédit, les égards,
Disparoîtront au feu de ses regards;
Et sa justice incorruptible & prompte
Nous fera voir, peut-être à notre honte;
Cet homme libre au rang de ses Elus,
Et ce dévot de leur partage exclus.
C'est en ce jour que la Vertu ternie,
Pourra sans peur citer la Calomnie,
Et que mes yeux par les siens affermis
Feront trembler mes lâches ennemis.
Heureux pourtant, heureux à son approche;
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir moi-même été jusqu'aujourd'hui
Juste envers eux, criminel envers lui;
Et plus sensible au désir de leur plaire

En faisant bien , qu'au plaisir de bien faire
Car je l'avoue , & j'en suis bien payé ;
J'ai des humains trop chéri l'amitié.
Long-tems séduit par de vains artifices,
A cette idole offrant mes sacrifices ,
Je crus pouvoir , trop prompt à me flatter ,
Trouver en eux de quoi les respecter.
Mais de plus près observant leurs vestiges ,
Je scus enfin démêler les prestiges ,
Dont l'amour-propre en eux toujours vainqueur
Surprend les yeux pour imposer au cœur.
Peu m'ont donné le plaisir équitable
D'aimer en eux la vertu véritable.
Peu m'ont aussi vû briguer la faveur ,
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur :
Leur bonté seule éveilla ma paresse ;
Et courtisan de ma seule tendresse ,
Sans intérêt j'ai cherché , j'ai trouvé
Ce peu d'amis , dont le cœur éprouvé ,
Malgré l'effort de la jalouse Envie ,
Fera toujours le charme de ma vie.

Que n'ai-je pû de vos plaisirs épris ,
Y rendre amitié dont je sens tout le prix ,
Dans une joie & si douce & si pure
Vivre oublié de toute la Nature !
Mais malgré moi trop & trop peu connu ,
J'ai cru du moins de mes mœurs soutenu ,
Entre vos bras conjurer la tempête ,
Que l'Imposture élevoit sur ma tête.

Foible rempart, abri toujours peu sûr
Pour tout esprit libre, sincère & pur,
Qui ne sçait point amadouer le crime,
Et racheter par une feinte estime
Les trahisons qu'au vice provoqué
Dicte la peur de se voir démasqué !
Car tout l'Enfer n'égale point la rage
D'un furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, alarmés,
Veillent toujours tandis que vous dormez,
Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille & sincère Innocence.
J'ai des amis sages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi.
Leur amitié que l'honneur seul enflâme,
A toujours lû dans le fond de mon ame :
Jamais près d'eux je ne me suis contraint.
Qui craindre donc ? Qui ? Celui qui vous craint,
Ce noir brigant, ce corsaire farouche,
Dont le portrait souilleroit votre bouche ;
Cet imposteur, honteux même à nommer,
Que par mépris vous n'osez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paisibles,
Et prévenir tous ces traits invisibles,
Qui contre vous lancés à tout propos,
Ont si long-tems troublé votre repos ?
Commencez donc par changer votre style ;
Et sans offrir un hommage inutile
A des amis trop doux, trop généreux,

Pour devenir ennemis dangereux,
Attachez-vous à ceux dont la furie
D'aucun remords ne peut être attendrie;
A ces Vautours de la société,
Qui comme l'eau boivent l'iniquité,
Et dont le cœur farouche, atrabilaire,
Immole tout au plaisir de mal faire :
Monstres pâtris & de boue & de sang,
Que Tisiphone a nourris dans son flanc,
Dont la malice injuste & forcénée
Se fait un jeu de notre destinée ;
Du monde entier en secret abhorrés,
Mais en public par crainte révévés,
Et de qui l'œil, digne de Polyphème,
Fait frissonner, fait fuir la Vertu même.
Voilà les Saints que vous devez aimer,
Craindre, servir, applaudir, réclamer,
Si vous voulez sans trouble & sans scandale
Jouer des droits acquis à leur cabale.
Quoi, direz-vous ? Pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher ?
A l'intérêt immoler la justice,
Et renier la vertu pour le vice ?
Non, je ne puis aux démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux Dieux.
Vous ne pouvez ? Faites donc votre compte
De devenir bientôt, pour votre honte,
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppresseurs

68 *EPITRES, LIVRE I.*

Dans les accès de leur rage ennemie
 Vous barbouiller de leur propre infamie ;
 Et contre vous , par ce chemin tortu ,
 Intéresser le vice & la vertu.
 Heureux encor , si leur complot funeste
 Vous dépouillant du seul bien qui vous reste,
 Ne force un jour vos aziles cachés ;
 Et si vos Dieux par l'Enfer débauchés ,
 Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre ,
 Ne prennent point leurs traits pour vous poursuivre !
 Car le motif d'une aveugle équité
 Jamais ne manque à l'infidélité ;
 Et l'on sçait trop jusqu'où va l'assurance
 D'un zèle faux conduit par l'ignorance.
 Mais je ne sçai si les plus durs revers
 Qui d'un mortel puissent être soufferts ,
 Si des destins la rigueur inflexible ,
 Si la mort même a rien de plus sensible ,
 Que la douleur de se voir opprimé
 D'un ennemi que nous avons aimé.



Bien
 Ses
 Des
 Ont
 Et p
 Le c
 En v
 Le P
 En v
 L'inf

ÉPIQUES,

LIVRE SECOND.

ÉPIQUE I.

A M. LE COMTE D'AYEN.



INSI de ta langueur à peine soulagé,
Près du jeune LOUIS ton zèle t'a rangé;
Et l'attrait du péril excitant ton audace,
Tu cours chercher l'honneur, qui t'at-
tend sur ta trace.

Bientôt le Rhin captif va couler sous ses loix;
Ses boulevards tremblans vont tomber à sa voix,
De son auguste Ayeul les hautes destinées
Ont déjà traversé ses rives enchainées,
Et porté dans le sein de l'Aigle consterné
Le coup que son orgueil nous avoit destiné.
En vain du fier Barave & de l'Anglois rebéle
Le Portugais flottant embrasse la querelle;
En vain contre les Lys chez l'Ibère plantés
L'infernale Discorde arme de tous côtés:

Leurs projets forcenés , leurs brigues intestines
N'en peuvent ébranler les profondes racines.
Arrêtez : c'est LOUIS que vous voyez armé ;
Il combat pour un Sang dans ses veines formé ,
Et tient entre ses mains le glaive tutélaire ,
Qui doit trancher le nœud d'un complot téméraire.
Arrêtez : mais quel Dieu m'entraîne loin de moi !
C'est assez : reprenons un plus paisible emploi ,
Et n'allons point enfler des chalumeaux rustiques
Plus heureux à chanter nos Nymphes domestiques.
Mais toi , que le devoir appelle aux champs de Mars ,
Garde-toi de trahir ton amour pour les Arts.
Sans eux de ses talens un esprit se dépouille ;
Et l'airain négligé s'obscurcit & se rouille.
Pallas même , Pallas , Déesse des Guerriers ,
Sçut mêler en tout tems le lierre & les lauriers.
Ainsi lorsqu'à grand bruit le salpêtre raisonne ,
Quand d'un ton enroué la trompette fredonne ,
Prête toujours l'oreille à la voix des neuf Sœurs ;
Et sans cesse abreuvé de leurs tendres douceurs ,
Puisses-tu quelque jour te montrer à la Terre ,
Héros pendant la paix , Héros pendant la guerre.

ÉPITRE II. *

A MONSIEUR ****

*Qui lui avoit envoyé des Vers qu'il avoit faits
étant malade.*

EST-CE la fièvre ? Est-ce Apollon ,
Qui t'inspire ces Vers Attiques ,
Qu'Alcée eût pû chanter dans le sacré Vallon ?
Non , ce ne sont point là des songes fantastiques
Qu'enfante un cerveau déréglé ,
De Spectres , de Lutins & de Monstres troublé.

Mais ** cependant que faut-il que j'augure
D'un corps enséveli dans des rideaux mal sains ,
Qui de feux dévorans devenu la pâture ,
En fuyant la clarté des jours purs & sereins ,
Semble vouloir quitter les rênes
De son ame flottante & lasse de ses chaînes ?
Prens-y garde : croi-moi , le péril est pressant ;

** Comme il y a deux Editions de cette Pièce , on en
trouvera ici la différence.*

*** Al.*

Mais cependant , Ami , quelle peur enfantine
Te fait désapprouver cette écorce divine ,
Dont l'Atlantique bord fit présent aux humains ?
Quoi , toujours résister aux dons de la Nature ,
Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains ,
Et de tes maux par choix te rendre la pâture ?
Prends-y garde , &c.

La fièvre, comme un Loup cruel & ravissant,
 Qui vers les autres sours traîne un agneau timide,
 Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
 Devance le Berger & le dogue intrépide,
 Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.
 Bientôt le ravisseur tout palpitant de joie,
 Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.
 Préviens un sort pareil ; & par d'heureux efforts
 Dissipe cette humeur pesante & léthargique,
 Dont le regorgement fatal, apoplectique,
 Que sçai-je ? engloutiroit & l'esprit & le corps.

EPIQUE III.

A M. DE LA FOSSE,

CELEBRE POETE TRAGIQUE,

*Ecritte de Rouen, où l'Auteur attendoit un Vaisseau
 pour passer en Angleterre.*

DEPUIS que nous primes congé
 Du réduit assez mal rangé,
 Où votre Muse Pythonisse
 Evoqué les ombres d'Ulysse,
 De Thésée & de Manlius,
 Comme l'Auteur d'Héraclius
 Faisoit jadis celles d'Horace,
 De Rodrigue & de Curiace :
 J'ai quatre mauvais jours passé,

Sans ;

Sans , je vous jure , avoir pensé ,
(Duffiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien ,
Que je terminai par vous dire ,
Que j'aurois soin de vous écrire.
Je vous écris donc ; & voici
De mon voyage un raccourci.

L'aube avoit bruni les Etoiles ;
Et la nuit replioit ses voiles ,
Lorsque je quistai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un Carosse sexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire ,
Attelé de six chevaux blancs ,
Dont les côtes à travers flancs
A supputer peu difficiles
Marquoient qu'ils jeunoient les Vigiles
Et le Carême entièrement.
J'entre ; & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes
Trois Normands & quatre Normandes ,
Avec qui , pauvre infortuné ,
J'étois à rouler destiné.
On s'assemble , chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déjà les pavés sont broyés :
Les fouets hâtifs sont déployés ,

La fièvre, comme un Loup cruel & ravissant,
 Qui vers les anres sourds traîne un agneau timide,
 Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
 Devance le Berger & le dogue intrépide,
 Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.
 Bientôt le ravisseur tout palpitant de joie,
 Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.
 Préviens un sort pareil ; & par d'heureux efforts
 Dissipe cette humeur pesante & léthargique,
 Dont le regorgement fatal, apoplectique,
 Que sçai-je ? engloutiroit & l'esprit & le corps.

EPITRE III.

A M. DE LA FOSSE,

CELEBRE POETE TRAGIQUE,

*Ecritte de Rouen, où l'Auteur attendoit un Vaisseau
 pour passer en Angleterre.*

DEPUIS que nous primes congé
 Du réduit assez mal rangé,
 Où votre Muse Pythonisse
 Evoqué les ombres d'Ulysse,
 De Thésée & de Manlius,
 Comme l'Auteur d'Héraclius
 Faisoit jadis celles d'Horace,
 De Rodrigue & de Curiace :
 J'ai quatre mauvais jours passé,

Sans ;

Sans , je vous jure , avoir pensé ,
(Duffiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien ,
Que je terminai par vous dire ,
Que j'aurois soin de vous écrire.
Je vous écris donc ; & voici
De mon voyage un raccourci .

L'aube avoit bruni les Etoiles ,
Et la nuit replioit ses voiles ,
Lorsque je quittai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un Carosse sexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire ,
Attelé de six chevaux blancs ,
Dont les côtes à travers flancs
A supputer peu difficiles
Marquoient qu'ils jeunoient les Vigiles
Et le Carême entièrement.
J'entre ; & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes
Trois Normands & quatre Normandes ,
Avec qui , pauvre infortuné ,
J'étois à rouler destiné.
On s'assemble , chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déjà les pavés sont broyés :
Les fouets hâtifs sont déployés ,

Qui de cent diverses manières
Donnent à l'air les étrivières.
Un jeune Esprit aérien,
Trop voisin de nous pour son bien ;
En reçut un coup sur le rable ,
Qui lui fit faire un cri de Diable ;
Car si vous n'en êtes instruit ,
Le son qu'un coup de fouet produit ,
N'en déplaît aux doctes pancartes
Et des Rohauts & des Descartes ,
Vient beaucoup moins de l'air froissé ,
Que de quelque Sylphe fessé ,
Qui des humains cherchant l'approche ,
En reçoit bien souvent taloche ,
Puis va criant comme un perdu.
Nos courriers , ce bruit entendu ,
Connoissant la verge ennemie ,
Rappellent leur force endormie.
Ils tirent. Nous les excitons.
Le Cocher jure. Nous partons.
Nous poursuivions notre aventure ,
Lorsque l'inférieure voiture ,
Après environ trente pas ,
Nous renversa de haut en bas.
Horrible fut la cullebutte :
Mais voici le pis de la chute.
Les chevaux , malgré le Cocher ,
S'obstinent à vouloir marcher.
En vain le moderne Hippolyte

S'oppose à leur fougue subite :
Sans doute *en ce désordre affreux* ,
Un Dieu pressoit leurs flancs poudreux ;
A la fin leur fureur s'arrête ;
Et moi , non sans bosse à la tête ,
Avec quelque secours d'autrui
Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique ,
Je mettrai fin à ma chronique ;
Et de peur de vous ennuyer ,
Je supprime un volume entier
D'avantures longues à dire ,
Et plus longues encore à lire.
Vous sçauvez seulement qu'enfin
J'arrivai Dimanche matin
A Rouen , séjour du Sophisme ,
Accompagné d'un rhumatisme ,
Qui me tient tout le dos perclus ,
Et me rend les bras superflus.
En ce fâcheux état , beau Sire ,
Je ne laisse de vous écrire ,
Et me crois de tous maux guéri
Au moment que je vous écris.
Car en nul endroit du Royaume
Il n'est cataplasme ni baume ,
Qui pût me faire autant de bien ,
Que cette espèce d'entretien.
A tant , Seigneur , je vous souhaite
Longue vie & santé parfaite ,

Et toujours ample déjeuné
Des lauriers de Melpoméné :
Tandis que pour sortir de France ;
Prenant mes maux en patience,
J'attends entre quatre rideaux
Le plus paresseux des vaisseaux.

EPITRE IV.

A U R. P. BRUM O Y ;

Auteur du Théâtre des Grecs.

O U I, cher BRUM O Y, ton immortel Ouvrage
Va désormais dissiper le nuage,
Où parmi nous le Théâtre avili
D. puis trente ans semble être enséveli ;
Et l'éclairant de ta noble lumière,
Lui rendre enfin sa dignité première,
De ses débris zélé restaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi seul as sçu dans ta pénible course
De ses beautés nous déterrer la source ;
Et démêler les détours sinueux
De ce Dédale oblique & tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie
Aux seuls Auteurs du Cid & d'Athalie ;
Mais après eux, hélas ! abandonné
Au goût pervers d'un siècle efféminé,
Qui ne prenant pour conseil & pour guide

Que les leçons de Tibulle & d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des Héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'Auteurs glacés, qui séduits par la mode;
N'exposent plus à nos yeux fatigués
Que des Romans en vers dialogués;
Et d'un fatras de rimes accolées
Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées;
Semblent vouloir par d'immuables loix
Borner tout l'art du Théâtre François
A commenter dans leurs Scènes dolentes
Du doux Quinault les Pandectes galantes.

Mais de ce style éflaqué, sans vigueur,
J'aime encor mieux l'insipide langueur,
Que l'emphatique & burlesque étalage
D'un faux Sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison;
Enflés de vent & vuides de raison,
Dont le concours discordant & barbare
N'est qu'un vain bruit, une sorte fanfare;
Et qui par force & sans choix enrôlés
Hurlent d'effroi de se voir accouplés.
Ce n'est pourtant que sur ces balivernes,
Qu'un fol essain d'Euripides modernes,
Creux au dedans, boursoufflés au dehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,
D'importuner de sa voix imbécille
Et le Théâtre, & la Cour, & la Ville.

Quoi ? diras-tu , ce privilége exquis
D'un vœu commun leur seroit-il acquis ?
Le goût public auroit-il par mégarde
Reçu sa loi du leur ? Dieu nous en garde !
Il est encor des Juges éclairés ,
Des esprits sains & des yeux épurés ,
Pour discerner par un choix équitable
L'or de billon d'avec l'or véritable.
N'en doutons point : mais à parler sans fard ,
Leur petit nombre extrait & mis à part ,
Que reste-t-il ? Qu'un tas de vains Critiques ,
D'esprits légers , de cerveaux fantastiques ,
Du faux mérite Orateurs dominans ,
Fades loueurs , censeurs impertinens ,
Comptant pour rien justesse , ordre , harmonie ,
Et confondant sous le nom de génie
Tout mot nouveau , tout trait alambiqué ,
Tout sentiment abstrait , sophistiqué ,
Toute morale insipide & glacée ,
Toute subtile & frivole pensée ;
Du sens commun déclarés ennemis ,
Et de l'esprit adoreteurs soumis ,
Car c'est l'esprit qui sur-tout ensercelle
Nos Raisonneurs à petite cervelle ,
Linx dans le rien , Taupes dans le réel ,
Dont l'œil aigu , perçant , surnaturel ,
Voyant à plein mille taches pour une
Dans le Soleil , n'en voit point dans la Lune ,
Voilà quel est le Tribunal prudent

LIVRE II.

75

De nos Prévôts du Pinde. Cependant
Si devant eux commençant sa carrière,
D'un jeune Auteur la Muse avanturière
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès,
Et peut enfin par un heureux succès
Dans les rayons de ces grands météores
Faire briller ses débiles phosphores :
Dieu sçait l'orgueil où prompt à se flatter
Notre étourdi va se précipiter.
C'étoit d'abord un aspirant timide :
C'est maintenant un Docteur intrépide ;
Et non content d'inonder tout Paris
D'un Océan de perfides écrits,
Et d'étouffer ses Libraires crédules
Sous des monceaux de papiers ridicules ;
Tels qu'on pourroit, si la Cour des neuf Sœurs
Pour la police avoit ses Assesseurs,
Ses Sanhédrins & ses Aréopages,
Le brûler vif dans ses propres ouvrages :
En ses accès je ne vous répons pas,
Qu'ayant déjà mis le bon sens à bas,
Il n'entreprenne avec la même audace
De renverser tout l'ordre du Parnasse,
Et que la Rime attaquée en son Fort,
De la Raïson n'éprouve aussi le sort,
Et pourquoi non ? N'a-t-il pas ses Alcides ?
Et sans compter tant d'illustres stupides,
Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans,
Et tant d'Abbés doctement ignorans,

Pour s'épauler d'un garant moins indigne,
 Ne peut-il pas citer l'exemple insigne
 D'un nourrisson du Parnasse avoué,
 Qui quelquefois dans son style enjoué
 Sçut accorder, quoiqu'avec retenue,
 Quelque licence à sa Muse ingénue ?
 Oui, j'en conviens : mais pour t'humilier,
 Apprends de moi, sourcilleux écolier,
 Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,
 Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
 Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
 Dans les essais d'un Rimeur de deux jours :
 Que la licence humble, abjecte & soumise,
 Au rang des loix ne sçauroit être admise :
 Qu'un sage Auteur qui veut se faire un nom,
 Peut en user, mais en abuser, non ;
 Et que jamais, quelque appui qu'on lui prête ;
 Mauvais Rimeur n'a fait un bon Poëte.
 Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,
 De quelque règle étendu le lien :
 Pour abolir toute loi prononcée,
 En est-ce assez de l'avoir transgressée ?
 Et puis d'ailleurs par où t'es-tu flatté,
 Qu'en l'imitant par son mauvais côté,
 Tu tireras de ta chétive Muse
 Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?
 Trouveras-tu, raisonnons de sang froid,
 Dans les tiroirs de ton génie étroit
 Ces grands pinceaux dont sa main toujours sûre.

Peignit si bien les traits de la Nature ?
Sçauras-tu, dis-je, ayant bien consulté
Son coloris & sa naïveté,
Dans des tableaux sous cent nouvelles faces
Nous présenter toujours les mêmes graces,
Et comme lui par cet art enchanteur
Trouver la clé de l'ame du Lecteur ?
Bon, dira-t-il, le plaisant parallele !
Le bel emploi pour ma lyre immortelle !
Outre qu'il est d'un Maître tel que moi
De ne connoître autre guide que soi,
De s'éloigner des routes anciennes,
Et de n'avoir de règles que les siennes :
J'ai pris un vol qui m'élève au-dessus
De la Nature & des communs abus ;
Et le bon sens, la justesse & la rime
Dégraderaient mon tragique Sublime.
Si ce n'est-là la réponse, du moins
C'est la pensée ; & j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis, où la Muse hydropique
Nous développe en style magnifique
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf
Enguenillé des rimes du Pont-Neuf.
Déjà tout fier de son propre suffrage,
En plein théâtre étalant son plumage,
Il se panade, & voit le Ciel ouvert
Dans son azur au grand jour découvert ;
Et par hazard si quelque Astre propice
Vient s'en mêler, & fait entrer en lice,

Pour l'appuyer , quelque étourneau titré ;
 Quelque Vêau d'or par Plutus illustré ,
 Ou quelque Fée autrefois Sœur professe
 Dans Amathonte , aujourd'hui Mere Abbessé :
 Incontinent vous l'allez voir s'enfler
 De tout le vent que peut faire souffler
 Dans les fourneaux d'une tête échauffée ,
 Fatuité sur sottise greffée.

Ouvrez les yeux , ignorans sectateurs
 De mes grossiers & vils compétiteurs.
 Ils tirent tous leur lumière débile
 Des vains secours d'une étude stérile :
 Pour moi , l'éclat dont je brille aujourd'hui ;
 Vient de moi seul , je ne tiens rien d'autrui.
 Mon Apollon ne regle point sa note
 Sur le clavier d'Horace & d'Aristote.
 Sophocle , Eschyle , Homere ni Platon
 Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non ;
 On le voit bien : mais ce qu'on voit encore ,
 C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore :
 Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit
 Qui disparoit dès que le Soleil luit ;
 Et qu'un seul jour détruisant vos chimères ,
 Détruit aussi vos lauriers éphémères.
 Car si jamais de ses erreurs absous ,
 L'œil du Public vient à s'ouvrir sur vous ,
 Tel dont jadis les faveurs obtenues
 Par vanité vous portoient jusqu'aux nues ,
 Par vanité mettra tous les états

A vous coëffer du bonnet de Midas ;
Et devant lui votre gloire ternie
Ne sera plus qu'un objet d'ironie.
Voilà le sort & le fatal écueil ,
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil
De tous ces Nains , petits Géans précoces ,
Que leurs flatteurs érigent en Colosses ,
Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer
Dans le néant dont on les sçut tirer.
Dans le néant ? dira quelqu'un peut-être :
Pourquoi vouloir anéantir leur être ?
Lorsqu'un Auteur du Public abjuré
Voit contre lui tout bon vent déclaré ,
Il peut , ailleurs dirigeant sa boussole ,
Tenter encor le caprice d'Eole :
Dans la Tribune achalander son art ,
De la Questure arborer l'étendart ;
Ou chez un Grand par qui tout se gouverne ,
Briguer le rang d'Important subalterne.
Oui-dà. Je sçai qu'un mérite commun
Par cent moyens , si ce n'est assez d'un ,
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.
Je sçai de plus que le même génie
Qui dans un art sçut nous faire exceller ,
Peut dans tout autre encor nous signaler ,
Mais une fois que la fureur d'écrire
A par malheur établi son empire
Dans le cerveau d'un Rimeur aveuglé ,
Vuide de sens , & de soi-même enflé :

C'est une gale , un ulcère tenace ,
Qui de son sang corrompt toute la masse ;
Endort son ame , & lui rend ennuyeux
Tout exercice honnête & sérieux.
Jouet oisif de son talent futile ,
N'en attendez rien de bon & d'utile ,
Séduit sur tout , & gâté chaque jour
Par l'amidon des Parfumeurs de Cour ;
Car c'est vous seuls , excusez ma franchise,
Messieurs les Grands , par qui s'immortalise
Dans son esprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.
A votre rang mesurant vos louanges ,
Il croit parler la langue des Archanges :
Ce don céleste est un sacré dépôt ,
Dont il doit compte au Public ; & bientôt
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse
A chaque Auteur distribuant sa place ,
Diſter de là ſes dogmes étourdis ,
Et faire en loi paſſer tous ſes éditſ ,
Homologués , ſelon ſa fantaiſie ,
Au Tribunal de votre courtoisie.
Car pour le peu que quelque trait ſaillant ,
Quelque antichéſe , ou quelque mot brillant ;
D'un vain éclair de lumière imprévue
Vienne éblouir votre débile vûe ,
C'en eſt aſſez : tout le reſte va bien.
Le mot fait tout ; la choſe ne fait rien.
C'eſt un Oracle , un Héros , un modèle.

Modèle

Modèle soit : mais le Public rebéle
Examinant votre petit Héros
Sur son mérite & non sur vos grands mots ;
Dévoile enfin tout son charlatanisme ;
Et ce Public , fléau du pédantisme ,
N'épargne pas , quand l'écrit est jugé ,
Le Protecteur plus que le protégé.
Il vous apprend , qu'un ignorant suffrage
N'est pas moins sot qu'un ignorant ouvrage :
Que les grands airs & le ton emphasé
Au sens commun n'ont jamais imposé :
Qu'un Courtisan , qu'un Magistrat habile ,
Qu'un Guerrier même , un Hector , un Achille ,
En fait de goût n'est pas plus compétant ,
Qu'en fait de guerre un Auteur éclatant :
Mais que l'orgueil qu'un mérite suprême
Peut excuser , devient la fadeur même
Dans le babil d'un petit triolet
De Marmousets , pédans à poil solet ,
Qui sans sçavoir , sans règles , sans principes ;
Du bel esprit se font les prototypes ,
Tranchent sur tout , & veulent à tout prix
Nous enseigner ce qu'ils n'ont point appris.
C'est la leçon que vous fait la Critique.
Et pour vous faire un tableau dramatique
Des contretens & du sort déplaisant
A quoi s'expose un esprit suffisant ,
Qui soutenu du vent de sa chimère ,
Pour s'élever sort de son atmosphère ;

Je finirai ce propos ingénu
Par le récit d'un Conte assez connu,
Qu'au bon vieux tems d'un crayon moins profane
Maître Louis mit en rime Toscane.

Un Noble fut dans Venise estimé,
Qui Général de l'Etat proclamé,
Abandonnant & gondole & chaloupe,
En Terre-ferme alla joindre sa troupe;
Et fièrement sur un cheval Danois
Se fit grimper pour la première fois.
A peine assis sur le coursier sublime,
Des éperons coup sur coup il s'escrime;
Puis le voyant saillir un peu trop fort,
Retire à lui la bride avec effort.
Dans ce conflit, sans ralentir son zèle,
Notre Ecuyer voltigeoit sur la selle,
Faisant servir à ses vœux incertains
Tantôt la botte, & tantôt les deux mains:
Tant qu'à la fin l'affligé Bucéphale,
Qui l'accadé par la bride fatale
Se sent encor diffamer les côtés
Par deux talons de pointes ergotés;
Las de porter un si rude Alexandre,
Et ne sçachant des deux auquel entendre;
De l'éperon qui le presse d'aller,
Ou du bridon qui le fait reculer,
Prend son parti, saute, bondit, s'anime,
Se dresse; & jette à bas l'Illustrissime,
Homme & cheval roulant sur les cailloux,

Cheval dessus , & Monseigneur dessous.
Ah ! dit-il lors , mon malheur sert d'école
A tout Galand , qui né pour la gondole
S'expose à mettre un pied dans l'étrier.
Chacun doit faire ici-bas son métier.

E P I T R E V.

A THALIE.

SI je voulois , ambitieux Critique ,
Réduire en art la Comédie antique ,
Et débrouiller ses mystères divers ;
J'adresserois ma prière & mes vers
A ce Génie autrefois par Térence
Emancipé non loin de sa naissance ,
Puis tout-à-coup de son domaine exclus ,
Evanoui trois cens lustres & plus.
Mais aujourd'hui que l'art du nouveau Maître ;
Le plus fameux que la Scene ait vû naître ,
De ce Génie abattu de langueur
A rajeuni la force & la vigueur ;
Pour expliquer les loix qu'il a tracées ,
Par-tout , hélas ! déjà presque effacées ,
Et pour venger leur empire abjuré ,
De quel flambeau pourrois-je être éclairé ,
Que des rayons de la Muse elle-même
Qui de son art lui traça le système ,
Et l'inspirant , lui sçut tout à la fois

Faire connoître & pratiquer ses loix ?
C'est donc à vous , ô divine Thalie ,
A m'enseigner comment s'est rétablie
Sous un mortel guidé par votre main
L'intégrité du Théâtre Romain ;
Et par quel sort jaloux de notre gloire ,
De vos leçons bannissant la mémoire ,
Tout de nouveau nous le faisons rentrer
Dans le cahos dont il sçut le tirer.
De ce progrès , de cette décadence ,
L'effet certain s'offre avec évidence.
Tâchons ici d'en marquer , s'il se peut ,
Le vrai principe & l'invisible nœud.

Tout institut , tout art , toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice ,
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême ;
A le bien prendre , est un foible problème ;
Et quoi qu'on dise , on n'en sçauroit jamais
Compter que deux ; l'un bon , l'autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive ,
A ce premier pas à pas on arrive ;
Et le Public , que sa bonté prévient ,
Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle ,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid ,
Et préférer le moindre au plus parfait ,

Par les Romains, chez les Grecs empruntée,
 L'Architecture au plus haut point portée
 Fait admirer encor dans ses débris
 Son goût docile à ses Maîtres chéris.
 Elle sçut même enchérir sur leurs grâces :
 Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces ;
 Et sans risquer ses pas aventurés
 Dans des sentiers de leur route égarés.
 Ainsi par eux s'élevant sur eux-mêmes ,
 Elle eût toujours joui du rang suprême
 Et des honneurs à ses travaux acquis ,
 Si ce fléau des arts les plus exquis ,
 Ce corrupteur des sages disciplines ,
 Cet ennemi des plus pures doctrines ,
 L'orgueil aveugle , & l'amour entêté
 Du changement & de la nouveauté ,
 Lui présentant ses perfides amorces ,
 N'eût par degrés miné toutes ses forces ;
 Et d'un corps mâle & d'embonpoint orné
 Fait un squelette aride & décharné.
 On vit dès-lors son arrogance énorme
 Fronder le goût de l'antique uniforme.
 Toujours même art , mêmes dimensions ,
 Mêmes contours , mêmes proportions ;
 Temples , Palais , Places , Maisons privées ,
 Frises , Frontons , Colonnes élevées
 Sur même plan & sur même niveau ;
 Et nul dessein , nul agrément nouveau.
 Affranchissons de cette tyrannie ,

Il en est tems , notre libre génie.
Cette façade , y compris chaque flanc ,
A , dites-vous , cent colonnes de rang ?
Varions-la : distinguons-les entr'elles
Par cent hauteurs , par cent formes nouvelles.
Ce grand Portail d'ornemens dégarni ,
Plus ouvrage paroîtra moins uni.
Cet Ordre est simple & tout d'une parure ?
Entassons-y figure sur figure.
Ce mur avance ? il le faut enfoncer !
Ce toit s'élève ? il le faut rabaisser.
Il faut enfin dans sa pédanterie
Laisser vieillir la froide symétrie :
Par ce moyen , loin d'être imitateurs ,
Nous deviendrons d'illustres inventeurs.
Cette peinture est l'image historique
Des changemens de la Muse Comique.
Telle en ce siècle aux nouveautés enclin
Fut sa fortune , & tel est son déclin.
De son Génie éteint avec les Graces
Il ne restoit ni vestiges ni traces ,
Avant qu'ARMAND heureux à tout tenter
Eût entrepris de le ressusciter.
Mais ce Génie alors en son enfance ,
Dans son berceau dépourvû d'assistance ,
Faute d'un Maître habile à l'essayer ,
N'avoit encore appris qu'à bégayer ,
Lorsqu'assisté de Térence & de Plaute
Molière vint , dont la voix ferme & haute

Lui fit d'abord par de justes leçons
Articuler & distinguer ses sons.
Bientôt après sur ses avis fidèles
S'apprivoisant avec ces grands modèles,
Et dans leur lice instruit à s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer :
Sous ce grand homme enfin la Comédie
Scut arriver justement applaudie
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont sans risque il ne peut plus sortir.
Ce fut alors que la Scène féconde
Devint l'école & le miroir du monde ;
Et que chacun , loin d'en être choqué ,
Fit son plaisir de s'y voir démasqué.
Là le Marquis figuré sans emblème ,
Fut le premier à rire de lui-même ;
Et le Bourgeois apprit sans nul regret ,
A se moquer de son propre portrait.
Le sot Sçavant , la Docte extravagante ,
La Précieuse & la Prude arrogante ,
Le faux Dévot , l'Avare , le Jaloux ,
Le Médecin , le Malade ; enfin tous
Chez une Muse en passe-tems fertile
Vinrent chercher un passe-tems utile.
Les beaux discours , les grands raisonnemens ,
Les lieux communs & les beaux sentimens
Furent bannis de son joyeux domaine ,
Et renvoyés à sa sœur Melpomène :
Bref sur un thrône au seul Rire affecté

Le Rire seul eut droit d'être exalté.

C'est par cet art qu'elle charma la Ville ;

Et que toujours renfermée en son style ,

A la Cour même où sur-tout elle plut ,

Elle atteignit son véritable but.

Quand tout-à-coup la licence fantasque

Levant sur elle un poignard Bergamasque ,

Vint à nos yeux de ses membres hachés

Eparpiller les lambeaux détachés ,

Et sur la Scène , ô honte du Parnasse !

Reffusciter le vieux Monstre d'Horace.

Mais non : la Muse étoit en sûreté ,

Et son nom seul pouvoit être insulté.

Que peut contre elle un fantôme stérile ;

De l'Italie engeance puérile ?

Ce n'est pas lui de qui l'effort jaloux ,

Nymphe immortelle , est à craindre pour vous ;

Ce que je crains , c'est ce funeste guide ,

Cet enchanteur de nouveautés avide ,

Qui ne pensant qu'à vous assassiner ,

Du grand chemin cherche à vous détourner ;

Et vous conduit à votre sépulture

Par des sentiers de fleurs & de verdure.

C'est lui qui masque & déguise en Phébus

Vos traits naïfs & vos vrais attributs :

C'est lui chez qui votre joie ingénue

Languit captive & presque méconnue ,

Dans ces atours recherchés & fleuris

Qui semblent faits pour les seuls beaux Esprits ;

Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire,
 Arrache à peine un froid & vain sourire :
 Enfin c'est lui qui de vent vous nourrit ;
 Et qui toujours courant après l'esprit,
 De Malebranche élève fanatique,
 Met en crédit ce jargon dogmatique,
 Ces argumens, ces doctes Rituels,
 Ces entretiens fins & spirituels,
 Ces sentimens que la Muse tragique,
 Non sans raison, réclame & revendique ;
 Et dans lesquels un Acteur charlatan
 Du cœur humain nous décrit le Roman,
 Hé ventrebleu ! Pédagogue infidèle,
 Décris-nous en l'histoire naturelle,
 Diroit celui par qui l'homme au Sonnet
 Est renvoyé tout plat au cabinet :
 Expose-nous ses délires frivoles
 En actions, & non pas en paroles ;
 Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
 De ton Sublime aussi triste que beau.
 L'art n'est point fait pour tracer des modèles ;
 Mais pour fournir des exemples fidèles
 Du ridicule & des abus divers
 Où tombe l'homme en proie à ses travers.
 Quand tel qu'il est on me l'a fait paroître,
 Je me figure assez quel je dois être,
 Sans qu'il me faille affliger en public
 D'un froid sermon passé par l'alembic.
 Loin tout Rimeur enflé de beaux passages,

Qui sur lui seul moulant ses personnages ;
Veut qu'ils ayent tous autant d'esprit que lui ;
Et ne nous peint que soi-même en autrui.
Je puis du moins admettre une folie ,
Qui sert de cure à ma mélancolie ,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelin qui se donne pour tel :
Mais un Boufon , qui lorsque je veux rire ;
Fait le Sophiste , & prétend que j'admire
Son beau langage & sa subtilité ;
A dire vrai , le bon sens révolté
Perd patience à ce babî mystique ,
Et s'acommode encor moins d'un Comique
Dont la froideur tient la joie en échec ,
Que d'un Tragique où l'œil demeure à sec.
Quoi ? dira-t-on , l'esprit à votre compte
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?
C'est un faussaire , un prévaricateur ,
De toute regle éternel infracteur ,
Et qu'Apollon suivant vorre hypothese
Devroit chasser du Pinde ? A Dieu ne plaise !
Je sçais trop bien qu'un si riche ornement
Est de notre art le premier instrument ,
Et que l'esprit , l'esprit seul peut sans doute
Aux grands succès se frayer une route.
Ce que j'attaque est l'emploi vicieux
Que nous faisons de ce présent des Cieux,
Son plus beau feu se convertit en glace ,
Dès qu'une fois il luit hors de sa place ;

Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.
Au haut des airs le vol de ma pensée
Peut m'élever : mais sans le Caducée
De la Raison , cet essor ne me sert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd.
Comme un coursier , que le voyageur ivre
A dérouté du chemin qu'il doit suivre ;
Plus il est prompt , diligent & soudain ,
Plus il s'éloigne & se fatigue en vain.
N'allons donc plus , déserteurs de nos pères ;
Sacrifier à nos propres chimères ;
Et sans risquer un honteux démenti ,
Tenons-nous en , c'est le plus sûr parti ,
Au droit chemin tracé par nos Ancêtres.
Tel méprisant l'exemple de ses Maîtres ,
Dans son idée en croit être plus grand ,
Qui dans le fond n'en est que différent.
Au suc exquis d'un aliment solide
Pourquoi mêler notre sel insipide ?
Si le génie en nous se fait sentir ,
Et de prison se prépare à sortir ,
Laissons agir son naturel aimable ,
Sans absorber ce qu'il a d'estimable
Dans une mer de frivoles langueurs ;
Dans ce fatras de morale sans mœurs ;
De vérités froides & déplacées ,
De mots nouveaux , & de fades pensées
Qui font briller tant d'Auteurs importuns ;



Toujours loués des Connoisseurs communs ,
Et qui pis est , loués par l'endroit même
Qui du bon sens mérite l'anathême.
Car tout novice , en disant ce qu'il faut ,
Ne croit jamais s'élever assez haut.
C'est en disant ce qu'il ne doit pas dire ,
Qu'il s'éblouit , se délecte & s'admire ;
Dans ses écarts non moins présomptueux
Qu'un indigent superbe & fastueux ,
Qui se laissant manquer du nécessaire ,
Du superflus fait son unique affaire.
A nos Auteurs ce n'est point , entre nous ,
L'esprit qui manque ; ils en ont presque tous ;
Mais je voudrois dans ces nouveaux adeptes
Voir une humeur moins rétive aux préceptes
Qui du Théâtre ont établi la loi :
Ils en auroient mieux profité que moi.
Mais tout compté , je crois , Dieu me pardonne ,
Que si j'étois pourvû , moi qui raisonne ,
D'autant d'esprit qu'ils en ont en effet ,
Je ferois mieux peut-être qu'ils n'ont fait ,
Encore un mot à ces esprits sévères ,
Qui du beau style Orateurs somnifères
M'allégueront peut-être avec hauteur
L'autorité de cet illustre Auteur ,
Qui dans le Sac où Scapin s'enveloppe ,
Ne trouve plus l'Auteur du Misanthrope.
Non , il ne put l'y trouver , j'en convien :
Mais ce grand juge y retrouva fort bien

Le Grec fameux qui sçut en personnages
Faire jadis changer jusqu'aux nuages,
Un chœur d'oiseaux en peuple révééré,
Et Plutus même en Argus éclairé.
Aristophane, aussi-bien que Ménandre,
Charmoit les Grecs assemblés pour l'entendre;
Et Raphael peignit sans déroger
Plus d'une fois maint grotesque léger.
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles:
C'est de l'esprit embrasser les deux poles:
Par deux chemins c'est tendre au même but,
Et s'illustrer par un double attribut.
Songez-y donc, chers enfans d'une Muse
Qui cherche à rire, & que la joie amuse.
Depuis cent ans deux Théâtres chéris
Sont consacrés l'un aux Pleurs, l'autre aux Ris:
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire;
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire,
(Pour distinguer votre sçavoir profond)
Rire au premier, & pleurer au second.

EPITRE VI.

A MONSIEUR ROLLIN.

DOCTE héritier des trésors de la Grèce,
Qui le premier par une heureuse adresse
Sçus dans l'Histoire associer le ton

Tome II.

I

De Thucydide à la voix de Platon :
Sage ROLLIN , quel esprit sympathique
T'a pû guider dans ce siècle critique,
Pour échapper à tant d'essains divers
D'après Censeurs qui peuplent l'Univers ?
Toujours croissant de volume en volume,
Quel bon génie a dirigé ta plume ?
Par quel bonheur enfin ou par quel art
As-tu forcé le volage Hazard ,
L'aveugle Erreur , la Chicane insensée ,
L'Orgueil jaloux , l'Envie intéressée ,
De te laisser en pleine sûreté
Jouer vivant de ta postérité,
Et de changer pour toi seul , sans mélange ;
Leurs cris d'angoisse en concerts de louange ?

Tout Ecrivain vulgaire ou non commun
N'a proprement que de deux objets l'un ;
Ou d'éclairer par un travail utile ,
Ou d'attacher par l'agrément du style.
Car sans cela quel Auteur , quel écrit
Peut par les yeux percer jusqu'à l'esprit ?
Mais cet esprit lui-même en tant d'étages
Se subdivise à l'égard des ouvrages ,
Que du Public tel charme la moitié ,
Qui très-souvent à l'autre fait pitié.
Du Sénateur la gravité s'offense
D'un agrément dépourvu de substance :
Le Courtisan se trouve effarouché
D'un sérieux d'agrément détaché.

Tous les Lecteurs ont leurs goûts, leurs manies :
Quel Auteur donc peut fixer leurs génies ?
Celui-là seul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sçait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable.
Voilà le centre & l'immuable point,
Où toute ligne aboutit & se joint.
Or ce grand but, ce point mathématique ;
C'est le Vrai seul, le Vrai qui nous l'indique.
Tout hors de lui n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.
Sur cette règle, ami, le moindre Œdipe
Peut deviner la source & le principe
De ce succès, qui pour toi parmi nous
Accorde, unit & fixe tous les goûts.
La Vérité simple, naïve & pure,
Par-tout marquée au coin de la Nature ;
Dans ton Histoire offre un sublime essai,
Où tout est beau parce que tout est vrai :
Non d'un vrai sec & crûment historique ;
Mais de ce vrai moral & théorique,
Qui nous montrant les hommes tels qu'ils sont,
De notre cœur nous découvre le fond :
Nous peint en eux nos propres injustices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre

Se présenter à nous dans leur vrai lustre ;
Et du Public dépouillé d'intérêt ,
Humbles Acteurs, attendre leur Arrêt.
Là retraçant leurs foiblesses passées ,
Leurs actions , leurs discours , leurs pensées ;
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir , ce qu'il faut imiter ;
Ce que chacun , suivant ce qu'il peut être ,
Doit pratiquer , voir , entendre , connoître ;
Et leur exemple en diverses façons
Donnant à tous les plus nobles leçons ,
Rois , Magistrats , Législateurs suprêmes ,
Princes , Guerriers , simples Citoyens mêmes ,
Dans ce sincère & fidèle miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.
Ne pense pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici préconiseur peu sage ,
Tenter ton zèle humble , religieux ,
Par un encens à toi-même odieux.
Rassûre-toi : non , j'ose te le dire ,
Ce n'est pas toi , cher ROLLIN , que j'admire !
J'admire en toi , plus justement épris ,
L'Auteur divin qui parle en tes écrits ,
Qui par ta main retraçant ses miracles ,
Qui par ta voix expliquant ses oracles ,
T'a librement , & pour prix de ta foi ,
Daigné choisir pour ce sublime emploi :
Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place
Faire à son choix tomber la même grace ,

Et jusqu'à moi la laisser parvenir ,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.
Il a voulu montrer par le suffrage
Dont sa faveur couronne ton ouvrage ;
Quelle distance il met entre celui
Qui comme toi ne se cherche qu'en lui ;
Et tout esprit qu'aveugle la fumée
De ce grand Rien qu'on nomme Renommée ;
Fantôme errant , qui nourri par le bruit ,
Fuit qui le cherche , & cherche qui le fuit ;
Mais qui du Sort enfant illégitime ,
Et quelquefois misérable victime ,
N'est rien en soi qu'un être mensonger ,
Une ombre vaine , accident passager ,
Qui fuit le corps , bien souvent le précède ,
Et plus souvent l'accourcit ou l'excede.
C'est lui pourtant , lui , dont tous les mortels
Viennent en foule encenser les autels.
C'est cette Idole à qui tout sacrifie ,
A qui durant tout le cours de leur vie
Grands & petits follement empressés
Offrent leurs vœux , souvent mal exaucés ;
Non que l'espoir d'un succès équitable
Dans son objet ait rien de condamnable ;
Ni que le cœur doive s'y refuser ,
Quand le principe est de s'y proposer
Du Roi des Rois la gloire souveraine ,
Ou du prochain l'utilité certaine.
Mais si l'amour d'un chatouilleux encens

Enivre seul notre esprit & nos sens ;
Si rejetant la véritable gloire ,
Nous nous bornons à l'honneur illusoire
De fasciner par nos foibles clartés
D'un vain Public les yeux débilités ,
Sans consulter par d'utiles prières
L'unique Auteur de toutes les lumières :
En quelque rang que le Ciel nous ait mis ,
Petits ou grands , ne soyons pas surpris
Qu'au lieu d'encens , le dégoût populaire
De notre orgueil devienne le salaire ;
Ou que du moins nos succès éclatans
Soient traversés par tous les contre-tems ,
Dont l'ignorance ou l'envie hypocrite
Troublent toujours tout aveugle mérite ,
Qui n'écoutant , n'envifageant que soi ,
Borne à lui seul son objet & sa loi .
C'est-là peut-être , ami , je le confesse ,
(Car c'est ainsi que l'orgueil nous abaisse)
Ce qui du Ciel irritant le courroux ,
M'a suscité tant d'ennemis jaloux ,
Qu'une brutale & lâche calomnie
Acharne encor sur ma vertu ternie ;
Et qui toujours dans leurs propres couleurs
Cherchent la mienne & mes traits dans les leurs ,
Triste loyer , châtiment lamentable
D'un amour-propre , il est vrai , plus traitable ,
Et de vapeurs moins qu'un autre enivré ,
Mais dans soi-même encor trop concentré ,

Et ne cherchant dans ses vains exercices
Qu'à contenter ses volages caprices !
Quelques efforts qu'ait toutefois tenté
De leur courroux l'àpre malignité,
Pour infecter l'air pur que je respire ,
J'ai sçu tirer au moins , ou pour mieux dire ;
Le Ciel m'a fait tirer par ses secours
Un double fruit de leurs affreux discours :
L'un d'entrevoir , que dis-je ? de connoître
Dans ce fléau la justice d'un Maître ,
Qui ne tolère en eux des traits si faux ,
Que pour punir en nous de vrais défauts ;
L'autre , d'apprendre à ne leur plus répondre
Que par des mœurs dignes de les confondre ;
A les laisser croupir dans le mépris
Dont le Public les a déjà flétris ;
A fuir enfin toute escrime inégale ,
Qui d'eux à nous rempliroit l'intervalle ;
Car le danger de se voir insulté
N'est pas restreint à la difficulté,
De réfuter les fables Romanciées
De ces Fripiers d'impostures grossières ;
Dont le venin non moins fade qu'amer
Se fait vomir comme l'eau de la Mer,
Il est aisé d'arrêter leurs vacarmes ,
Et de les vaincre avec leurs propres armes ;
Ce n'est pas là le danger capital,
Le vrai péril est le piège fatal
Que leur noirceur tend à notre innocence,

Pour l'engager dans la même licence ,
Pour la changer en colere , en aigreur ,
En médifance , en chicane , en fureur :
Nous réduisant enfin pour tout sommaire
A n'avoir plus nul reproche à leur faire ,
Dès qu'envers nous leurs crimes personnels
Nous ont rendus envers eux criminels.
Qu'arrive-t-il de ces lâches batailles ,
De ces défis , embûches , représailles ?
C'est qu'en croyant par l'effort de nos coups
Nous venger d'eux , nous les vengeons de nous :
Qu'en travaillant sur de si faux modèles ,
Nous devenons leurs copistes fidèles ,
Donnant comme eux , ridicules Héros ,
A nos dépens la Comédie aux fots ,
Et leur montrant basement avilie
Notre sagesse habillée en folie.
Le bel honneur ! d'attrouper les passans
Au bruit honteux de nos cris indécens !
Quelle pitié de prendre ainsi le change !
N'allons donc point pour blâme ou pour louange
Dépâiser des talens estimés ,
Et du Public peut-être réclamés ,
En détournant leur légitime usage
A des emplois indignes d'un vrai Sage ;
Et nous vengeant par de plus nobles traits ;
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un solide mérite
Des ennemis que le sort lui suscite ;

Tous ces travaux dont il est combattu ,
Sont l'aliment qui nourrit sa vertu.
Dans le repos elle s'endort sans peine :
Mais les assauts la tiennent en haleine.
Un Ennemi , dit un célèbre Auteur ,
Est un soigneux & docte Précepteur ;
Fâcheux par fois , mais toujours salutaire ;
Et qui nous sert sans gage ni salaire :
Dans ses leçons plus utile cent fois,
Que ces Amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille ,
Par des accens trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser ?
Est-ce au Flatteur qui me loue & m'encense ?
Est-ce à l'Ami qui me tait ce qu'il pense ?
Par tous les deux séduit au même point ,
Mon Ennemi seul ne me trompe point.
Du foible Ami dépouillant la mollesse ,
Du vil Flatteur dédaignant la souplesse ,
Son émétique est un breuvage heurcux ,
Souvent utile , & jamais dangereux :
Car si celui dont la main le prépare ,
D'empoisonneur porte déjà la tare ,
Qu'ai-je à risquer ? De son venin chétif
Son venin même est le préservatif.
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte ,
La Vérité du même coup atteinte
Sçaura bientôt trouver plus d'un moyen ,

Pour rétablir son crédit & le mien.
Mais par malheur, si du mal véritable
Il trouve en moi le signe indubitable :
S'il m'avertit par ses cris pointilleux
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux
Qui de mon sang altère la substance :
Alors sa haine, & la noire constance
Dont me poursuit son courroux effronté,
Sans qu'il y songe, avancent ma santé.
C'est une épée, un glaive favorable,
Qui dans ses mains malgré lui secourable,
M'ouvrant le flanc pour abrégier mon sort,
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'assassin ne fait rien à l'affaire :
De son forfait toute l'utilité
Reste à moi seul, à lui l'iniquité.
C'est donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle & bien haute imprudence,
D'attribuer à son inimitié
Ce qui souvent n'est dû qu'à sa pitié.
Ces contre-tems, ces tristes aventures
Sont bien plutôt d'heureuses conjonctures,
Dont le concours l'assiste & le soutient ;
Non comme il veut, mais comme il lui convient.
L'Etre suprême en ses loix adorables,
Par des ressorts toujours impénétrables,
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés
Naître les biens les plus inespérés.

A quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de sa justice ,
Et la tenter par d'aveugles regrets ,
Ou par des vœux encor plus indiscrets ?
O si du Ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime ,
Faire cesser le cours injurieux !
Si son flambeau dessillant tous les yeux ,
A ma vertu si long-tems poursuivie
Rendoit l'éclat , dont l'implacable Envie
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs
Offusque encor les rayons les plus purs !
Cette prière innocente & soumise ,
Je l'avou'rai , peut vous être permise :
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie & par votre candeur.
Votre innocence inflexible & robuste
N'a point plié sous un pouvoir injuste :
Votre devoir est rempli. Tout va bien :
Soyez en paix ; le Ciel fera le sien.
Il a voulu se réserver la gloire
De son triomphe & de votre victoire ;
Et prévenir en vous la vanité ,
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile & prompte réussite
Attribuée à votre seul mérite ;
Vous épargnant ainsi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtement nouveau !
Dans nos souhaits , aveugles que nous sommes ,

Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.
Nous le bornons aux fragiles honneurs ,
Aux vanités , aux plaisirs suborneurs ;
A captiver l'estime populaire ;
A rassembler tout ce qui peut nous plaire ;
A nous tirer du rang de nos égaux ;
A surmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal ! dangereuse fortune ;
Et que le Ciel , que souvent importune
L'avidité de nos trompeurs désirs ,
Dans sa colère accorde à nos soupirs.
Ce n'est jamais qu'au moment de sa chute ;
Que notre orgueil voit du rang qu'il dispute
La redoutable & profonde hauteur.
Ce Courtisan qu'enivre un vent flatteur ,
Vient d'obtenir par sa brigue funeste
La place dûe au mérite modeste :
Pour l'exalter tout semble réuni ;
Il est content. Dites qu'il est puni.
Il lui falloit cette place éclairée ,
Pour mettre en jour sa misère ignorée ;
N'allons donc plus par de folles ferveurs
Prescrire au Ciel ses dons & ses faveurs.
Demandons-lui la prudence équitable ,
La piété sincère , charitable :
Demandons-lui sa grace , son amour ;
Et s'il devoit nous arriver un jour
De fatiguer sa facile indulgence

Pat

Par d'autres vœux , pourvoyons-nous d'avance
D'assez de zèle & d'assez de vertus ,
Pour devenir dignes de ses refus.

LE Poëme de la Religion, dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le Manuscrit, & qui a donné lieu à l'Épître suivante, m'a paru un chef-d'œuvre de Poësie, aussi-bien que de piété, également admirable par la solidité des preuves qui y sont alléguées, & par l'abondante & riche variété des peintures dont il les a ornées. En sorte que si jamais la Poësie a pû être nommée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulièrement d'être appelée le langage de Dieu, qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de sa cause. C'est ce qui m'a engagé à solliciter ici l'Auteur, si digne du nom qu'il porte, de donner incessamment son Ouvrage au Public, auquel il ne sçauroit être trop tôt présenté, pour le rassurer contre le progrès de l'impiété, & de cette secte d'hommes téméraires, qui avec beaucoup

d'esprit , & encore plus de libertinage , semblent n'avoir en vûe que d'établir sur les ruines de la Religion Chrétienne le systême affreux du Spinosisme & du Matérialisme.

E P I T R E VII.

A MONSIEUR RACINE.

DE nos erreurs , tu le sçais , cher RACINE ,
La déplorable & funeste origine
N'est pas toujours , comme on veut l'assurer ,
Dans notre esprit facile à s'égarer ;
Et sa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la source primitive.
C'est le cœur seul , le cœur qui le conduit ,
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.
S'il prend son vol vers la céleste voute ,
L'esprit docile y vole sur sa route :
Si de la Terre il suit les faux appas ,
L'esprit servile y rampe sur ses pas.
L'esprit enfin , l'esprit , je le répète ,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète ;
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs ,
De nos Autels antiques défenseurs ,
Sur lui toujours se sont fait une gloire
De signaler leur première victoire.
Qui , cher RACINE ; & pour n'en point douter ,

Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
Celui qui veut de mon esprit rebéle
Dompter comme eux la révolte infidèle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par soumettre mon cœur ;
Et plein du feu de ton illustre Pere ,
Me préparer un chemin nécessaire
Aux vérités qu'Esther va me tracer,
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.
C'est par cet art que l'Auteur de la Grace ;
Versant sur toi sa lumière efficace ,
Daigna d'abord , certain de son succès ,
Toucher mon cœur dans tes premiers essais ;
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage ,
Et secondant ta force & ton courage ,
Il brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchoit son orgueil ,
Et grave en lui les derniers caractères ,
Qui de ma foi consacrent les mystères.
Quelle vertu ! quels charmes tout-puissans
A son empire asservissent mes sens !
Et quelle voix céleste & triomphante
Parle à mon cœur , le pénètre , l'enchanté !
C'est Dieu : c'est lui , dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois , j'entens , je crois : ma Raison même
N'écoute plus que l'Oracle suprême.
Qu'attens-tu donc ? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré ;

Toi dont les chants , non moins doux que sublimes ,
Se sont ouvert tous les divins abîmes
Où sa grandeur se plaît à se voiler :
Qu'attens-tu , dis-je , à nous les révéler ;
Ces vérités qui nous la font connoître ?
Et que sçais-tu s'il ne te fit point naître ,
Pour ramener ses Sujets non soumis ,
Ou consoler du moins ses vrais amis ?
Dans quelle nuit , hélas ! plus déplorable
Pourroit briller sa lumière adorable ,
Que dans ces jours , où l'Ange ténébreux
Offusque tout de ses brouillards affreux ?
Où franchissant le stérile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine ,
De vils mortels jusqu'au plus haut des Cieux
Osent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin , l'osai-je dire ?
La vérité soumise à leur empire ,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal ;
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'est plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence ,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste & vertueux.
Quelque mépris , quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infame hypocrite ,
Toujours pourtant du scandale ennemi ,
Dans ses dehors il se montre affermi ;
Et plus prudent que souvent nous ne sommes ,

S'il ne craint Dieu , respecte au moins les hommes.
Mais en ce siècle à la révolte ouvert,
L'Impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; & le crime rebéle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux , sous ses fiers étendarts ,
L'œil assuré courent de toutes parts
Ces légions , ces bruyantes armées
D'Esprits subtils , d'ingénieux Pigmées ,
Qui sur des monts d'argumens entassés
Contre le Ciel burlesquement haussés ,
De jour en jour , superbes Encelades ,
Vont redoublant leurs folles escalades ;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bientôt , sans scrupule & sans honte ,
De ses Arrêts lui faire rendre compte ;
Et déjà même , arbitres de sa Loi ,
Tiennent en main , pour écraser la Foi ,
De leur Raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous , insensés que vous êtes ?
Votre Raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obscurité ,
Et qui rampant à peine sur la Terre ,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre ,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas ,
Bronche , trebuche , & tombe à chaque pas ;
Et vous voulez , fiers de cette étincelle ,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?

Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'Univers :
Ne comptez plus avec ses Loix suprêmes ;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes ;
Interrogez vos mœurs, vos passions,
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des Amis vantés pour leur sagesse
Avons-nous vû briller votre jeunesse ?
Vous a-t-on vûs, dans leur choix enfermés ;
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paisible Innocence,
Vaincre la Haine, étouffer la Vengeance,
Faire la guerre aux Vices insensés,
A l'Amour-propre, aux Vœux intéressés ;
Dompter l'Orgueil, la Colère, l'Envie,
La Volupté des repentirs suivie ?
Vous a-t-on vûs dans vos divers emplois
Au taux marqué par l'équité des loix
De vos trésors mesurer la récolte,
Et de vos sens appaiser la révolte ?
S'il est ainsi, parlez : je le veux bien ;
Mais, non. J'ai vû, ne dissimulons rien ;
Dans votre vie au grand jour exposée
Une conduite, hélas ! bien opposée.
Une Jeunesse en proie aux vains désirs ;
Aux vanités, aux coupables plaisirs :
Un fol essain de Beautés effrénées,
A la mollesse, au luxe abandonnées ;
De faux Amis ; d'insipides Flatteurs ;

Furent d'abord vos sages Précepteurs.
Bientôt après sur leurs doctes maximes
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vûs à titre de bel air
Diviniser des Idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vûs, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissans;
Compter pour rien toutes vos injustices,
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Vouloir enfin par vos désordres mêmes
Justifier vos désordres extrêmes;
Et sans rougir, enflés par le succès;
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remords qui vous ronge
Jusqu'au plus fort de vos dérèglemens,
Vous exposoit à de trop durs tourmens;
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte;
Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir;
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'Ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur, au plein soulèvement

De votre esprit : car tout libertinage
Marche avec ordre ; & son vrai personnage
Est de glisser par degrés son poison
Des Sens au cœur , du cœur à la Raison.
De-là sont nés , modernes Aristippes ,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre ame & ses efforts
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De-là sont nés , Epicures nouveaux ;
Ces plans fameux , ces systèmes si beaux ,
Qui dirigeant sur votre prud'homme
Du Monde entier toute l'œconomie ,
Vous ont appris que ce grand Univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets , d'insensibles atômes ,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard ,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés & paisibles ;
Et désormais au trouble inaccessibles ,
Vos jours sereins , tant qu'ils pourront durer ;
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.
Mais c'est trop peu : De si belles lumières
Luiroient en vain pour vos seules paupières ;
Et vous devez , si ce n'est par bonté ,
En faire part du moins par vanité
A ces amis si zélés , si dociles ,

A ces Beautés si tendres, si faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs ;
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos esprits :
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaïses,
Ces argumens émaillés d'antithèses,
Ces riens pompeux avec art enchâssés
Dans d'autres riens fièrement énoncés ;
Où la Raison la plus spéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? Ces tendres nourrissons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes ;
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problèmes ;
Et comme vous bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophites,
Faire à leur tour de nouveaux profélytes ;
Leur enseigner que l'esprit & le corps,
Bien qu'agités par différens ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
À la matière éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux effain
D'Êtres divers émanés de son sein :
Que ces grands mots d'Ame, d'Intelligence,
D'Esprit céleste, & d'éternelle Essence,

Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer ;
Et qu'en un mot , notre pensée altière
N'est rien au fond que la seule matière
Organisée en nous pour concevoir ,
Comme elle l'est pour sentir & pour voir :
D'où nous pouvons conclure sans rien craindre ;
Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre ,
Qu'il vit & meurt tout entier ; & qu'enfin
Il est lui seul son principe & sa fin.
Voilà le terme où sur votre parole ,
Et sur la foi de votre illustre Ecole ,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raisonnement.
Car de vouloir combattre les mystères
Où notre Foi puise ses caractères ,
C'est , dites-vous , grêler sur les roseaux ,
Est-il encor d'assez foibles cerveaux ,
Pour adopter ces contes apocriphes ,
Du Monachisme obscurs hiéroglyphes ?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Mystique entêté ,
Pouvoient jadis abuser des Cyrilles ,
Des Augustins , des Léons , des Basiles.
Mais quant à vous , grands hommes , grands esprits ;
C'est par un noble & généreux mépris ,
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères ,
Epouvantail d'enfans & de grand-mères.
Car aussi-bien , par où se figurer ,

Poursuivez-vous , de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable ,
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?
Quel fil nouveau , quel jour fidèle & sûr
Nous guideroit dans ce Dédale obscur ?
Suivre à tâtons une si sombre route ,
C'est s'égarer , c'est se perdre. Oui , sans doute :
C'est s'égarer , j'en conviens avec vous ,
Que de prétendre avec un cœur dissous
Dans le néant des vanités du monde ,
Dans les faux biens dont la misère abonde ;
Dans la mollesse & la corruption ,
Dans l'arrogance & la présomption ,
Vous élever aux vérités sublimes
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.
Non , ce n'est point dans ces obscurités ,
Qu'on doit chercher les célestes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus sûres
Vous élancer vers ces clartés si pures ,
Dont autrefois , dont encore aujourd'hui
Tant de Héros , l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révélées ,
Font adorer les traces dévoilées ,
Et tous les jours pleins d'une sainte ardeur
Dans leurs écrits consacrent la splendeur ?
Faites comme eux : commencez votre course
Par les chercher dans leur première source.
C'est la Vertu , dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.

Domptez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes :
Devenez doux, simples, chastes, modestes :
Approchez-vous avec humilité
Du Sanctuaire où gît la Vérité.
C'est le trésor où votre espoir s'arrête :
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un sçavoir superbe & pointilleux.
Pour le trouver, ce trésor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en régie, & commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchans indociles ;
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos désirs follement curieux ;
Par fuir enfin ces amorces perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la Vertu proscriit,
Charme du cœur, & poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle & la prière
Auront pour vous franchi cette barrière ;
N'en doutez point, l'auguste Vérité
Sur vous-bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe Platonique.
Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?
Anéantir jusqu'à nos volontés ?
Tyranniser des passions si belles ?

Répudier

Répudier des Amis si fidèles ?

Vouloir de l'homme un tel détachement ,

C'est abolir en lui tout sentiment ,

C'est condamner son ame à la torture ,

C'est en un mot révolter la nature ,

Et nous prescrire un effort incertain

Supérieur à tout effort humain.

Vous le croyez : mais malgré tant d'obstacles ,

Dieu tous les jours fait de plus grands miracles ;

Il peut changer nos glaçons en buchers ,

Briser la pierre , & fondre les rochers.

Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne ,

N'écoute plus que sa voix souveraine ,

Et de lui seul faisant son entretien ,

Voit tout en lui , hors de lui ne voit rien ;

Qui comme vous commençant sa carrière ,

Ferma long-tems les yeux à la lumière ,

Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux

Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi , rempli de sa splendeur divine ;

Toi , qui rival & fils du grand RACINE ,

As fait revivre en tes premiers élans

Sa piété non moins que ses talens :

Je l'avourai ; quelques rayons de flâme ,

Que par avance eût versé dans mon ame

La Vérité qui brille en tes écrits ,

J'en eusse été peut-être moins épris ,

Si de tes Vers la chatouilleuse amorce

N'eût secondé sa puissance & ta force ;

Tome II.

L.

Et si mon cœur attendri par tes sons ,
A mon esprit n'eût dicté ses leçons.

A Bruxelles , le premier Septembre 1737.

E P I T R E V I I I . S U R L' E D U C A T I O N .

A M. DE BONNEVAL.

OUI, tout le monde en convient avec toi ,
Cher BONNEVAL, & l'épreuve en fait foi.
Pour s'attirer le tribut unanime
D'une sincère & générale estime ,
Les hauts degrés, la naissance & les biens
Sont les plus prompts & les plus sûrs moyens :
Mais, sans mérite, un si beau privilège
N'est qu'un filet, un invisible piège,
Que la Fortune & nos mauvais Démons
Le plus souvent tendent aux plus grands noms.
Les Dignités n'exigent à leur suite
Que le respect : l'Estime est gratuite.
Pour l'obtenir, il faut la mériter ;
Pour l'acquérir, on la doit acheter.
Qui ne fait rien pour cet honneur insigne,
Plus il est grand, plus il s'en montre indigne.
Votre noblesse, enfans de la grandeur,
Est un flambeau rayonnant de splendeur,
Qui, s'il n'étend ses lumières propices

Sur vos vertus , éclaire tous vos vices.
Voulez-vous donc , honorables Vainqueurs ,
Vous asservir notre estime & nos cœurs ?
Proposez-vous pour règle favorite ,
De distinguer le vrai du faux mérite ;
Et ce pas fait , songez , pour second point :
Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaissant point.
En soumettant , par des efforts extrêmes ,
La vanité qui nous cache à nous-mêmes ;
En consultant ce qu'on doit consulter ;
En imitant ce qu'on doit imiter ;
Des passions réprimant l'incendie ,
Et subjuguant la paresse engourdie ,
Lâche tyran qui n'entraîne après lui
Que l'ignorance & le stupide ennui.
Grands de nos jours , cherchez donc vos modèles
Chez des amis éclairés & fidèles ,
De qui le nom , l'exemple & les conseils
Puissent servir de phare à vos pareils.
Aimez en eux , quoi qu'elle vous prescrive ,
La vérité simple , pure & naïve ;
Et loin de vous chassez tout corrupteur ,
Tout complaisant , tout stérile flatteur ,
Qui le premier en secret prêt à rire
De vos excès & de votre délire ,
Approbateur folâtre & décevant ,
Vous y replonge encore plus avant.
De l'honnête-homme en qui le vrai réside ,
La flatterie inhumaine & perfide

Est l'éternelle & capitale horreur.

Quelque dégoût que l'orgueilleuse erreur

Puisse donner de ces fières maximes,

Ce sont pourtant ces fiertés magnanimes,

Qui du Public, ami de la vigueur,

Gagnent pour lui le respect & le cœur.

La Vérité soutenant sa querelle,

Combat pour lui, comme il combat pour elle.

En l'honorant dans ses âpres discours,

Assûrez-vous aussi de son secours ;

Et sans chercher une amitié solide

Dans un mérite indulgent & timide,

Attachez-vous, jaloux d'être honorés,

Aux seuls drapeaux du Public révévés.

« Mon fils, disoit un Maréchal illustre ;

» Vous achevez votre troisième lustre :

» Mais pour pouvoir noblement figurer

» Dans la carrière où vous allez entrer ,

» Souvenez-vous, quoi que le cœur vous dise,

» De ne jamais former nulle hantise

» Qu'avec des gens dans le monde approuvés,

» Chez des amis sages & cultivés.

» Appliquez-vous sur-tout, c'est le grand Livre,

» A vous former dans l'art de sçavoir vivre.

» Dans ce qu'enseigne un commerce épuré,

» L'esprit toujours trouve un fond assûré.

» Quant au surplus, suivez votre génie :

» Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.

» Souvenez-vous que de toute action

- » L'autorité fait l'estimation.
» J'aime mieux voir en compagnie exquise
» Mon fils au bal , qu'en mauvaise à l'Eglise.
» Je ne veux point d'un jeune homme occupé
» Faire un Pédant , un Docte anticipé ,
» Afin qu'un jour l'épée ou bien la crosse
» Trouvent un sot dans un Caton précoce :
» Mais je prétens qu'un Cavalier bien né
» En sçache assez , pour n'être point berné
» Par l'impudence , & l'air de dictature
» Des charlatans de la Littérature.
» Si quelque goût par bonheur vous à lui
» Pour la lecture , étudiez celui
» D'un Ami sage , & qui puisse vous dire ,
» Quand , & comment , & quoi vous devez lire.
» Mille Sçavans , jeunes ne sçavoient rien :
» Mais qui sçait mal , n'apprendra jamais bien,
» Que vos devoirs soient votre grande étude,
» Tel , pour tout fruit de sa sollicitude ,
» Ternit son lustre en voulant trop briller ,
» Et se dessèche à force de s'enfler.
» Toute science , enfin toute industrie
» Qui ne tend point au bien de la Patrie ,
» Ne sçauroit rendre un mortel orgueilleux
» Que ridicule au lieu de merveilleux.
» Avec raison le sens commun rejette
» L'homme d'Etat qui veut être Poëte ,
» Et plus encor le Financier badin ,
» Qui pour *Rameau* s'érige en Paladin ,

» Et malgré lui confus de la misère
» De se sentir ignorant dans sa sphère,
» Ne songe pas que c'est encor l'outrer,
» Que de sçavoir ce qu'il doit ignorer.
» Fuyez sur-tout ces esprits téméraires,
» Ces écumeurs de dogmes arbitraires,
» Qu'on voit, tout fiers de leur corruption,
» Alambiquer toute Religion;
» Du Pyrronisme applanissant les routes,
» En argumens habiller tous leurs doutes,
» Et convertir, subtils Sophistiquers,
» Leur ignorance en principes vainqueurs.
» Il ne vous faut que des Sages dociles,
» Aimés du Ciel, & sur la Terre utiles,
» Qui de l'honneur louablement jaloux,
» Puissent répondre, & pour eux & pour vous?
» Quand vous aurez pour vous la voix des Sages,
» Les fous bientôt y joindront leurs suffrages ».
De ces leçons que le bon sens dicta,
Qu'arriva-t-il? Le fils en profita.
De ses talens la beauté soutenue
D'un choix d'amis de vertu reconnue;
Lui fit braver de ses jours les plus verts
Tous les dangers à la jeunesse offerts:
Le préserva de ces haines qu'attire
La dédaigneuse & mordante satire;
Toujours affable, & jamais refrogné,
Et, quant aux mœurs, sagement éloigné;
Dans tous les tems, même en son plus jeune âge;

Du cagotisme & du libertinage.
Aussi bientôt d'un soin officieux
La Renommée ouvrant sur lui les yeux,
Prit la trompette, & de sa voix féconde
Fit tout-à-coup sur la scène du Monde
A ses vertus prendre un air de hauteur,
Qui l'y plaça comme premier acteur,
Et vit enfin tous les rayons du Pere
Illuminer une tête si chere.
Image simple, emblème familier,
Qui concluant pour le particulier,
Peut pour le Prince également conclure ;
Et lui montrer tout au moins en figure,
D'un grand renom quel est le vrai chemin :
Qu'un Guide sage y conduit ; & qu'ensin
De la Vertu, par l'exemple formée,
Nait la solide & stable renommée.

A Bruxelles, ce Août 1738.





ALLEGORIES.

LIVRE PREMIER.

L'OPERA DE NAPLES.*

ALLEGORIE I.



QUAND le Seigneur vit que l'Esprit im-
monde

Par l'Opera séduisant tous esprits,
Etoit plus fort que dogmes ni qu'écrits,

Et dans l'abime entraînoit tout le monde :

Il résolut d'abolir un lieu tel,

Source de vice & de péché mortel ;

Et se servant même du ministère

De Satanas, de tout péché le pere,

Dans un cachot mit le déterminé,

Cachot de chair, & dans un corps tanné

Vous l'emboïta : puis lui mit sur l'échine

* C'est la même, à deux ou trois expressions près, que celle qui porte le titre de LA PICADE.

Manteau d'Abbé ; bref, l'accoutra si bien,
Que de ce troc nul ne soupçonnât rien,
Et que chacun le crût homme à la mine.
Or voilà donc le Diable en sa machine,
Enveloppé d'organes tant épais,
Que Diable aucun si sot ne fut jamais.
Dans cet état s'en va trouver * Manchine ;
Car Dieu l'avoit sur terre mis exprès
Pour le dessein que vous verrez après.
Manchine est là, qui lui dit : Versifie
Pour mon Théâtre. Ainsi fit le vilain :
Versifia, charouillé par le gain.
Mais admirez en ceci, je vous prie,
Combien profonds sont les ordres du Ciel ;
Car l'Opera, ce temple d'Uriel,
Où s'attroupoient tant de femmes coquettes,
Où se tramoient tant d'intrigues secrettes,
Est depuis lors plus vuide & moins hanté,
Qu'un Lazaret de scorbut infecté.

LE MASQUE DE LAVERNE.

ALLEGORIE II.

PRES d'un Palais dont Naples fut ornée
Par un Edile à veste satinée,
Il est un lieu de Mimes habité,

* Mancini, fameux Musicien, qui conduit l'Opera
de Naples.

Et de Badauds en tout tems fréquenté,
 Où pour réaux, ducats & pistoles
 Sont trafiqués doux sons & caprioles.
 Là plus d'un Chantre à cet effet renté
 Vient en public prêcher l'impureté.
 Là sous l'argent, le brocard, la dorure,
 Git l'impudence, & brille la luxure;
 Et sont illec reçûs grands & petits
 A marchander des crimes à tout prix.
 Le Directeur de ce Bureau de joie
 Est un ribaud des plus francs qu'il se voie;
 Fipeur, escroc, sycophante, menteur,
 Fléau des bons, des méchans protecteur,
 Ne connoissant foi, loi, Dieux ni Déeses,
 Fors celle-là qui préside aux souplesses,
 Au vol furtif, aux fourbes en un mot.
 A cette Sainte il fut long-tems dévot;
 La célébroit par gentilles chapelles,
 Par menus dons, robes neuves, chandelles;
 Finalement tant au soir qu'au matin,
 Lui récitait d'un ton de Théatin
 Cette Oraison : *O Laverne sacrée !
 O des Larrons Déesse révéree !
 Toi, qu'à Bayeux implore le Normand,
 Apprends-moi l'art de tromper dextrement.
 Fais qu'à fourber nul fourbe ne me passe ;
 Et qu'en fourbant, honneur & los j'amasse,
 Si qu'exerçant mon talent de vaurien,
 Je sois tenu pour un homme de bien.*

*O ma Patrone ! O ma dive Concierge !
Je te promets , outre le don d'un cierge ,
De te fonder , si tu me condescens ,
Tous les matins un déjeuné d'encens.*
Tels vœux faisoit ; car de belles promesses
Le faux glouton fait volontiers largesses.
Il en fit tant , qu'enfin par une nuit
A ses regards la Sainte se produit ,
Lui montre un masque , & l'étend sur sa face,
O rare effet ! O merveille efficace !
Au même instant , orgueil , déloyauté ,
Outrecuidance & sorte vanité ,
Astuce enfin & fraude au regard louche ,
Vices hideux , distillans sur sa bouche ,
Peints dans ses yeux & sur son front gravés ,
Comme poussière en furent enlevés.
Tout au moyen de la sainte fallace
Nous disparut ; & vit-on à leur place
Front découvert , doux accueil , beau maintien ,
Honnête abord & joyeux entretien.
Que dirai plus ? Voilà mon bon Apôtre
Par beaux-semblans trompant l'un , pillant l'autre ,
Du bien d'autrui devenu gras à lard.
Qu'arrive-t-il ? Si-tôt que le paillard
Voit son vaisseau poussé d'un vent propice ,
Il méconnoît d'abord sa bienfaitrice.
Nulle chandelle à la Divinité ,
Nul brin d'encens , rien ne fut présenté ,
Rien ne parut. Car entre tous ses vices

L'ingratitude & l'oubli des services
Tient le haut bout : c'est son lot affecté,
Comme au Faucon l'est la légèreté,
La course au Cerf, le venin aux Vipères,
A l'Ours la force, & la rage aux Panthères.
Or de l'oubli de telle impiété
Ne se piqua la noire Déesse.
Trop bien s'en fut, de dépit possédée,
Prendre Mégère à la face ridée,
Et Némésis, germaine de Pluton,
Et Tisiphone & la fière Alec-ton;
Et de ce pas s'en vont les Damoiselles
Trouver le Sire, à qui visites telles,
Comme croyez, ne plurent autrement.
Lors le troupeau saisit le garnement,
Qui par raisons & par art oratoire
Pensa d'abord fléchir la bande noire.
Les fiers Sœurs le laissèrent prêcher,
Aux bras du lit l'allerent attacher,
De leurs serpens la peau lui flagellèrent,
De leurs flambeaux les sourcils lui brûlerent;
Et tout leur saoul l'ayant berné, hué,
Croquignolé, souffleté, conspué,
Pour dernier trait, son masque lui reprirent,
Et le visage à nud lui découvrirent,
Dont maintenant ses vices démasqués
Sont de chacun clairement remarqués;
Et n'est aucun, depuis cette aventure,
Qui de ses mœurs & perverse nature

Ne soit instruit, si qu'un simple estafier
 Ne s'y voudroit d'une épingle affier.
 Par quoi privé du don de gabatine,
 Son gagne-pain, l'espoir de sa cuisine,
 Du Créancier sans cesse muguetté,
 Et du Sergent le plus souvent guetté,
 La peur le suit, & lui semble à toute heure
 Voir les Archers investir sa demeure,
 Et leur Exempt transférer sa maison
 A l'hôpital ou bien à la prison.

LA LITURGIE DE CITHERE, *

ALLEGORIE III.

LE Dieu d'Amour en faisant sa visite,
 Comme doit faire un Pasteur bien appris,
 Voulut revoir sa Ville favorite,
 Et terminer sa course dans Paris.
 Là contemplant le progrès de ses flâmes,
 Il jette l'œil sur son petit troupeau,
 Joyeux, refait, séjourné, gras & beau,
 Et reconnoît toutes ces bonnes ames
 Qu'il instruisit au sortir du berceau :
 Mais au milieu de ces saintes ouailles,
 Il est surpris de voir une Beauté
 Qu'il ignoroit, & qui dans nos murailles

* C'est la même que celle qui porte pour titre ;
 LE MOT OBSCENE.

134 *ALLEGORIES;*

A depuis peu son séjour transporté.
 De toutes parts autour de l'inconnue
 Il voit tomber comme grêle menue
 Moisson de cœurs sur la terre jonchés;
 Et des Dieux même à son char attachés.
 Ouais, qu'est-ceci, dit l'Enfant de Cithère ?
 Ce jeune objet plus vermeil que corail
 A notre loi voudroit-il se soustraire ?
 Et par Venus nous verrons cette affaire.
 Il s'en retourne aux Cieux dans son Serrail;
 En ruminant comment il pourra faire
 Pour attirer la Brebis au bercail.
 Or il avint que la Nymphé en goguettes,
 Et ne sçachant, comme on dit, rien de rien;
 En disputant sur certaines sornettes,
 Que quelques-uns appuyoient mal ou bien,
 Fit de sa bouche échapper par fortune
 Un certain mot. . . . Comment dire ceci ?
 Un mot. . . . Ce mot que le dévot Neptune
 N'acheva pas; vous m'entendez d'ici.
 La Belle alors de rougeurs infinies
 Se colora. Mais du plus haut des Cieux
 Amour l'ouït, & cria tout joyeux :
 Bon, la voilà qui dit nos Litanies,
 Elle est à nous; voilà les propres mots
 Que de tout tems Dame Venus ma mere
 A consacrés à ce joyeux mystere,
 Que l'on célèbre à Cithère & Paphos.
 Jeune Beauté par qui je vois reluire

D'un feu nouveau mes antiques autels ;
Je veux toujours te protéger , t'instruire :
Je t'apprendrai de quel ton il faut dire
Ces autres mots graves & solennels
Qui sont marqués dans mes saints rituels ;
Et si déjà le pouvoir de tes armes
Force des Dieux à te faire leur cour ,
Que ne doit-on attendre de tes charmes ,
Quand tu seras instruite par l'Amour ?

LA VOLIERE.

ALLEGORIE IV.

QUI voudra voir Cicognes attroupées ,
Doit naviger sur l'Hébre Thracien :
Qui veut sçavoir où sont Poules jaspées ,
Visitera le bord Numidien :
Qui se fera d'Hymmète citoyen ,
Verra foison d'Abeilles & de ruches ;
Et voyageant au Pays Indien ,
L'air trouvera tout peuplé de Perruches ;
Car en ses loix Nature a limité
A chaque espece un climat affecté.
Mais si quelqu'un de l'espece emplumée ,
Qu'on nomme Amours , a curiosité ,
Paris tout seul doit être visité :
Ville ne sçai de tant d'Amours semée.
Pour ce seul point croirois qu'on l'a nommée

Paris sans pair. Or sans obscurité
Expliquons-nous. C'est qu'en cette Cité,
De cent Palais, de cent Hôtels fournie,
Est un Hôtel entre tous exalté,
Non pour loger richesse & vanité,
Lambris dorés, peinture bien finie,
Lits de brocard, ou telle autre manie;
Mais pour loger la Nymphé Vaubanie,
En qui reluit gentillesse, beauté,
Noblesse d'ame, hilareux génie,
Et don d'esprit par dessus l'or vanté.
En ce lieu donc Amours de tout plumage;
De tout pays, de tout poil, de tout âge,
Des bords de l'Elbe & des rives du Tage,
De toutes parts viennent se rallier,
Tels que Pigeons volans au Colombier.
Il en arrive & de France & d'Espagne,
Et d'Italie & du Nord d'Allemagne.
Ceux-là petits, mais alertes & vifs:
Ceux-ci plus grands, mais lourds, froids & massifs,
Et ce qui plus l'attention réveille,
Quand vous voyez ces petits enfans,
C'est qu'ils sont tous différens à merveille;
Car il en vient de toutes les façons:
Amours pimpans, friskes & beaux garçons;
Petits Amours à face rechignée;
Amours Marquis & de haute lignée;
Amours d'épée, Amours de cabinet;
Amours de robe & portant le bonnet;

(D'iceux pourtant est petite poignée)
Tous vont chez elle employer la journée.
Amours barbons y font même leur cours ,
De vieux dictons , logique & beaux discours
Tout hérissés. Enfin toute l'année ,
Dimanche ou non , s'y tient foire d'Amours.
Comme l'on voit en l'Automne première
Feuilles à tas dans l'Ardenne pleuvoir ;
Ou bien Oiseaux voler par fourmillière
Sur un grand Pin qui leur sert de dortoir :
Ainsi voit-on du matin jusqu'au soir
Petits Amours , Oiseaux de sa Volière ,
Pleuvoir en foule en ce gentil manoir.
Et fait bon voir attroupés autour d'elle
Tous ces Oiseaux leur plumage étaler ,
Se rengorger , piaffer , caracoller ,
Toujours sifflant chanson & ritornelle ;
Et petits airs , langage de ruelle ;
Puis jeux badins , volatile nouvelle ;
De gentillesse avec eux disputer ,
Voler soupîrs , & petits soins trotter
Par le logis , or' fretillant de l'aile ,
Or' de la queue ; or' des pieds tricoter ;
Danser , baller , tripudier , sauter.
Onques ne fit le vrai Polichinelle
Semblables tours. Ainsi dans la maison
Joyeusetés , farces , badineries ,
Inventions , & telles drôleries
Hiver , Eté , sont toujours de saison.

Momus lui-même avec ses momeries
Ne nous rendroit à rire plus enclins.
Car en tout tems ces petits Trivelins
Vont inventant nouvelles singeries ;
Et prend la Nymphé au visage vermeil
A leurs ébats passe-tems nompareil.
Mais après tout un point me scandalise ;
Et suis honteux , s'il faut que je le dise ,
De voir comment ces pauvres insensés ,
Qui , pour l'honneur d'être ses domestiques ,
Ont laissé là leurs meilleures pratiques ,
De leur travail sont mal récompensés.
Car ne croyez qu'ils ayent gros appanages :
Ains y sont tous très-chichement payés ,
Ne gagnant rien , fors quelques arrérages
De mots dorés , ou te's menus suffrages ;
Et les croit-on encor salariés
Trop graslement. Maints la servent sans gages ;
Maints la servant sont baffoués , honnis ,
Mocqués , bernés , traités comme Zanis.
Pour tout guerdon on les pille , on les tance ;
Et quelquefois soufflets d'entrer en danse :
Aimerois mieux être esclave à Tunis.
Partant , Amours qui n'avez point de nids ,
Cherchez ailleurs ; mal sûr est cet hospice :
Dehors sont beaux , & beau le frontispice :
Mais le dedans , autre est la question.
Je m'en irai si l'on me fait outrage ,
Me direz-vous ? Hé , pauvre Aléxion ,

Quand une fois on est en cette cage,
On n'en sort plus : c'est l'antre du Lion;
Pour échapper de si forte bastille,
Vous cherchiez en vain porte ou guichet :
Tout votre effort seroit pure vetille.
Plus fins que vous sont pris au trébuchet.

MIDAS.

ALLEGORIE V.

DU Dieu Plutus tâchez d'être chéri,
Des autres Dieux vous serez favori;
Le coup est sûr. Mais si l'impertinence
Par supplément se joint à la finance,
Mal aisément tromperez-vous les yeux
Du genre humain plus malin que les Dieux.
Car le brillant d'une fortune illustre
A vos défauts sert de phare & de lustre;
Et de ces Dieux la faveur, entre nous,
N'est fort souvent qu'un piège pour les fous.
A ce sujet, il faut que je rapporte
L'exemple antique ou moderne, il n'importe;
D'un Phrygien riche & bien emplumé,
Mais de son tems le fou le plus pommé.
Plus d'un Calot fameux dans la Phrygie
S'est égayé sur sa platte effigie,
Et nul encor n'a manqué son portrait;
Il est par-tout figuré trait pour trait;

L'air affairé, le regard sombre & fixe,
La barbe rare & le menton prolixé,
Un large nez de bourgeons diapré,
De petits yeux, un crâne fort ferré;
Le pied rentrant, la jambe circonflexe;
Le ventre en pointe & l'échine convexe,
Quatre cheveux flottans sur son chignon.
Voilà quel est en bref le compagnon.
Au demeurant, assez haut de stature,
Large de croupe, épais de fourniture,
Flanqué de chair, gabionné de lard :
Tel, en un mot, que la nature & l'art;
En maçonnant les remparts de son âme,
Songerent plus au fourreau qu'à la lamé,
Trop négligens à polir les ressorts
De son esprit plus charnu que son corps.
Bien est-il vrai qu'ils mirent à sa suite
Deux assistans chargés de sa conduite,
Dont les bons soins lui firent concevoir
Qu'il sçavoit tout, même sans rien sçavoir.
L'un fut l'Orgueil, champion d'ignorance,
Grand ferrailleur, & brave à toute outrance;
Et l'autre fut l'Opiniâtreté,
Dame d'atour de la Stupidité.
Or je ne sçai si notre destinée
Par quelque Etoile est sans nous dominée;
Ou si les sots, pour venir à leurs fins,
Ont des secrets inconnus aux plus fins :
Mais le fait est que sans travail ni peine;

Il pût au Dieu, nourrisson de Silène,
Qui pour tenter peut-être sa vertu,
Lui dit : Garçon, que me demandes-tu ?
Un honnête homme auroit dit, la sagesse.
Notre galand demanda la richesse.
Il devint riche ; & fit de beaux statuts
Pour gouverner les trésors de Plutus,
Les divisant en deux portioncules,
Dont la première entroit dans ses locules ;
Et le restant s'administroit si bien,
Qu'en fin de compte on ne trouvoit plus rien.
Car sous couleur d'appaîser les murmures,
Et de venger les torts & les injures,
Les vexateurs ainsi que les vexés
Furent sans rire également pincés.
Il les fauchoit de la même faucille,
Les étrilloit avec la même étrille,
Frappant sur eux comme sur seigle vert,
Sûr de son fait, & bien clos & couvert,
En qualité d'Ecumeur titulaire
Des Ecumeurs du menu populaire.
Le voilà donc de trésors regorgeant,
Roulant sur l'or, veautré sur son argent,
Gonflé d'orgueil, boursofflé d'insolence,
Et se mirant dans sa vaste opulence :
Palais pompeux, ameublemens exquis,
Terres, Châteaux sur l'orphelin conquis ;
Chez ses amis un vrai Roi de théâtre,
Chez les Phrynés agréable & folâtre,

Toujours prodigue, & jamais épuisé;
 Par conséquent d'un chacun courtisé,
 Environné de cliens mercénaires,
 D'admirateurs, amis imaginaires,
 Qui tout le jour lui baissant le genou;
 Sçurent le rendre enfin tout-à-fait fou.
 L'un de son corps vante l'air héroïque;
 L'autre, les dons de son ame angélique.
 Pour l'achever, un maniveau d'Auteurs
 Vient l'étourdir de concerts séducteurs.
 A le chanter lui-même il les anime:
 Allons, faquins, il me faut du sublime;
 Et violons aussi-tôt de ronfler,
 Voix de glapir, chalumeaux de s'enfler.
 Tout le frein des petits Dieux terrestres
 Forme pour lui mille petits orchestres.
 On n'entend plus que chants & triolets;
 Faunes, Sylvaïns, prennent leurs flageolets.
 Leur chef lui-même à le chanter s'occupe.
 Mais qui l'eût cru? Phébus en est la dupe,
 Le grand Phébus, le divin Apollon,
 Pour ce Falot monta son violon.
 Il fit bien plus: il eut la déférence
 De l'établir Juge de préférence
 Entre sa Lyre & les grosiers pipeaux
 Du Dieu lascif qui préside aux troupeaux.
 Il s'en croit digne; & d'un ton de Coq d'Inde:
 Ça commençons, dit-il au Dieu du Pinde.
 Phébus commence; & devant ce Limier,

La ly
 A ses
 A ceu
 Mais
 Au D
 Le ch
 Qui
 Par l
 Serv
 Depu
 Pour
 Gra
 Ren
 Broc
 Cha
 Con
 Et
 Ma
 Ne
 Il s
 Da
 Qu
 Et
 De
 So
 Le
 Il
 Ba
 F

La lyre en main , prélude le premier.
A ses accords les chênes reverdissent ;
A ceux de Pan , leurs feuilles se flétrissent ;
Mais par Midas , malgré ce préjugé ,
Au Dieu cornu le prix fut adjugé.
Le châtiment tomba sur ses oreilles ,
Qui tout-à-coup s'allongeant à merveilles ;
Par leur figure & leur mobilité
Servent d'enseigne à sa fatuité.
Depuis ce temps , leur ridicule signe
Pour tel qu'il est le note & le désigne.
Grands & petits par un rire excessif
Rendent hommage à son esprit massif :
Brocards sur lui tombent , Dieu sçait la joie ;
Chacun le court , chacun se le renvoie ,
Comme un Chevreuil traqué dans les taillis ;
Et mieux lardé qu'un Lapin de Senlis.
Mais ce mépris du profane Vulgaire
Ne trouble point son repos. Au contraire
Il s'extasie , il admire les Dieux
Dans ses talens , dans l'esprit radieux
Qu'il a reçu de leur grace infinie ;
Et s'il sçavoit que le premier génie
De l'Univers fût de mort menacé ,
Son testament d'abord seroit dressé.
Le pis de tout , c'est qu'avec son air buffle ;
Il porte un cœur aussi noir qu'une truffe :
Bas & rampant , quand tout ne va pas bien ;
Fier & hardi , dès qu'il ne craint plus rien ;

Se retranchant sur ses prééminences,
 Sur son crédit, enfin sur ses finances;
 Et convaincu que le monde ébranlé
 Pourroit tomber sans qu'il fût accablé.
 Je n'en crois rien. C'est chose très-commune
 Qu'un grand revers. La maligne Fortune
 Sçut attraper au fond de son Palais
 L'heureux Crésus, à qui Dieu fasse paix.
 Il la soutint en homme de courage :
 Devenant pauvre, il devint homme sage;
 Et corrigea dans les calamités
 Le fol abus de ses prospérités.
 L'exemple est dur, & l'Avarice en gronde;
 Mais les Midas semés en ce bas monde
 Feroient beaucoup pour eux & pour autrui;
 S'ils devenoient malheureux comme lui.

LE TEMS.

ALLEGORIE VI.

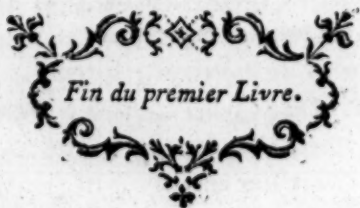
QUE par amour fretillante Déesse,
 Comme Venus, ou telle autre jeunesse,
 Coure les champs; je le conçois très-bien:
 Age le veut, dignité n'y fait rien.
 Mais voir Cybèle, honorable Matrone,
 Mere des Diex, descendre de son thrône
 Pour un garçon; je la respecte fort,
 C'est mon devoir: mais je crois qu'elle a tort.

Aussi

Aussi le crut son vieil mari Saturne ,
Prince du Temps , qui dans l'ombre nocturne
La découvrit , le Temps découvre tout ,
Avec Atis , autrement que debout .
Grand altercas , grand bruit dans le ménage .
L'amant s'enfuit ; le Dieu mugit de rage :
Ha safranière ! Ha vieille lourpidon !
De ma franchise est-ce là le guerdon ?
Mais d'autre part , sur ses ergots haussée ,
Cybèle crie & hurle en insensée ,
Tant & si bien , que l'époux déplaisant
Demeura court . Cupidon là présent
A leur requête en arbitre s'érige ,
Peu sagement ; car en fait de litige
Et de procès entre femme & mari ,
Perrin Dandin perd toujours le pari .
Un tiers ne doit entrer dans leurs sornettes ;
Tirésias en perdit ses lunettes .
Le bon Amour , comme il est quelquefois
Impertinent , & sans égard aux loix
De chasteté ni de foi d'Hyménée ,
Sans hésiter donna cause gagnée
A la Déesse ; & le Dieu suranné
Se vit encore aux dépens condamné .
Pauvres maris ! Tel est votre salaire .
Le bon vieillard fut fâché : mais qu'y faire ?
En appeler ? Il eût perdu l'appel .
Il fit bien mieux ; & son bonheur fut tel ,
Qu'en peu de mois par le seul privilège

De Dieu du Tems, sans autre sortilège,
Il se vengea très-magnifiquement
De tous les trois; & fit premièrement,
Qu'Atis lassé de sa sempiternelle,
Un beau matin fut prendre congé d'elle,
La régalant pour dernier paroli
D'un beau sermon *de fugâ sæculi*:
Dont il avint que la vieille lamproie
D'un fer tranchant le priva de sa joie,
Et le rendit au défaut du pourpoint
Un Origène accompli de tout point.
Je suis déjà vengé de mes parties,
Dit le vieillard, & les voilà loties
A mon souhait; le Juge aura son tour.
Et dit & fait: le maupiteux Amour
Depuis alors sans espoir d'allégeance
Du Dieu chronique a senti la vengeance;
Toujours vexé sans trêve ni demi:
En quelque lieu qu'il se trouve affermi,
Pour bien qu'il soit, il faut changer de gîte;
Et sans tarder. Car s'il ne part bien vite,
Le Tems le suce, & le rend si chétif,
Que fort souvent pour tout confortatif
On vous le met dehors à l'improviste,
Nud comme un ver, & gueux comme un Chimiste.
Vingt fois Amour a demandé repos;
Toujours le Tems a dit, *Nescio vos*.
Il est écrit qu'aux Cieux, comme sur Terre,
Amour & Tems seront toujours en guerre,

Et ne verront de trente Jubilés
Par bon accord finir leurs démêlés.
Mais tous ces tours ne sont que bagatelle
Près de celui qu'il a joué chez celle
Que j'aimois tant. Oncques ne vis séjour,
Où tant se plût le joli Dieu d'Amour.
Las ! Rien ne sert que je le dissimule,
Ce beau Soleil n'est plus qu'un crépuscule !
Ses yeux charnus ont perdu leur clarté ;
Son sein flétri prêche l'humilité :
Bref, ce n'est plus qu'un corps de demi-toise,
Ratatiné dans sa taille Chinoise ;
Et le faux Dieu du Temps s'en est saisi,
Pour l'enlaidir en Diable cramoisi.
Le pauvre Amour, quelque tems par morale
A tenu bon ; mais en somme finale,
Il s'est enfui, pied chaussé, l'autre nu,
Et Dieu sçait las ! ce qu'il est devenu.





ALLEGORIES.

LIVRE SECOND.

TORTICOLIS.

ALLEGORIE I.



'EST de tout tems que l'erreur adorée ;
 Au Genre humain semble être consa-
 crée ,

Et que du faux les prestiges subtils

Ont fait des Dieux des monstres les plus vils.

Le Nil fécond en chimères mystiques ,

A vû jadis ses peuples fanatiques ,

Fous sectateurs de Prêtres mensongers ,

Chercher des Dieux jusqu'en leurs potagers ;

Pleins de respect aller dans les goutières

Offrir aux Chats leur encens , leurs prières ;

Et pour surcroît , joindre à ces Dieux hagards

Singes , Limiers , Crocodiles , Renards.

Epris encor d'un zèle plus profane ,

L'Inde aujourd'hui voit l'orgueilleux Brachmane

Déifier, brutalement zélé,
Le Diable même en bronze cizelé.
Mais à quoi bon de l'humaine chimère
Chercher si loin une preuve étrangère ?
Pourquoi redire en des termes nouveaux
Ce qu'ont écrit Juvénal, Despréaux ?
Du Talapoin la demeure idolâtre
De nos erreurs n'est pas le seul théâtre :
Chaque climat, ainsi que l'Indien ,
A ses faux Dieux ; & l'Europe a le sien.
De cette Idole , à qui tout est possible ,
Je connois trop le courroux inflexible ;
Je sçais combien elle hait ses portraits :
Mais s'il me faut en respecter les traits ,
Tâchons au moins dans un tour historique
D'en crayonner l'image allégorique.
Osons , du Tasse empruntant le pinceau ,
Du sombre Empire égayer le tableau ,
Et des portraits du hardi Michel-Ange
Renouveler le fantasque mélange.
Des fictions la vive liberté
Peint souvent mieux la fière Vérité ,
Que ne feroit la froideur monacale
D'une lugubre & pesante morale.

Lorsque le Ciel par nos maux adouci ;
A l'Univers dans sa chaîne endurci
Ayant rendu sa liberté première ,
Sur les humains eut versé sa lumière :
On dit qu'un jour le Roi des noirs climats

Fit de l'Enfer convoquer les Etats.
L'ordre donné, la séance réglée,
Et des Démons la troupe rassemblée,
Furent assis les sombres Députés
Selon leur ordre, emplois & dignités.
Au premier rang le Ministre Asmodée,
Et Belzébut à la face échaudée,
Et Bélial, puis les Diables mineurs,
Juges, Préfets, Intendans, Gouverneurs,
Représentans le Tiers-Etat du Gouffre.
Alors assis sur un Trône de souffre,
Lucifer touffe, & faisant un signal,
Tint ce discours au Sénat infernal :
Suppôts d'Enfer, redoutables Génies,
Qui chaque jour peuplez mes Colonies,
Du noir abîme éternels citoyens,
Et de ma fourche invincibles soutiens,
Ecoutez-moi. Depuis l'utile trame,
Que contre Adam le Serpent & la Femme
Sçurent ourdir pour le mettre en nos fers,
Tous les mortels dévolus aux Enfers,
Humbles vassaux condamnés à nos chaînes,
Venoient en foule accroître mes domaines.
Leur long calcul lassoit mes Intendans :
On s'étouffoit dans mes cachots ardens ;
J'élargissois chaque jour nos frontières,
Et le charbon manquoit à mes chaudières.
Quel noir complot, quels ressorts inconnus
Font aujourd'hui tarir mes revenus ?

Depuis un mois asséblant mes Ministres ,
J'ai feuilleté mes journaux , mes registres :
De jour en jour l'Enfer perd de ses droits ;
Le Diable oisif y souffle dans ses doigts ;
On s'y morfond , & ma Cour décrépite
Aux vieux-Damnés va se trouver réduite.
Parlez : d'où vient ce terrible fléau ,
Par qui périt un Royaume si beau ?
Ainsi parla le ténébreux Pontife.
Chacun se tut. Alors levant la griffe ,
Leviathan , Chancelier de l'Enfer ,
Prit la parole , & dit à Lucifer :

Prince enfumé des ames criminelles ,
Ignorez-tu que des loix éternelles
Avoient prescrit le tems de ton pouvoir ?
Il est venu ce tems. O désespoir !
Du haut du Ciel une Fille divine
Est descendue , & jurant sa ruine ;
A malgré nous aux humains opprimés
Ouvré les Cieux tant de siècles fermés.
La connois-tu , cette Fille indomptée ?
Tremblez , Démons : son nom est Philothée ,
Amour de Dieu. Lucifer frémissant ,
Pâlit d'horreur à ce nom tout-puissant.
Sortez , dit-il : Je connois ma rivale ,
C'en est assez. La brigade infernale
Fuit à ces mots ; & le Tyran des Morts
Court de sa Fille implorer les efforts.

Près de ce Gouffre horrible , épouvantable ;

Lieu de douleurs , où le triste Coupable :
 Parmi des flots de bitume enflammé
 Brûle à jamais sans être consumé ;
 Séjour de cris & de plaintes funébres ,
 Est l'autre impur des Anges de ténébres ;
 Ecole antique , où dictant ses leçons ,
 Le noir Sathan forme ses nourrissons :
 Tous les Démons qui président aux vices ,
 Sous ce Recteur y font leurs exercices.
 Lui seul les dresse ; & ces monstres divers ,
 Qui répandus dans le triste Univers ,
 Ont envahi l'Empire sublunaire ,
 Sont tous sortis de ce noir Séminaire.
 Tel est l'emploi de ces Esprits affreux.
 Mais Lucifer , pour les unir entr'eux ,
 Ayant réglé leur rang hiérarchique ,
 Mit à leur tête une Furie étique ,
 Monstre qui seul de tous ces faux Démons
 A réuni les exécrables dons.
 Humble au dehors , modeste en son langage ;
 L'austère honneur est peint sur son visage :
 Dans ses discours régne l'humanité ,
 La bonne foi , la candeur , l'équité.
 Un miel flatteur sur ses lèvres distille.
 Sa cruauté paroît douce & tranquille.
 Ses vœux au Ciel semblent tous adressés.
 Sa vanité marche les yeux baissés.
 Le zèle ardent masque ses injustices ,
 Et sa mollesse endosse les cilices.

Jadis
 Mire
 Et se
 Le v
 On d
 Et q
 TOR
 De s
 Sa
 Fille
 Tu t
 Si la
 La J
 T'on
 Souh
 Du
 Que
 De
 Rév
 Cou
 Ser
 Le
 A
 Fré
 Fai
 Pre
 O
 O
 Ne

Jadis la fraude & l'orgueil fastueux
Mirent au jour cet être monstrueux ;
Et se voyant sans espoir de famille ,
Le vieux Sathan l'adopta pour sa fille.
On dit qu'alors tout l'Enfer s'assembla ,
Et que par choix le Conseil l'appella
TORTICOLIS , figure symbolique
De son col tors & de sa tête oblique.

Sathan l'aborde , & lui parle en ces mots :
Fille d'Enfer , si dans mes noirs cachots
Tu tins toujours la plus illustre place ;
Si la Fureur , la Vengeance , l'Audace ,
La Jalousie , & ses tragiques sœurs ,
T'ont fait sucer leur lait & leurs noirceurs ,
Souffriras-tu qu'une rivale altière
Du Genre humain devienne l'héritière ?
Que Philothée insultant aux Enfers ,
De mes captifs ose briser les fers ?
Réveille-toi. Venge notre infamie :
Cours déthrôner ma superbe ennemie.
Sers mon courroux , ma Fille ; & montre-toi
Le digne appui d'un pere tel que moi.

A ce discours l'infernale Harpie
Frémit de rage ; & sur sa tête impie
Faisant siffler ses serpens furieux ,
Prend son essor vers les terrestres lieux.

O jours ! ô tems féconds en saints modèles ;
Où tous les cœurs équitables , fidèles ,
Ne connoissoient de biens purs & parfaits ,



Que l'Amitié , la Justice , & la Paix ;
Où le vieillard mouroit dans l'innocence ;
Où l'opulent signaloit sa puissance
Plus par ses dons que par ses revenus :
Siècles heureux , qu'êtes-vous devenus !
Le pauvre alors contemploit sa misère
Sans nul effroi ; le riche étoit son frere.
La convoitise étoit un monstre affreux.
Sur les débris du foible malheureux
Le plus avare eût tremblé de s'accroître.
La charité régnoit même au Cloître.
Torticolis & ses fantômes vains
Étoient alors ignorés des humains.
Mais l'Univers , martyr de son audace ,
A son abord changea bientôt de face ;
Et par degrés ce monstre accredité ,
Chassa bientôt & zèle & charité.

Elle eut dans peu trouvé son domicile ;
Et commençant par le plus difficile ,
Ses premiers soins au sortir des Enfers
Furent d'aller de déserts en déserts
Empoisonner ces pieux Solitaires ,
Des dons du Ciel premiers dépositaires.
Par quelle erreur , Cénobites obscurs ,
Livrés en proie aux travaux les plus durs ,
Vivre enterrés au fond d'une chaumière ,
Loin des humains & loin de la lumière ?
Le Ciel , ce Ciel l'objet de vos amours ,
Est-il donc fait pour l'homme ou pour les ours ?

Venez
Ne lai
Et par
Allez
Sou
Elle a
Mais
Son c
Déja
D'elle
Des b
Suivr
Et su
Ne po
Faire
De m
Dès
Plus
Dans
Ne tr
La v
L'éq
Et l'
Sous
Attir
Tous
To
De l
Le fi

Venez, venez vous montrer dans les Villes :
Ne laissez pas vos vertus inutiles ;
Et par l'exemple instruisant les mondains ,
Allez peupler les Cieux de nouveaux Saints.

Sous ces appats déguisant sa malice ,
Elle assembla sa première milice.
Mais c'étoit peu de ces foibles essais ;
Son cœur aspire à de plus hauts succès.
Déjà l'on voit les Chefs du Sacerdoce
D'elle acheter & la Mitre & la Croisse :
Des biens du siècle avarès moissonneurs ,
Suivre à grands flots ses drapeaux suborneurs ;
Et sur l'Autel , au pied du Sanctuaire ,
Ne portant plus qu'un zèle mercénaire ,
Faire servir l'Arche d'humilité
De marchepied à leur cupidité.

Dès ce moment plus d'amour paternelle ;
Plus de devoirs , plus d'ardeur , plus de zèle :
Dans leurs Pasteurs , les troupeaux innocens
Ne trouvent plus que des Loups ravissans.
La vérité du commerce est chassée :
L'équité fuit honteuse & délaissée ;
Et l'intérêt de son nom revêtu ,
Sous l'étendart de la fausse vertu ,
Attire enfin à la Fille infernale
Tous les Sujets qu'avoit eus sa rivale.

Torticolis voyant tous les mortels
De Philothée abjurer les autels ,
Le front paré d'un riche diadème ,

Prend son manteau , son sceptre & son nom même;
Venez à moi , venez , peuples chéris :
Je tiens les clefs du céleste lambris ;
C'est moi qui suis cette Vierge sacrée ,
Fille du Ciel , des Anges adorée.
Voyez ce teint pâle & mortifié ,
Ces yeux roulans , ce front sanctifié ;
Cette ferveur , dont les aigres censures
N'épargnent pas les vertus les plus pures ;
Ces fiers sourcils de la joie offensés ,
Et ces soupirs en public élanés :
C'est moi , vous dis-je. A cette fausse pompe
Chacun la croit. Elle-même s'y trompe ;
Et se croyant vrai rejetton des Cieux ,
Sur les humains baisse à peine les yeux.
Tristes captifs , misérables esclaves ,
Nés pour porter mon joug & mes entraves :
Leurs noms, leurs droits, leurs libertés, leurs biens,
Tout est à moi ; leurs Etats sont les miens :
La voix du Ciel , qui pour moi se déclare ,
M'a commandé d'usurper la Thiare ,
D'assujettir l'Univers sous mes loix ,
Et de donner des fers mêmes aux Rois.
Je puis sur eux faire éclater la foudre ,
Les condamner , les punir , les absoudre ,
De leurs Etats disposer à mon gré ,
Les dépouiller de leur bandeau sacré :
De leurs Sujets armant les mains impures ,

Sanctifier

Sanctifier leurs fureurs , leurs parjures ,
Et par devoir forcer tous les humains
A violer les devoirs les plus saints.
Tel est l'orgueil de ce monstre sauvage.
L'ambition est son premier partage.
Cent fois la Terre a vû , non sans horreur ,
Tout ce que peut Tisiphone en fureur
Imaginer d'affreuses tragédies ,
Meurtres , poisons , ravages , incendies ,
Peres , enfans , l'un par l'autre immolés ,
Pour assouvir ses désirs déréglés.

Surtout l'objet des traits de sa vengeance
Est la vertu dont la splendeur l'offense.
Qui lui refuse un idolâtre encens ,
Se livre en proie à ses glaives perçans :
Toute vertu doit être sa vassale.
Mais pour servir sa dévote cabale ,
Il n'est ressorts , intrigues , ni détours ,
Dont sa chaleur n'emprunte les secours.
Jamais la Fable & ses burlesques gloses
N'ont approché de ses métamorphoses.
Il n'est faquin si vil , si délabré ,
Qui par son art ne soit transfiguré ;
Et qui changeant sa mandille en simarre ,
Ne puisse atteindre au poste le plus rare.
Il n'est poltron si connu par le dos ,
Qu'elle n'érige en superbe héros.
Un Tabarin mordant , caustique & rustre ,
Devient par elle un Sénateur illustre ;

Et d'un Pédant barbouillé de Latin,
Elle fabrique un nouvel Augustin.

Ainsi de biens & d'honneurs sans limites
Torticolis comble ses prosélytes.
Heureux encor, si ses illusions
N'enfantoient point d'autres confusions;
Et si du moins ses prestiges magiques
Etoient bornés aux seuls êtres physiques !
Mais l'Univers n'a rien de si sacré,
Qu'elle ne farde & n'habille à son gré.
On ne sçait plus, grace à ses artifices,
Comment sont faits les vertus ni les vices.
Tout n'est plus rien que problèmes, détours,
Subtilités, sophismes, vains discours;
Et le plus fin doute en ce trouble étrange
Si l'Ange est Diable, ou si le Diable est Ange.
Démentez-moi, vous ses chers favoris,
Lâches flatteurs au mensonge aguerris,
Qui chez les Grands étalant vos maximes,
Leur enseignez l'art de pécher sans crimes :
Ou qui cachant vos désirs vicieux
Sous des dehors saintement spécieux,
Par la vertu d'un coup d'œil sophistique
Changez le plomb en or philosophique.
Si vous l'osez, dis-je, démentez-moi,
Mais bien plutôt parlez de bonne foi,
Et confessez que la Nature humaine
Doit tous ses maux à votre infame Reine :
Que sa fureur presque à tous les humains

Du Ciel ouvert a fermé les chemins ;
Et qu'à la fin , de son Thrône sublime
Ayant chassé leur Reine légitime ,
L'homme affranchi du tribut des Enfers ,
Par elle seule est rentré dans ses fers.

SOPHRONYME.

ALLEGORIE II.

DIEUX souverains des demeures profondes ,
Que le Cocyte arrose de ses ondes ;
Pâles Tyrans de ces lieux abhorrés ,
Que l'œil du jour n'a jamais éclairés ;
Cahos , Erébe , Euménides , Gorgones ,
Styx , Achéron , Parques & Tisiphones ,
Terrible Mort , effroi de l'Univers ;
Et si Pluton souffre encore aux Enfers
Quelque Puissance aux mortels plus fatale ,
Que tardez-vous ? Venez , troupe infernale :
Puisque le Ciel a remis en vos mains
Le châtimement des coupables humains ,
Venez plonger leur race criminelle
Dans les horreurs de la nuit éternelle.
Car ce n'est plus ce tems , cet heureux tems ,
Qui de la Terre a vû les habitans
Faire fleurir sous l'Empire de Rhée
Les saintes Loix de Thémis & d'Astrée.
Ces Dèités , loin des terrestres lieux

Avoient déjà pris leur vol vers les Cieux ;
Et dès-longtems par l'Envie exilée ,
Dans les déserts la Vertu désolée ,
Loin des Cités rebelles à sa loi ,
Avoit caché la Justice & la Foi :
Lorsque le Dieu qui lance le tonnerre ;
Prit par pitié le sceptre de la Terre ,
Et vint enfin , terrible en sa fureur ,
A la licence opposer la terreur.
Alors du moins à la triste innocence
Ce Dieu permit l'espoir de la vengeance ;
Et ses carteaux , sur le crime éprouvés ,
Ne furent point impunément bravés.
Vous le sçavez , orgueilleux Salmonées ,
Porphyryons , Eurites , Capanées.
Mais aujourd'hui ses foudres émoussés ,
Au gré des vents sur la terre poussés ,
Loin de servir les vengeances célestes ,
Frappent souvent de leurs flâmes funestes
Les Temples même , où ce Dieu languissant
Reçoit encor les vœux de l'innocent.
L'humble Vertu fugitive & tremblante
Implore en vain sa justice indolente.
La Vérité sans secours , sans appui ,
N'ose élever sa voix jusques à lui :
Son cœur pour elle est devenu de glace ;
Et cependant le Mensonge & l'Audace
Jusqu'à ses yeux stérilement couverts
Le bras levé gourmandent l'Univers.

O justes Dieux ! qui sur sur les rives sombres
Faites trembler tout le peuple des Ombres :
Puisque le Ciel n'a plus de tri'niaux ,
Ouvrez , ouvrez vos gouffres infernaux :
Faites sortir de vos brûlans abîmes
Ces feux vengeurs allumés pour les crimes :
Anticipez les tourmens éternels ,
Que le Tartare apprête aux criminels ;
Et prévenez par de nouveaux spectacles
Ce feu du Ciel prédit par tant d'Oracles ,
Dont à la fin l'Univers enflammé
Doit être un jour détruit & consumé.

Ainsi , non loin de ces rives fécondes ,
Où l'Aar épand ses libérales ondes ,
Au fond d'un Bois , dont le nom révééré
Au jeune Atis est encor consacré ,
Les yeux au Ciel , le triste Sophronyme
Injurioit le Destin qui l'opprime.
Il étoit seul. Ces aziles secrets
Ne souffrent point de témoins indiscrets.
Les Zéphirs même écartés dans la plaine
Faisoient au loin murmurer leur haleine ;
Et du Soleil les regards curieux
En respectoient l'abord mystérieux :
Quand tout-à-coup , ô merveille insensible
A tout esprit , qui du monde invisible
Ne connoît point les célestes ressorts ,
Et qui ne voit que par les yeux du corps !
Une lumière éclatante , imprévûe ,

Frappe, saisit, épouvante sa vûe.
Ces noirs cyprès à la nuit consacrés
Semblent noyés dans les flots azurés
D'un Océan de clartés immortelles,
D'où, soutenu par le vent de ses ailes,
Un jeune Dieu prend son vol jusqu'à lui.
Car ce grand nom de tout tems fut celui
De ces Esprits de nature éthérée,
Qui revêtus de substance aérée,
Daignent souvent aux terrestres mortels
Communiquer les secrets éternels.
Telle en ce Bois voisin des murs d'Elise,
Venus surprend les yeux du fils d'Anchise;
Et tel Ulysse, au fort de ses malheurs,
Voit par Minerve appaiser ses douleurs.

C'est trop long-tems, lui dit l'Esprit céleste,
Nous fatiguer d'un reproche funeste,
Et ravalier par des discours ingrats
L'ordre éternel que tu ne connois pas.
O vils mortels, qui nous livrez la guerre,
Esprits rampans & courbés vers la terre,
Hommes charnels, levez, levez les yeux,
Et contemplez dans les decrets des Dieux
De vos destins les immuables causes:
Entens-moi donc, & plains-toi, si tu l'oses.

Cet Univers, dont l'immense grandeur
Enferme tout en sa vaste rondeur;
Ces élémens de la Sphere du Monde,
Le feu léger, l'air, & la terre & l'onde,

Dont le mélange , en des Cieux différens ,
Fait subsister tant de Globes errans :
Cette ame enfin dans leurs corps répandue ,
Qui fait mouvoir leur masse suspendue ;
Et pour descendre aux spectacles offerts ,
Et sur la Terre & dans le sein des Mers ,
Ces doctes jeux de la sage Nature ,
Ces animaux de diverse structure ,
L'homme en un mot , le seul être ici-bas
Doué d'une ame exemte du trépas ;
Tout cet amas d'éclatantes merveilles ,
Dont le récit étonne tes oreilles ,
Ne fut jamais l'ouvrage de ces Dieux
Subordonnés au Monarque des Cieux ,
Et dont l'erreur appuyant les faux titres ,
De l'Univers fit jadis les arbitres.
Dans le néant , dont vous êtes sortis ,
Tous ont été , comme vous , engloutis.
Quoiqu'immortels , ils ont commencé d'être ;
Quoique puissans , ils révérent un Maître ,
Source de vie & d'éternels bienfaits ,
Qui fit tout naître , & ne naquit jamais.
Par sa vertu tout se meut , tout opère ;
Il est lui seul , & son fils , & son pere.
Les yeux du corps jamais n'ont sçu le voir.
L'œil de l'esprit ne peut le concevoir.
L'amour lui seul , l'amour a la puissance
De s'élever à sa divine essence ,
Et de percer la sainte obscurité ,

Qui le dérobe à notre infirmité.
Tel est cet Etre invisible, ineffable,
Ame de l'ame, éternel, immuable,
Qui de nos jours régle tous les instans,
Et dont la voix créa l'Etre & le Tems.

Mais lorsqu'enfin sa parole féconde
Eut enfanté la matière du Monde,
Quand de l'accord des élémens divers
Il eut formé ce brillant Univers,
Et varié la pompe sans égale
Des ornemens que la Nature éta'e :
Alors, prodigue en miracles nouveaux,
Pour animer tous ces rians tableaux,
Il produisit les invisibles causes,
Dont la vertu pénètre toutes choses,
Et mit en eux ces ressorts ignorés,
A l'étendue unis, incorporés,
Qui procréant en elle un second Etre,
La font mouvoir, vivre, sentir, renaître!
Mais ce concours de principes mouvans,
Qui donnent l'ame à tant d'Etres vivans;
Cette chaleur agissante, invisible,
De la matière esprit indivisible,
Et dont le corps est la base & l'appui,
Fut condamnée à périr avec lui.

Il falloit donc, ô Sagesse profonde,
Que ton pouvoir créât un nouveau Monde,
De la matière & des sens dégagé,
D'intelligence & d'amour partagé,

Qui de ta gloire incorruptible image ,
Sçût dans son être admirer ton ouvrage ;
Et pour Toi seul uniquement élu ,
Prit sur les corps un empire absolu.
Dans ce dessein , ta lumière suprême
Fit avant tout éclorre d'elle-même
Ces purs Esprits , ombres de sa splendeur ;
Nés pour connoître & chanter ta grandeur.
Ce fut ainsi qu'exerçant sa puissance ,
Ta volonté créa l'Intelligence.
L'homme & les Dieux de ton souffle animés ,
Du même esprit diversement formés ,
Furent doués par ta bonté fertile
D'une chaleur plus vive ou moins subtile ,
Selon les corps , ou plus vifs , ou plus lents ,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces degrés de lumière inégale
Tu sçus remplir le vuide & l'intervalle
Qui se trouvoit , ô magnifique Roi ,
De l'homme aux Dieux , & des Dieux jusqu'à Toi ;
Et dans cette œuvre éclatante , immortelle ,
Ayant comblé ton idée éternelle ,
Tu fis du Ciel la demeure des Dieux ,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux ,
Comme le terme & l'équateur sensible
De l'Univers invisible & visible.

Apprenez donc , vains Mortels , que séduit
Ce foible éclair de raison qui vous luit ,
Apprenez tous que dans l'ordre des Eux ,

Si parmi ceux dont le Ciel vous fit maîtres,
Votre noblesse a pris le premier pas,
Vous ne tenez que le rang le plus bas
Entre tous ceux que l'Arbitre suprême
Voulut créer semblables à lui-même;
Et que sur vous d'irrévocables droits
Les font régner, selon les mêmes loix,
Qu'aux animaux soumis à votre empire
Votre puissance est en droit de prescrire.

Car dès le jour que naquit l'Univers,
Après avoir assemblé dans les airs
Ces légions célestes, épurées,
Du nom de Dieux sur la Terre honorées,
L'Etre suprême, en ces mots paternels,
Leur annonça ses ordres solennels :
O vous Esprits, que ma toute-puissance
A revêtus d'une immortelle essence,
Sçachez quel est le glorieux emploi
Que vous prescrit mon éternelle Loi.
Je vous choisis pour instruire la Terre
Des volontés du Maître du tonnerre;
Et vous ferez chez les frères humains
De mes decrets-Ministres souverains.
Chacun de vous à son devoir fidèle,
De chacun d'eux embrassant la tutelle,
Sera chargé de lui servir d'appui,
De le conduire, & d'agir avec lui,
Non en suivant ses passions brutales,
Mais selon l'ordre & les loix générales,

Dont j'ai réglé l'invariable cours,
Et que je veux maintenir pour toujours.
Souvenez-vous, Interprètes sincères,
De leur donner les secours nécessaires
Pour pratiquer les loix de l'équité,
Et pour chérir en moi la vérité,
Afin qu'un jour, la mort frappant leurs têtes;
Ils soient admis dans le rang où vous êtes,
Ou que celui qui méprise vos soins,
De son forfait ait vos yeux pour témoins,
Quand vous serez appelés l'un & l'autre
Au tribunal de son Juge & du vôtre.

Ainsi parla le Souverain des Cieux.

Vous donc, Mortels, qui censurez les Dieux,
Quand les arrêts de leur lente Justice
Ne suivent pas votre aveugle caprice,
Cessez, cessez, orgueilleux scrutateurs,
D'en accuser vos sacrés Conducteurs.
Ne jugez point l'obscur Providence
Suivant les loix de l'humaine prudence;
Et sans vouloir de ses decrets profonds
Sonder en vain les abîmes sans fonds,
Contentez-vous, admirateurs modestes,
D'apprendre ici que les Esprits célestes
Ne sont point faits pour consulter vos vœux;
Mais pour vous luire, & pour vous rendre heureux;
Que ce bonheur, l'objet de votre envie,
N'est point le fruit des douceurs de la vie;
Que les travaux, les pénibles vertus,

Par des sentiers escarpés, peu battus,
Seules ont droit de diriger vos ames
Vers le séjour des immortels flâmes ;
Et qu'en un môt ce désordre apparent,
Dont ici-bas le cahos vous surprend,
Est un nuage, un voile nécessaire,
Qui confondant votre orgueil téméraire,
Cache à vos yeux de ténèbres couverts
L'ordre réglé qui régit l'Univers.
Vous concevrez ces merveilles cachées,
Quand de vos sens vos ames détachées
Auront enfin dans le séjour des Dieux
Repris leurs droits & leur rang glorieux.
Vous connoîtrez qu'à la gloire où nous sommes,
L'humble vertu peut élever les hommes,
Lorsque la Mort allumant leur flambeau,
A démoli leur terrestre tombeau.

Moi-même, avant que mon ame exilée
Dans sa patrie eût été rappelée,
Foible mortel, je naquis d'Ariston ;
Et chez les Grecs, sous le nom de Platon,
Déjà rempli d'une flâme divine,
Je publiai cette sainte doctrine.
Je leur appris à respecter la main
Et les arrêts d'un Juge souverain,
Qui quelquefois permet à la licence
De triompher de la foible innocence,
Pour aveugler l'orgueilleux abruti,
Ou réveiller le juste rallenti :

Que

Que c'est ainsi que ses loix équitables
A ses desseins font servir les coupables :
Mais qu'à la fin si leur iniquité
Fut l'instrument de sa sévérité ,
Leur faux triomphe & leurs vaines délices
Sont tôt ou tard celui de leurs supplices.
Je leur appris que le Ciel outrage
Ne s'adoucit qu'après qu'il est vengé ;
Que les ennuis , le trouble & les souffrances
Sont réservés pour les moindres offenses ,
Dont l'homme épris d'une sincère ardeur
Peut sur la terre effacer la laideur :
Mais que le crime , ami de la fortune ,
Libre du joug d'une crainte importune ,
N'est expié dans les grands criminels ,
Que par l'horreur des tourmens éternels ;
Dont à jamais en ses cavernes sombres
L'Enfer punit les infidèles ombres.
Là sans retour dans les fers , dans les feux ,
Sont tourmentés tous ces monstres affreux ,
Dont le venin préparé par l'Envie
Ose noircir la Vertu poursuivie.
Là sont plongés les Juges transgresseurs ,
De l'innocence infâmes oppresseurs ,
Qui profanant un pouvoir légitime ,
Se sont voués à protéger le crime ,
Et dont l'orgueil aveugle en sa fureur
Par l'impudence a consacré l'erreur.
Tous ceux enfin qui , pour couvrir leur rage ,

De la justice ont emprunté l'image ,
 Et qui cachés sous un voile pieux ,
 A leur vengeance ont fait servir les Cieux ,
 Sont à leur tour dans ces gouffres funestes
 Le juste objet des vengeances célestes.
 Faites donc trêve à vos cris indiscrets ;
 Et plus soumis aux éternels decrets ,
 Sçachez enfin , créatures mortelles ,
 Que tout l'éclat des grandeurs temporelles
 N'est qu'un faux bien , dont le Ciel irrité
 Punit souvent l'aveugle impiété ;
 Et que toujours les maux qu'il vous dispense ,
 Sont des effets de sa juste clémence.

Ces mots finis , plus prompt que les éclairs ,
 Le jeune Dieu s'éclipsa dans les airs ;
 Et le Mortel , tout plein de sa lumière ,
 Ayant repris sa fermeté première ,
 Depuis ce jour , insensible aux douleurs ,
 Attend en paix la fin de ses malheurs.
 Héros toujours présent à ma pensée ,
 Prince , dont l'ame aux vertus exercée
 Fit de ces Dieux , dont vous tenez le jour ,
 Le plus doux charme & le plus tendre amour :
 Ce fut le soin d'assurer votre gloire ,
 Qui dans les champs où règne la victoire ,
 Leur fit sans cesse attacher à vos pas
 L'heureux Démon qui préside aux combats.
 Ces mêmes Dieux embrasèrent votre ame
 De ce beau feu , de cette noble flâme ,

Qui tant de fois au prix de votre sang
Justifia l'honneur de votre rang.
Mais cette ardeur, ce courage d'Achille,
N'égale point le courage tranquille,
Qui si long-tems de vos destins vainqueur,
A sçû contre eux munir votre grand cœur ;
Et qui bravant leur attaque importune ,
A vos vertus asservit la fortune.
D'un vrai Héros, d'un Mortel généreux ,
Prince, c'est-là l'effort le plus heureux ;
Et c'est un don que les Dieux tutélaires
N'accordent point aux Héros populaires.
De leurs faveurs le glorieux trésor
Vous fut ouvert : ils vous l'ouvrent encor.
C'est à leurs soins , c'est à leur assistance ,
Que vous devez cette rare constance ,
Ce noble calme & cette illustre paix ,
Qui de l'envie affronte tous les traits ;
Présent du Ciel , grandeur vraiment solide ,
Et mieux vertu , que les vertus d'Alcide.
Ainsi guidés par de plus doux panchans ,
Consolons-nous du bonheur des méchans.
De leur fureur tôt ou tard les victimes ,
Ils auront beau voir triompher leurs crimes :
Leur vain succès , leur triomphe n'est rien,
S'il est des Dieux, nos affaires vont bien.

LE JUGEMENT DE PLUTON.

ALLEGORIE III.

QUAND les Humains dépouillés de leurs marques,
Viennent s'inscrire au registre des Parques,
Et réservés à des destins nouveaux,
De l'Achéron boire les froides eaux :
De leur prison leurs ames dégagées,
Après la mort sont encore ombragées
D'un corps nouveau, qui de leurs premiers corps
Retient toujours la forme & les dehors ;
Mais qui n'est plus qu'une image subtile,
Un foible voile au mensonge inutile,
Dont tous les fils transparens, entr'ouverts,
Laissent voir l'ame & ses replis divers.
Si la vertu fut jadis son partage,
Elle y paroît dans tout son avantage :
Mais si le crime a souillé sa candeur,
Il brille aussi dans toute sa laideur.
Les mouvemens, les secrettes pensées,
Les actions présentes & passées,
Tout s'y découvre, & rien n'échappe aux yeux
O privilège aux mortels précieux,
Si Prométhée à l'homme plus fidèle,
En le créant, eût suivi ce modèle !
Mais des Enfers le Monarque jaloux
Ne souffre point un partage si doux,

Juge éternel de tous tant que nous sommes,
Le seul Pluton lit dans le cœur des hommes.
C'est le plus grand, le plus beau de ses droits;
Et c'est par-là qu'il prévint autrefois
Un grand désordre, & peut-être le pire
De tous les maux soufferts dans son Empire.

Depuis long-tems par l'âge appesanti,
Dans le repos ce vieux Prince abruti,
A ses flatteurs, comme tant d'autres Princes,
Laissoit régir ses obscures Provinces.

Entretenu dans son stupide ennui
Par une Cour aussi morne que lui,
Vous eussiez crû qu'une vapeur magique
Eût assoupi son ame léthargique.

Quand tout-à-coup ranimant sa vigueur :
C'est trop, dit-il, ouï, c'est trop de langueur,
Assez long-tems une lâche mollesse
A de mon rang démenti la noblesse.

Suis-je donc Roi, pour croupir enchanté
Dans l'indolence & dans l'oisiveté ?

Quoi ! Sous son nom le Monarque des Mânes
Verra régner des Ministres profânes,
Du bien public ravisseurs affamés,
Ivres du sang des peuples opprimés ;

Et qui, Tyrans de mes Royaumes sombres,
Semblent formés pour dégraisser les Ombres ?

Non, non : je veux reprendre enfin mes droits,
Voir par mes yeux, & parler par ma voix.

De ce pas même, il faut que je visite

Tous les Etats qu'entoure le Cocyte.
Partons. Il dit : l'Enfer frémit d'effroi.
Les noires Sœurs marchant devant leur Roi,
A la clarté de leurs torches funébres
Marquent sa route au-travers des ténébres,
Son char s'éloigne ; & des vastes Enfers
Ayant franchi les lugubres déserts,
Arrive enfin dans le séjour tranquille,
Du doux repos inviolable azile,
Où les Mortels de Jupiter chéris
De leurs vertus vont recevoir le prix,
Lorsqu'Atropos à ses loix asservie
Tranche le fil de leur mortelle vie.
Un Ciel plus pur, des Astres plus sereins,
Furent créés pour ces champs souterrains.
Ils ont aussi leur Soleil, leurs Etoiles ;
La nuit pour eux n'a point de tristes voiles.
Dans des forêts de lauriers toujours verts,
Sur des gazons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux ces ombres fortunées
Coulent en paix leurs saintes destinées.
Là dans les nœuds d'un amour fraternel
Elles goûtoient un bonheur éternel,
Lorsqu'aux Enfers non encor affoiblies
Les saintes Loix par les Dieux établies
Distribuient aux morts épouvantés
Les châtimens ou les dons mérités.
La vertu seule aux ames généreuses
Ouvroit alors ces demeures heureuses.

Mais
Las
Aya
Ent
D'on
Tou
Leur
N'é
Et l
Dan
Pl
Mais
Des
Don
De l
Ont
Dan
Il ch
Ceux
Ont
Ou
Pour
Il ch
S'eff
Par
Ou
Que
Il ne
De C

Mais à la fin Rhadamante & Minos ,
Las du travail , & voués au repos ,
Ayant remis la balance infernale
Entre les mains d'une troupe vénale
D'ombres sans nom , de citoyens obscurs ,
Tout se vendoit sous ces Juges impurs.
Leur Tribunal autrefois si rigide
N'étoit plus rien qu'une banque sordide ;
Et l'Equité leur ayant dit adieu ,
Dans les Enfers n'avoit ni feu ni lieu.

Pluton aborde en cette Isle chérie.

Mais ce n'est plus la tranquille Patrie
Des purs Esprits , des Mortels glorieux ,
Dont les travaux du tems victorieux
De l'avenir perçant la nuit profonde ,
Ont fait l'honneur & l'exemple du monde.
Dans ces beaux lieux aux seuls Héros promis ,
Il cherche en vain ses antiques amis :
Ceux qui jadis par des loix équitables
Ont adouci des peuples intraitables ,
Ou qui cherchant la guerre & les hazards ,
Pour leur pays sont morts au champ de Mars.
Il cherche en vain tous ceux dont la mémoire
S'est consacrée au Temple de la gloire
Par des Ecrits après eux admirés ,
Ou par des Arts avant eux ignorés.
Quel changement ! Quelle horreur pour sa vûe !
Il ne voit plus qu'une foule imprévûe
De Charlatans , de Héros inconnus ,

Par la cabale en ces lieux soutenus :
De Courtisans dévorés par l'envie ,
De vils Flatteurs flattés pendant leur vie ;
D'Ambitieux d'un faux honneur frappés ,
Et d'Impositeurs au Tartare échapés.
Ceux-là cherchant leur gloire dans leurs crimes ;
Pour maintenir des droits illégitimes ,
Brigands réels sous le nom de Héros ,
Du monde entier ont troublé le repos.
Ceux-ci payés de leur zèle hypocrite
Par mille biens obtenus sans mérite ,
Ont de leurs Rois par un plus lâche orgueil
Trahi la cendre & souillé le cercueil.
Comment décrire & nombrer les intrigues ,
Les noirs complots , les monstrueuses ligue ,
Qui dans ce lieu d'innocence & de paix
Ont par la brigade introduit les forfaits ?
L'un trafiquant sa couche aliénée
A sa fortune a vendu l'Hyménée :
L'autre abjurant ses amis malheureux ;
Ne s'est haussé qu'en s'élevant contr'eux ;
Ce flagorneur doucereux & perfide ,
Du faux mérite encenseur insipide ,
Pour avoir sçu le vice festoyer ,
De son miel fade a reçu le loyer.
Ce monstre enfin plus noir qu'une Momie ;
Chargé d'opprobre & couvert d'infamie ,
A trouvé l'art , aveuglant ses censeurs ,
De se blanchir à force de noirceurs.

A ces objets, à ce spectacle infame,
Le Dieu qui voit dans les plis de leur ame
De tant d'excès l'inconcevable horreur :
Ah c'en est trop ! je cède à ma fureur :
Vengeons, dit-il, la gloire de mon thrône.
Venez, Mégère, Alecôn, Tisiphone,
Venez punir l'attentat odieux
De ces Typhons masqués en demi-Dieux.
Changez leur joie en supplices terribles :
Ouvrez pour eux vos cavernes horribles ;
Et par des feux trop long-tems retardés,
Justifiez mes arrêts éludés.
Vous subirez, Ombres abominables,
La peine dûe au bonheur des coupables.
Mais avant tout, du Sénat infernal
Examinons l'insolent Tribunal.
Je veux sçavoir quels honteux artifices
Dans l'Elysée ont instaté les vices.
Guerre mortelle à ces Juges pervers ;
Et soient comme eux au plus creux des Enfers
Précipités tous ceux dont la licence
A confondu le crime & l'innocence.

Dans un recoin des Royaumes obscurs,
Non loin du Styx, se présentent les murs
D'un vieux Palais tout peuplé d'Ombres noires ;
Qui dans ce lieu tenant leurs auditoires,
A tous les Morts jugés par leur scrutin
Font acheter les arrêts du Destin.
Au centre ouvert de ce fameux Dédale,

Séjour sacré du trouble & du scandale,
 S'offre d'abord un Portique enfumé,
 De la Discorde azile renommé,
 Où chaque jour sous ses loix enrôlées
 Viennent mugir les Ombres désolées,
 Qu'attire en foule en ce triste manoir
 La froide crainte ou le douteux espoir.
 Tout à l'entour sont les sombres Cavernes
 Des noirs Griffons, écumeurs subalternes,
 Par qui les Morts dépouillés & séduits
 Sont à grands frais au Sénat introduits.
 Par les détours de cent routes obscures
 On entre enfin sous ces voutes impures,
 Où des Enfers l'Aréopage assis
 Fait retentir ses Oracles concis.
 Un long tableau des misères publiques
 Fait l'ornement de leurs murs symboliques,
 Les Sénateurs y lisent en tout tems
 De leur emploi les devoirs importants.
 La Calomnie & l'infame Parjure,
 L'Impiété, le Blasphème, l'Injure,
 Légitimés en cet antre hideux,
 Incessamment frémissent autour d'eux.
 L'aveugle Erreur à leurs côtés préside,
 Et par leurs voix le mensonge y décide.

C'est dans ce gouffre à l'Audace frayé,
 Que le Monarque interdit, effrayé,
 Voit de la pourpre insolemment parée
 L'Iniquité pompeuse & révérée,

De la
 Foule
 Il voit
 Des n
 Enfan
 Qui d
 Ne for
 L'exa
 Par le
 Et pa
 Voilà
 Les P
 De l'
 C'est
 Doiv
 Pour
 Le bi
 Le v
 Par le
 Sont
 Où p
 Tout
 Ce si
 Au n
 Porte
 Et de
 D'un
 Dans
 Sa ha

De la Justice usurpant le pouvoir ,
Fouler aux pieds les loix & le devoir,
Il voit placés au rang le plus sublime
Des malheureux élevés dans le crime ,
Enfans impurs de peres diffamés ,
Qui du limon dont ils furent formés ,
Ne sont sortis que par le brigandage ,
L'exaction , le vol & le pillage ,
Par leurs forfaits illustrés & connus ,
Et par l'opprobre aux honneurs parvenus ;
Voilà des Dieux les Arbitres augustes ,
Les Protecteurs toujours saints , toujours justes ;
De l'équité confiée en leurs mains.
C'est devant eux que les pâles humains ,
Doivent répondre à la fin de leur course ,
Pour être absous ou punis sans ressource ,
Le bien , le mal également prisés ,
Le vrai , le faux avec art déguisés ,
Par le Censeur de la troupe damnée
Sont mis au fond d'une urne empoisonnée ;
Où par l'effort de son subtil savoir
Tout noir blanchit , & tout blanc devient noir ;
Ce fier Démon , l'effroi de l'Innocence ,
Au nom du Dieu prend de tout connoissance ,
Porte sur tout ses regards ambigus ,
Et des Enfers est le public Argus.
D'un zèle ardent sa fureur prétextée
Dans ses excès est toujours respectée ,
Sa haine aveugle est un amour du bien ;

Son fade orgueil est un grave maintien ;
 Son impudence une noble franchise ,
 Et sa malice une sagesse exquise.

Pluton l'observe en son parquet assis ,
 Tout entouré de parchemins noircis.
 O des Enfers la plus damnable peste ,
 Dit le Monarque , & d'autant plus funeste ,
 Qu'une hypocrite & trompeuse douceur
 De ses forfaits cache à tous la noirceur !
 Déchiffre-nous ces pancartes difformes :
 Voyons , voyons les jugemens énormes
 Dont tu salis tes papiers clandestins.
 Lisons. Il lit : ORACLES DES DESTINS.
Voici les noms & les gestes insignes
Des criminels qui nous ont paru dignes
De recevoir , à fond examinés ,
De nos faveurs les gages fortunés.
Leurs lâchetés ont fait rougir la terre ;
Ils ont cent fois mérité le tonnerre ;
Mais à la Cour ils étoient les plus forts ;
Ils gouvernoient Plutus & ses trésors :
Ce Dieu sur nous a versé sa rosée ;
C'en est assez. Conclu pour l'Elysée.

Voici tous ceux qui fidèles aux loix ;
Du devoir seul ont écouté la voix.
D'impureté leurs ames préservées
Sont aux Enfers sans reproche arrivées :
Mais ils n'avoient pour toute sûreté ,
Que l'innocence & la simple équité ,

Ou
 De
 Quo
 Pour
 C'est
 Vous
 Je ve
 Boule
 Ah ,
 Mais
 Pour
 L'im
 J'aur
 Par le
 Et leu
 Seroie
 Roi
 Répon
 Si les
 Te for
 Quel
 Peut a
 Où de
 Par leu
 N'est a
 Tous l
 La Vér
 Offrir
 Et l'aff

*Ou tout au plus le mérite bizarre
De leurs vertus. Renvoyés au Tartare.
Quoi, scélérats? Quoi, monstres insolens,
Poursuit le Dieu, les yeux étincelans?
C'est donc ainsi, traîtres, qu'en mon absence
Vous exercez mes droits & ma puissance?
Je verrai donc par vos noirs attentats
Bouleverser l'ordre de mes Etats?
Ah, Néméis, jadis si vigilante,
Mais aujourd'hui Déesse nonchalante,
Pourquoi, pourquoi me cacher si long-tems
L'impiété de ces nouveaux Titans?
J'aurois d'abord, exterminant leur race,
Par leur supplice arrêté leur audace;
Et leurs forfaits au comble parvenus
Seroient déjà punis ou prévenus.*

Roi des Enfers, Monarque inaccessible,
Répond alors la Déesse inflexible,
Si les excès dont tu te prends à moi
Te sont cachés, n'en accuse que toi.
Quel cri perçant, quelle voix formidable
Peut aborder un Thrône inabordable,
Où de flatteurs le Prince environné,
Par leurs douceurs nuit & jour suborné,
N'est attentif qu'à bannir & distraire
Tous les objets qui pourroient lui déplaire?
La Vérité viendra-t-elle à ses yeux
Offrir en vain son visage ennuyeux,
Et l'affliger au milieu de sa gloire

Par des récits qu'il ne voudra pas croire ?
 Mais à vrai dire , un mal plus dangereux
 A pris racine en ce Royaume affreux ;
 Et tu le sçais. Sous l'heureux ministère
 Du vieux Eaque & de Minos son frere ,
 De Jupiter tous deux fils adorés ,
 Et tous deux Rois sur la Terre honorés ;
 La vertu seule & la haute naissance
 Etoient en droit de régir ta balance.
 Car quel emploi requiert plus de splendeur ,
 De dignité , de gloire & de grandeur ,
 Que le pouvoir de rendre ses semblables ,
 Par un seul mot , heureux ou misérables ?
 Chacun alors maintenu dans ses droits ,
 Etoit pesé suivant son propre poids.
 Point de retour , point de ruse subtile ,
 Point de présens. Autre tems, autre style.
 Tout est changé , depuis que l'Equité
 Fut dévolue à la vénalité.
 Un vil amas d'Ombres intéressées ,
 Parmi le peuple au hazard ramassées ,
 Souilla bientôt d'un air contagieux
 Le Tribunal de ces enfans des Dieux ,
 Et crut avoir , en payant leur office ,
 Acquis le droit de vendre la Justice ,
 Tout triomphans de ce titre usurpé ,
 Leur noir essain d'un sot orgueil pipé ,
 Ose oublier sa première bassesse ,
 Et contester un pouvoir qui les blesse ,

Aux
 N'est
 Pour
 De so
 Si l'E
 De q
 Nulle
 Il fau
 Que
 Fasse
 Que
 Pour
 Ce v
 Fait
 Tel e
 Enter
 Punir
 Et ga
 De to
 Fais
 Il est
 Tes y
 De m
 Oûi ,
 A
 Couv
 S'offr
 Fait f
 Pluton

Aux demi-Dieux , dont le suprême rang
N'est dû qu'aux doits du mérite & du sang.
Pour attendre cette troupe barbare ,
De son bon droit vainement on se pare :
Si l'Equité n'emprunte le secours
De quelque intrigue , ils sont muets & sourds ;
Nulle vertu n'émeut leur cœur farouche.
Il faut , il faut pour leur ouvrir la bouche ,
Que l'intérêt ou les suggestions
Fassent parler ces noirs Amphictyons.
Que si quelqu'un plus juste & plus fidèle
Pour l'équité montre encor quelque zèle ,
Ce vain glorieux tristement rebuté
Fait bande à part , & n'est point écouté.
Tel est l'esprit de leur Cour infernale.
Entens-moi donc. Veux-tu de leur cabale
Punir enfin les complots turbulens ,
Et garantir tes Etats chancelans
De toute injuste & maligne entreprise ?
Fais appeller le Juge de Cambyse ;
Il est ici , cet esprit malheureux.
Tes yeux verront dans son supplice affreux
De ma justice un témoin sans reproche.
Où , je le veux , dit Pluton : qu'il approche :
A ce discours , un Cadavre souillé ,
Couvert de sang , & de chair dépouillé ,
S'offre à sa vue , & d'une horreur soudaine
Fait frissonner la troupe souterraine.
Pluton le voit ; & de couleur changé ,

Quel est ton nom ? Sizame l'affligé,
 Ta qualité ? Juge indigne de l'être.
 Et ton pays ? La Perse m'a vû naître.
 Mais qui t'a mis en ce tragique état ?
 Ce fut le Roi : ce juste Potentat
 Me fit subir cette peine équitable ;
 Et pour laisser un monument capable
 D'intimider tout Ministre vénal,
 Fit de ma chair couvrir le Tribunal,
 Où par mes mains la justice vendue
 Après ma mort devoit être rendue.
 C'en est assez, reprit le Dieu content :
 Par cet exemple à mon peuple important ;
 Faisons trembler l'audace & l'injustice ;
 Même forfait requiert même supplice.
 Marchez, Démon. Et vous, Filles d'Enfer ;
 Exécutez sur ces ames de fer
 Une sentence à leurs crimes trop due ;
 Et que leur peau sur ces bancs étendue,
 A l'avenir consacrant leurs noirceurs,
 Serve de siège à tous leurs successeurs.

LA MOROSOPHIE.

ALLEGORIE IV.

A Contempler le Monde & ses richesses,
 Et cet amas de fécondes largesses,
 Que jour & nuit la Mere des Humains

Sur ses enfans répand à pleines mains ;
Qui ne croiroit que la tendre Nature ,
En pétrissant l'Homme sa créature ,
Ne l'a tiré du néant ténébreux ,
Que pour le rendre infiniment heureux ?
Mais d'autre part , ces fléaux innombrables
Accumulés sur nos jours misérables ,
Tristes Mortels , nous font regarder tous
Comme l'objet de son plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adultère
D'adversités , dont l'influence altère
Les plus beaux dons de la Terre & des Cieux ?
L'Antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la source emblématique ,
En nous peignant cette femme mystique ,
Fille des Dieux , chef-d'œuvre de Vulcain ,
A qui le Ciel prodiguant par leur main
Tous les présens dont l'Olympe s'honore ,
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'Urne fatale , où les afflictions ,
Les durs travaux , les malédictions
Jusqu'à ce tems des Humains ignorées ,
Avoient été par les Dieux resserrées ,
Pour le malheur des Mortels douloureux ,
Fut confiée à ses soins dangereux.
Fatal désir de voir & de connoître !
Elle l'ouvrit ; & la Terre en vit naître
Dans un instant tous les fléaux divers ,
Qui depuis lors inondent l'Univers.

Quelle que soit, ou vraie ou figurée,
De ce revers l'histoire avanturée,
N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.
Mais de ce mal déterrions la racine,
Et remontons à la vraie origine
De tant d'ennuis, dont le triste concours
De notre vie empoisonne les jours.

Avant que l'air, les eaux & la lumière,
Enfévelis dans la masse première
Fussent éclos par un ordre immortel
Des vastes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'étoit rien. La Nature enchaînée,
Oisive & morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'étoit qu'un corps abatu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence élémens immobiles.
Dans ce Cahos, ainsi par nos Ayeux
Fut appelé ce désordre odieux,
En pleine paix sur son trône affermie
Régna long-tems la Discorde ennemie,
Jusques au jour pompeux & florissant
Qui donna l'être à l'Univers naissant,
Quand l'Harmonie, architecte du Monde,
Développant dans cette nuit profonde
Les élémens pêle-mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,
Et variant leurs formes assorties,

De ce grand Tout animer les parties.
Le Ciel reçut en son vaste contour
Les feux brillans de la nuit & du jour :
L'air moins subtil assembla les nuages ,
Poussa les vents , excita les orages :
L'eau vagabonde en ses flots inconstans
Mit à couvert ses muets habitans :
La Terre enfin , cette tendre nourrice ,
De tous nos biens sage modératrice ,
Inépuisable en principes féconds ,
Fut arrondie , & tourna sur ses gonds ,
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présens que son sein nous dispense ;

Ainsi des Dieux le suprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.
Elle éteignit par ce sublime exorde
Le règne obscur de l'affreuse Discorde.
Mais cet essai de ses soins généreux
Eût été peu , si son empire heureux
N'eût consommé l'ouvrage de la Terre
Par le bonheur des Erres qu'elle enferme,
Aux mêmes loix elle les soumit tous.
Le foible Agneau ne craignit point les Loups ,
Et sans péril il vit paître sur l'herbe
Le Tigre & l'Ours près du Lion superbe.
Entretenus par les mêmes accords ,
Tous les Mortels ne formerent qu'un corps ,
Vivifié par la force infinie
D'un même esprit & d'un même génie ,

Et dirigé par les mêmes concerts,
Dont la cadence anime l'Univers.
Par le secours de cette Intelligence,
Riches sans biens, pauvres sans indigence,
Ils vivoient tous également heureux,
Et la Nature étoit riche pour eux.
Toute la Terre étoit leur héritage ;
L'égalité faisoit tout leur partage.
Chacun étoit & son Juge & son Roi ;
Et l'amitié, la candeur & la foi
Exerçoient seuls en ce tems d'innocence
Les droits sacrés de la Toute-puissance.
Tel fut le règne à la Terre si doux,
Que l'Harmonie exerça parmi nous.
Du vrai bonheur nous fûmes les symboles,
Tandis qu'exemt de passions frivoles,
Le Genre humain dans les sages plaisirs
Sçut contenir ses modestes desirs.

Mais cependant la Discorde chassée,
Chez les Mortels furtivement glissée,
Comme un Serpent se cachoit sous les fleurs ;
Et par l'esprit empoisonnoit les cœurs.
Chacun déjà s'interrogeant soi-même,
De l'Univers épluchoit le système.
Comment s'est fait tout ce que nous voyons ?
Pourquoi ce Ciel, ces astres, ces rayons ?
Quelle vertu dans la terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit semée ?
Quelle chaleur fait meurir les moissons,

Et ra
Mais
Gerce
Que
Tous
Ah,
Si du
Faiso
Ainsi
Qui
Par l
Ofoi
La p
Folle
Qui
Que
Si n
Par
Con
D'ex
Et r
Ces
Prit
H
De
Et l
Sera
Car
Con

Et rajeunit ses arbres, ses buissons ?
Mais ces Hivers, dont la triste froidure
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
Que servent-ils ? Et que servent ces jours
Tous inégaux, tantôt longs, tantôt courts ?
Ah, que la Terre en seroit bien plus belle,
Si du Printems la douceur éternelle
Faisoit régner des jours toujours réglés !
Ainsi parloient ces Mortels aveuglés,
Qui pleins d'eux-mêmes, & sortant des limites
Par la Nature à leur Etre prescrites,
Osoient sonder, spectateurs criminels,
La profondeur des secrets éternels.
Folle raison ! lumière déplorable,
Qui n'insigne à l'homme misérable
Que le mépris d'une simplicité
Si nécessaire à sa félicité !
Par ce succès la Discorde amorcée,
Conçut dès-lors l'orgueilleuse pensée
D'exterminer l'Harmonie & ses loix ;
Et rassemblant à sa fatale voix
Ces insensés prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole, & leur tint ce langage :
Hé quoi, Mortels, c'est donc assez pour vous
De contenter vos appétits jaloux ;
Et le bonheur des animaux sauvages
Sera le seul de tous vos avantages ?
Car dans quel sens êtes-vous plus heureux ?
Comme pour vous, le Monde est fait pour eux.

Mêmes desirs , mêmes soins vous inspirent :
 Vous respirez le même air qu'ils respirent ;
 L'Astre du jour comme vous les chérit ,
 Et comme vous la Terre les nourrit.
 Répondez donc ? Quel bien , quelle opulence
 De votre rang peut fonder l'excellence ?
 Notre raison , direz-vous. J'en conviens.
 C'est le plus grand , le plus doux de vos biens.
 Mais ce trésor , cette flâme sacrée ,
 Quelle lumière en avez-vous tirée ?
 L'invention de quelques arts dictés
 Par l'embarras de vos nécessités.
 La faim cruelle inventa la culture
 Des champs marqués pour votre nourriture ;
 Vous ne devez qu'aux rigueurs des saisons
 L'art d'élever vos paisibles maisons ;
 Et le besoin d'un commerce facile
 A rendu l'onde à vos rames docile.
 Votre raison ne vous a rien appris
 Qu'à captiver l'effort de vos esprits ;
 A regarder cet Univers sensible ,
 Comme l'objet d'une étude impossible ;
 Ou tout au plus en voyant ses attraits ,
 A respecter les Dieux qui les ont faits.
 Mais si ces Dieux , auteurs de tant de choses ,
 Avoient voulu vous en cacher les causes ,
 Vous auroient-ils inspiré ces élans ,
 Ce feu divin , ces desirs vigilans ,
 Et cette ardeur d'apprendre & de connoître ,

Qui co
 Souffre
 Et serv
 Pour le
 J'ame
 Morosé
 Et son
 Recev
 Vous a
 Vous
 De to
 En lu
 Pareil
 A c
 Tout
 Moros
 Et sur
 Dicte
 Ses a
 Et da
 De q
 A la
 Subst
 Mais
 Le g
 Fut
 De se
 D'em
 D'op

Qui constitue & distingue votre être ?
Souffrez qu'enfin vos yeux soient dessillés,
Et servez-vous des feux dont vous brillez.
Pour seconder en vous un si beau zèle,
J'amène ici ma Compagne fidèle :
Morosophie est son titre adopté,
Et son vrai nom la Curiosité.
Recevez-la. Sa lumière divine
Vous apprendra votre vraie origine.
Vous connoîtrez le principe & la fin
De toutes choses ; & vous serez enfin,
En lui rendant vos soins & votre hommage,
Pareils aux Dieux dont vous êtes l'image.

A ce discours qui charme les Humains,
Tout applaudit de la voix & des mains.
Morosophie en tous lieux approuvée,
Et sur un thrône en public élevée,
Dicte de-là ses oracles menteurs,
Ses argumens, ses secrets imposteurs ;
Et dans le monde inondé d'aphorismes,
De questions, de doutes, de sophismes,
A la Sagesse on vit en un clin d'œil
Substituer la Folie & l'Orgueil.

Mais pour servir sa perfide maîtresse,
Le grand secret de sa trompeuse adresse
Fut de remplir les hommes divisés
De sentimens l'un à l'autre opposés ;
D'embarrasser leurs esprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires ;

Et d'anoblir du nom de vérités
Ce fol amas de contrariétés.
De cette mer agitée, incertaine,
Sortit alors la Dispute hautaine,
Les yeux ardens, le visage enflammé,
Et le regard de colère allumé :
Monstre hargneux, superbe, acariâtre,
Qui de soi-même orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la Paix :
D'elle bientôt naquirent les scandales,
Les factions, les brigues, les cabales.
A son erreur chacun assujetti,
Ne songea plus qu'à former son parti,
Pour s'appuyer de la foule & du zèle
Des défenseurs de sa secte nouvelle ;
Et les mortels sous divers concurrens
Suivirent tous des drapeaux différens.
En cet état il n'étoit plus possible
Que cette race orgueilleuse, inflexible,
Vécût long-tems sous une même loi.
Ainsi chacun ne songeant plus qu'à soi,
On eut besoin, pour prévenir les guerres,
De recourir au partage des terres ;
Et d'un seul peuple on vit dans l'Univers
Naître en un jour mille peuples divers.
Ce fut ainsi que la folle sagesse,
Chez les Humains souveraine maîtresse,
Les séparant d'intérêts & de biens,

De

De l'an
Mais d
La jou
Leur f
Il fallu
D'un b
Des au
Et l'or
L'or d
Fut pa
Destin
Mais a
De tou
L'insaf
Du Ge
Chez l
Rendit
Sous l
Les tra
Le me
Tout f
L'Inté
Il fit l
Pour f
Et des
Pour r
Moros
Des lo
Et du

De l'amitié rompit tous les liens,
Mais des trésors dont la Terre est chargée,
La jouissance avec eux partagée
Leur fit sentir mille besoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinssent entr'eux
D'un bien commun, dont l'utile mélange
Des autres biens facilitât l'échange ;
Et l'or jadis sous la terre caché,
L'or de ses flancs par leurs mains détaché,
Fut par leur choix & leur commun suffrage
Destiné seul à ce commode usage.
Mais avec lui sortit du même sein
De tous nos maux le véritable essain.
L'insatiable & honteuse Avarice,
Du Genre humain pâle dominatrice,
Chez lui reçûe avec tous ses enfans,
Rendit par-tout les vices triomphans.
Sous l'étendart de cette Reine impure,
Les trahisons, le larcin, le parjure,
Le meurtre même, & le fer, & le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu.
L'Intérêt seul fut le Dieu de la Terre :
Il fit la paix, il déclara la guerre ;
Pour se détruire arma tous les mortels,
Et des Dieux même attaqua les Autels.
Pour mieux encore établir son Empire,
Morosophie inventa l'art d'écrire,
Des longs procès instrument éternel,
Et du Mensonge organe criminel,

Par qui la Fraude en prestiges fertile ,
 Seme en tous lieux sa doctrine subtile ,
 Et chez le Peuple , ami des nouveautés ,
 Change en erreur toutes les vérités.
 Mille autres arts encor plus détestables
 Furent le fruit de ses soins redoutables ;
 Et d'eux naquit à ses ordres soumis ,
 Le plus mortel de tous nos ennemis ,
 Le luxe , ami de l'oïtive mollesse ,
 Qui parmi nous signalant sa souplesse ,
 Introduisit par cent divers canaux
 La pauvreté , le plus dur de nos maux.
 Ainsi l'aimable & divine Harmonie
 De tous les cœurs par degrés fut bannie :
 Mais en partant pour remonter aux Cieux ,
 Elle voulut , dans ses derniers adieux ,
 De sa bonté pour la race mortelle
 Laisser encor une marque nouvelle.

Si vos esprits étoient moins prévenus ,
 Et si vos maux vous étoient mieux connus ,
 J'aurois , dit-elle , encor quelque espérance
 De réussir à votre délivrance ;
 Mais la Discorde éblouissant vos yeux ,
 Vous a rendu son joug trop précieux ,
 Pour me flatter que vos clartés premières
 Puissent renaître à mes foibles lumières ,
 Et présumer qu'une seconde fois
 L'affreux Cahos se débrouille à ma voix.
 Pour être heureux vous reçûtes la vie ,

Et ce b
 Aux In
 Ce feu
 Cette r
 Vous f
 Qu'av
 C'est
 Par vo
 Dans
 Aux v
 Germ
 Et s'e
 A vo
 Elle
 Jusq
 Fun
 Qui
 Des
 D'a
 Vou
 Qu
 Et
 Vo
 Ad
 Et
 Ma
 Et
 Si
 N'

Et ce bonheur fit ma plus chere envie.
Aux Immortels j'osai ravir pour vous
Ce feu du Ciel dont ils sont si jaloux ,
Cette raison dont la splendeur divine
Vous fait sentir votre vraie origine.
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux ?
C'est elle , hélas ! qui vous a perdus tous.
Par votre orgueil corrompue , altérée ,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanités , aux folles visions ,
Germe éternel de vos divisions ;
Et s'échappant du cercle des idées
A vos besoins par les Dieux accordées ,
Elle a porté ses regards élevés
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés.
Funeste essor , malheureuse chimere ,
Qui vous ravale au-dessous de la sphere
Des animaux les plus défectueux :
D'autant plus vils , que plus présomptueux ,
Vous ne suivez , au lieu de la Nature ,
Qu'une ombre vaine , une fausse peinture ;
Et qu'à vos yeux trompés par cet écueil ,
Votre misère est un sujet d'orgueil.
Adieu. Je pars , de vos cœurs exilée ,
Et sans espoir de m'y voir rappelée.
Mais ma pitié ne peut vous voir périr ;
Et si mes soins n'ont pû vous secourir ,
Si mon pouvoir sur tout ce qui respire
N'a pû sur vous conserver son empire ,

Pour vous du moins j'entretiendrai toujours
L'ordre constant & l'immuable cours ,
Qu'à l'Univers , en lui donnant naissance ,
Scût imposer ma suprême puissance.
Vous jouirez toujours par mes bienfaits
De tous les dons que le Ciel vous a faits ;
Et cette Terre à vos vœux si facile
Sera pour vous un éternel azile ,
Jusqu'au moment prévu par vos Ayeux ,
Qui confondra la Terre avec les Cieux ,
Lorsque la flâme en ravages féconde ,
Viendra sapper les murailles du Monde ,
Pour reproduire en si vastes tombeaux
De nouveaux Cieux & des Hommes nouveaux.

Ainsi parla l'immortelle Déesse ;
Et dès l'instant fidèle à sa promesse ,
Elle quitta ce terrestre séjour ,
Et prit son vol vers la céleste Cour.
Depuis ce tems , la Discorde sauvage
Vit les humains nés pour son esclavage ,
De l'Harmonie oubliant les concerts ,
Courir en foule au-devant de leurs fers ;
Et désormais maîtresse de la Terre ,
Y fit régner , au mépris du tonnerre
Vengeur tardif de nos impiétés ,
Tous les malheurs par le vice enfantés.

MINERVE.

ALLEGORIE V.

FOIBLES Humains, si fiers de vos grandeurs,
De votre sort vantez moins les splendeurs.
Des Immortels si vous êtes l'ouvrage,
Les animaux ont le même avantage ;
La même main qui forma votre corps,
De leur machine assembla les accords.
Ainsi sur eux l'honneur de la naissance
N'eût jamais dû fonder votre puissance,
Si la raison par un secours heureux
N'eût établi votre empire sur eux,
Et soumettant la force à la foiblesse,
De votre rang distingué la noblesse.
Mais ce rayon parmi vous si vanté
N'est rien en soi qu'ombre & qu'obscurité.
L'usage seul en fait un bien suprême ;
Et cet usage est la sagesse même,
Le plus divin, le plus beau, le plus doux
De tous les biens, mais qui n'est point en nous :
Des Dieux du Ciel c'est le grand héritage.
Les animaux ont l'instinct pour partage :
De sa raison l'homme est plus glorieux ;
Mais la sagesse est la raison des Dieux.
Sans ses clartés, la nôtre dégradée
Est toujours foible & toujours mal guidée ;

Et par malheur, nul n'obtient son secours
Que rarement, & jamais pour toujours.
La main des Dieux la donne & la retire,
Selon les loix qu'elle veut se prescrire :
Mais nul ne peut compter sur ses conseils,
Ni plus long-tems, ni plus que ses pareils ;
Et c'est pourquoi dans l'enfance du Monde,
Lorsque le Ciel par sa vertu féconde
Eut fait sortir l'Univers de ses flancs ,
Le vieux Saturne , aîné de ses enfans ,
Ayant connu qu'étant tels que nous sommes ,
L'homme n'est point né pour régir les hommes ,
Donna la Terre indigente d'appui
A gouverner à des Dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit régner la justice ,
Et fut pour nous l'époque & le solstice
Du vrai bonheur , qui depuis ces beaux jours
Fut de la Terre exilé pour toujours ,
Quand Jupiter , usurpateur sévère ,
Changeant les loix prescrites par son pere ,
Pour maintenir son Empire odieux ,
Mit les humains à la place des Dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.
Le premier règne étoit celui de l'Ame :
Mais le nouveau fut le règne des Sens ;
Et son auteur, des mortels trop puissans
Faisant par-là germer l'orgueil suprême ,
Les trahit tous , & se trahit lui-même.
Car les Géans fiers d'avoir de leurs mains

Forgé des fers au reste des humains ,
Et de se voir par la force & la guerre
Vainqueurs du Monde & Tyrans de la Terre ,
A Jupiter , par de nouveaux excès ,
Firent encor redouter leurs succès ;
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire , ils l'eussent fait sans doute ,
Si tous les Dieux par lui-même bannis ,
Pour le sauver ne s'étoient réunis ,
Et renversant les masses entassées
Par ces ingrats jusqu'aux Cieux exhaussées ,
N'eussent enfin sous ces monts embrasés
Enféveli leurs restes écrasés.
Le haut Olympe en ses antres humides
Vit bouillonner le sang des Aloïdes :
Sous Pélion Mimas fut abîmé ;
Et dans le creux de son gouffre enflâmé ,
Le mont voisin de l'amante d'Alphée
Mugit encor des soupirs de Typhée.
Mais votre cœur facile à s'irriter ,
Dieux outragés , ne put se contenter
D'une pénible & douteuse victoire ,
Où le péril fut plus grand que la gloire.
Des Immortels le redoutable Roi ,
Jupiter même avoit pâli d'effroi ;
Et ce Monarque aussi puissant que juste ,
Vous assemblant devant son Thrône auguste ,
En ce discours confirme à vos souhaits ,
Vous fit à tous entendre ses decrets :

Enfans du Ciel , Assemblée immortelle ,
Dont le courage intrépide & fidèle
Contre l'effort d'un complot insolent
Vient d'affermir mon Thrône chancelant :
Par vos efforts soutenus du tonnerre ,
Les attentats des Enfans de la Terre
Viennent enfin de retomber sur eux ;
Et les horreurs d'un châtement affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les Cieux si long-tems mutinée.
Mais un affront par les Dieux enduré ,
Bien que puni , n'est jamais réparé ;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faites à mon rang par leur race parjure ,
Qu'en m'éloignant d'un séjour détesté ,
Théâtre impur de leur impiété.
Suivez-moi donc : venez , troupe choisie ,
Goûter en paix la céleste ambrosie ,
Loin d'une terre importune à nos yeux ;
Et chez le Ciel , pere commun des Dieux ,
Allons chercher dans un plus noble étage
Notre demeure & notre vrai partage.

A ce discours chacun fait éclater
Son allégresse ; & sans plus consulter ,
Tout ce grand chœur qu'un même zèle anime
A se rejoindre à son auteur sublime ,
Part , vole , arrive ; & semblable à l'éclair ,
Ayant franchi les vastes champs de l'air ,
Au Firmament , demeure pacifique

Du Dieu des Cieux , reprend sa place antique.
Le Ciel les voit inclinés devant lui ;
Et d'un souris , garant de son appui ,
Rendant le calme à leur ame incertaine :
Je sçai , dit-il , quel motif vous amene ;
Et je consens à régler entre vous
Le grand partage où vous aspirez tous.
Dans mes Etats , comme aîné de ma race ,
Saturne aura la plus illustre place ;
Un vaste Globe élevé jusqu'à moi
Est le séjour dont je l'ai nommé Roi.
Entre les Dieux nés pour lui rendre hommage ,
Trois seulement auront leur appanage :
Le reste en cercle autour de lui placés ,
A le servir Ministres empressés ,
Lui formeront une Cour sans égale ,
Digne d'un Dieu que ma faveur signale.
Au second rang Jupiter & sa Cour ,
Plus loin de moi , mais plus voisins du jour ,
Etabliront leur règne & leur puissance ;
Et près de lui postés pour sa défense ,
Quatre grands Dieux marchant sous ses drapeaux ,
Lui serviront de garde & de flambeaux.
Mars & Venus , & Mercure son frere ,
Iront comme eux régir chacun leur Sphère.
Phébus enfin de mes feux éclairé ,
Phébus , l'honneur de l'Olympe sacré ,
Ira sur vous , sur la Nature entière ,
Dans le Soleil répandre sa lumière.

Telle est pour vous la faveur de mes loix :
Jouissez-en. Partez. Mais toutefois
En vous donnant de si pompeux domaines ,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines ,
Ni que je veuille au gré de vos chagrins
Abandonner la Terre à ses destins.
Aux Dieux créés les passions permises
Sont devant moi tremblantes & soumises ;
Le Ciel , auteur de tant d'Etres semés ,
N'obéit point aux sens qu'il a formés.
Je prétends donc que l'unique Déesse ,
Qui sous mes loix préside à la sagesse ,
Minerve , dis-je , appui de mes Autels ,
Au lieu de vous , reste près des mortels ,
Pour éclairer de ses vives lumières
L'obscurité de leurs foibles paupières.
Allez , ma Fille , allez chez les Humains
Faire observer mes ordres souverains :
Guidez leurs pas , soutenez leur foiblesse ;
Dans leurs esprits versez votre richesse :
Daignez enfin dans les terrestres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres Dieux.
Ils trouveront en vous leur bien solide.
Nul Dieu ne manque où Minerve réside.

Il dit : Minerve attentive à sa voix
Sans répliquer se soumet à ses loix ,
Vient sur la Terre , & cherchant un azile
Où ses clartés puissent la rendre utile
Au bien commun de tous ses habitans ,

Choisit la Cour de ces Rois éclatans ,
Race des Dieux , que le Ciel par sa grace
Voulut choisir pour régner en sa place.
Dans ces Conseils , dont les directions
Font le destin de tant de Nations ,
Elle s'avance , & cherchant à leur luire :
Je viens , dit-elle , ici-bas vous instruire
A rendre heureux tous les Peuples divers ,
Qui sous vos loix remplissent l'Univers.
Vous apprendrez sous mes ordres suprêmes
A les régir , à vous régir vous-mêmes.
Je suis Minerve : Ecoutez mes leçons.
Quoi ? vous fuyez , & méprisez mes sons ?
Ah , je le vois ; la Politique injuste
A déjà pris chez vous ma place auguste !
Hélas , mortels , je pleure votre sort.
L'autorité n'est point de mon ressort ;
Et je ne puis de mes célestes flâmes
Malgré vous-même illuminer vos ames.
Allons chercher au séjour de Thémis
D'autres mortels plus doux & plus soumis,
Mais , juste Ciel ! Quelle Gorgone horrible
Tient son empire en cet antre terrible ?
C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés
De sa fureur cent Ministres zélés
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience ,
Doux sans douceur , justes sans équité ,
Et scélérats avec intégrité.

Fuyez, Déesse, un gouffre si profane,
De l'injustice abominable organe.
Votre sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas.
Chez les Humains cherchez d'autres aziles;
Et dans des lieux plus nobles, plus tranquilles,
Allez trouver ces Sages épurés,
De vos rayons par l'étude éclairés,
Qui dans le sein de la Philosophie
A vous chercher ont consumé leur vie :
Mortels divins, qui n'aspirant qu'à vous,
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court : mais, ô soin inutile !
De ses vapeurs la Chimère subtile,
Reine absolue, avoit déjà surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris,
Qui sur la foi de leurs foibles systèmes
Connoissant tout, sans se connoître eux-mêmes,
Cherchent hors d'eux, privés des vrais secours,
La Vérité qui les fuira toujours.
Ainsi par-tout, dans les Cours, dans les Villes,
Ne trouvant plus que des âmes serviles,
De foibles cœurs, esclaves enchantés
Des passions, leurs seules Déeses,
L'humble Minerve au bout de sa carrière
Choisit enfin pour retraite dernière
Ces lieux divins, ces Temples destinés
A la Sagesse, aziles fortunés,
Où chaque jour du Ciel même son pere

Portant

Portant sur eux l'auguste caractère ,
De ses Autels les Ministres sacrés
Viennent dicter ses ordres révéérés.
Mais elle y voit l'Ambition perfide
Fouler aux pieds la Piété timide ,
La Piété , son unique soutien ,
Sans qui vertus , sagesse , tout n'est rien.
Après ce coup , la retraite céleste
Est désormais la seule qui lui reste.
Le Ciel lui-même approuve son dessein :
Venez , ma fille , & rentrez dans mon sein ;
Soyez , dit-il , ma compagne éternelle.
L'homme a trahi ma bonté paternelle ;
Il a rendu mes bienfaits superflus :
Mais c'en est fait ; il n'en jouira plus.
Tous les Mortels ont mérité ma haine ;
Et si jamais ma bonté souveraine
Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartés le précieux trésor ,
Je veux du moins que ce rayon de gloire
Ne soit pour lui qu'un secours transitoire,
Et qu'il n'en ait au gré de ma bonté
Que l'usufruit , sans la propriété.

LA VÉRITÉ.

ALLEGORIE VI.

AU pied du Mont où le Fils de Latône
Tient son Empire, & du haut de son Trône
Dicte à ses Sœurs les sçavantes leçons,
Qui de leur voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voutes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes Ombres,
Où l'œil du Monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là de serpens nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuse & retirée,
Monstre ennemi des mortels & du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles & clignotans
De feux obscurs sont chargés en tout tems,
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle & les brûle,
Et qui de-là porté dans tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux, & ses lèvres éteintes,
Sont le séjour des soucis & des craintes;
Sur son visage habite la pâleur,
Et dans son sein triomphe la douleur,

Qui sans relâche à son ame infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.
Mais tous les maux , dont sa rage s'aigrit ,
N'égalent point le mal qu'elle souffrit ,
Lorsqu'au milieu des Nymphes du Parnasse
L'humble Vertu venant prendre sa place ,
Le front couvert des lauriers d'Apollon ,
Parut au haut de leur double Vallon.
Quoi ! dans des lieux où j'ai reçu naissance ,
Où de tout temps j'exerce ma puissance ,
Une étrangère , au mépris de mes droits ,
Viendra régner , & m'imposer des loix ?
Ah ! renonçons au titre d'Immortelle ,
Et périssions , ou vengeons-nous , dit-elle.
De sa caverne elle sort à l'instant ,
Et de sanglots le cœur tout palpitant ,
Devant la Fraude impie & meurtrière
Hurle en ces mots sa dolente prière :
Ma chere sœur , car dans ses flancs hideux
L'obscur Nuit nous forma toutes deux ,
Ton ennemie insultant à nos haines
Va pour jamais nous charger de ses chaînes :
Si tu ne viens par d'invincibles coups
Prêter main forte à mon foible courroux ,
Par ton maintien si tranquille & si sage ,
Par la douceur de ton humble langage ,
Par ton sourire & par tes yeux dévots ;
Enfin , ma sœur , pour finir en deux mots ,
Par ce poignard , qui sous ta vaste robe

A tous les yeux se cache & se dérobe,
Du tems qui vole, employons les momens :
Joins ton adresse à mes ressentimens ;
Et prévenons par notre heureuse audace
Le déshonneur du coup qui nous menace.
A te servir je cours me préparer,
Reprend la Fraude ; & sans plus différer,
La nuit éclosé , elle assemble autour d'elle
Les Trahisons , sa légion fidèle,
Et le Mensonge aux regards effrontés,
Et le Desordre aux bras ensanglantés,
Qui secondés du Silence timide
Volent au Temple où la Vertu réside.
Dans un désert éloigné des Mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses Autels,
Et des douceurs de son humble retraite
Elle vivoit contente & satisfaite.
Là pour defense & pour Divinité
Elle n'avoit que sa sécurité.
L'aimable Joie à ses règles soumise,
La Liberté, l'innocente Franchise,
L'Honneur enfin , partisan du grand jour ;
Faisoient eux seuls & sa garde & sa cour.
En cet état , imprudente , endormie ,
Contre les traits de sa noire ennemie
Sur quel secours appuyer son espoir ?
On prévient mal ce qu'on n'a sçu prévoir,
Bientôt l'effort de la troupe infernale
Sans nul péril contre elle se signale.

Pour tout appui ses compagnes en pleurs
Avec ses cris confondent leurs douleurs.
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime :
On les dissipe , on la chasse elle-même.
De son bandeau , de ses voiles sacrés
Ses oppresseurs pompeusement parés ,
Chez les Humains courant de place en place ,
Font en tous lieux respecter leur grimace.
Mais c'est trop peu de cette seule erreur ,
Pour assouvir leur maligne fureur.
De ses habits par leurs mains dépouillée ,
Des leurs encore elle se voit souillée ;
Et l'Univers simple & peu soupçonneux
Les hait en eile , & la chérit en eux.
Ainsi par-tout , solitaire , bannie ,
Traînant sa peine & son ignominie ,
De tant de dons il ne lui reste plus ,
Que la constance & des vœux superflus ;
Alors la Fraude encor plus enflâmée ,
S'en va trouver la folle Renommée ,
Le plus léger de ces oiseaux pervers ,
De qui la voix afflige l'Univers :
Obéi-moi , pars , vole , lui dit-elle ;
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les esprits & les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeurs.
Va : devant toi marchera mon génie.
A ce discours , l'infâme Calomnie ,
Peinte des traits de l'Ingénuité ,

Remplit l'oiseau de son souffle empesté ;
 Et de concert ces deux monstres agiles
 Vont de leurs cris épouvanter les Villes.
 L'étonnement, le trouble, les clameurs,
 Le bruit confus, les secrètes rumeurs,
 Les faux soupçons, & les plaintes amères,
 Du Peuple, ami des absurdes chimères,
 Etourdissant l'esprit & la raison,
 Lui sont sans peine avaler leur poison ;
 Et la Vertu, victime de l'Envie,
 Abandonnée, errante, poursuivie,
 Sans nul espoir à ses malheurs permis,
 Epreuve enfin qu'entre les Ennemis
 Que l'intérêt ou la colere inspire,
 Les plus cruels sont ceux qu'elle s'attire.
 Mais à l'excès ce désordre porté,
 Réveille enfin la juste Vérité.
 Du haut des Cieux découvrant les cabales
 Et les forfaits de ses sombres rivaux,
 L'œil enflammé, le dépit dans le sein,
 Elle descend son miroir à la main.
 De ses attraits l'éclatant assemblage
 Se montre à tous sans ombre & sans nuage :
 D'un vol léger la Victoire la suit,
 Le Jour l'éclaire, & le Temps la conduit.
 Disparaissez, dit la Vierge celeste,
 Voiles trompeurs, ajustement funeste,
 Dont si long-tems le crime déguisé
 Trompa les yeux du Vulgaire abusé.

Dans son vrai jour, de la troupe suivie,
Laissez enfin reparoitre l'Envie,
Et de ce monstre impur & détesté
Ne cachez plus l'affreuse nudité.
Voici le tems, Fantômes détestables,
De vous montrer sous vos traits véritables :
Dépouillez-vous de vos faux ornemens ;
Et toi, reprends tes premiers vêtemens,
Humble Vertu. Tes honteux adversaires
S'offrent déjà sous leurs vrais caracteres :
Pour achever d'abattre leurs tourmens,
Il en est tems, produis-toi sous les tiens.
Tous les objets veulent qu'on les compare.
A l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.
Releve-toi. Tous ceux dont la Raison
Est le vrai guide & l'unique horizon,
Par une illustre & glorieuse estime
Te vengeront de la haine du crime.
Par eux bientôt sur ta tête fanés
Reverdiront tes lauriers fortunés ;
Et tes Rivaux pendant leur avantage,
N'o'ront plus te prêter leur visage.
Mais de ton sort l'infailible bonheur
Sera sur-tout l'ineffimable honneur
D'avoir sçu plaire à ce Prince adorable ;
A ce Héros généreux, secourable,
Le plus zélé de mes adorateurs,
Et le plus grand de tous tes protecteurs,
Sur cet appui ton triomphe est facile ,

Noble Vertu : son cœur est ton azile.
C'est dans ce Temple où la noble Candeur,
La Dignité, la solide Grandeur,
La Foi constante & l'Equité suprême,
La Vérité, je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit & jour encensent ton Autel.
C'est-là qu'on trouve au milieu des allarmes
Une ame libre, & sourde au bruit des armes,
Toujours active, & toujours en repos,
Et l'Homme encor plus grand que le Héros;
A ces couleurs tu dois le reconnoître.
Ce trait suffit. Le tems viendra peut-être,
Où je pourrai te peindre ses exploits,
Ses ennemis terrassés tant de fois,
Ce long amas de palmes entassées
Sur les débris de cent Villes forcées;
Ses grands destins, & ceux de tant d'Etats,
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaste barriere
Vient de s'ouvrir à sa valeur guerriere ?
Ce fier rempart du Thrône des Sultans,
Qui défendu par vingt mille Titans,
Sembloit devoir braver Jupiter même,
Rend son hommage au sacré diadème
Du Potentat le plus chéri des Cieux,
Dont l'Univers ait rendu grace aux Dieux.
Pour son secours cette Numance altière
A vû l'Europe armer l'Asie entière.

Vain appareil d'un impuissant effort !
 Leurs légions , victimes de la Mort ,
 D'un sang impur ont arrosé les herbes :
 Tout meurt , ou fuit ; & leurs restes superbes
 Vont annoncer au Bosphore incertain
 Sa délivrance & son bonheur prochain.





EPIGRAMMES.

LIVRE PREMIER.

EPIGRAMME I.



E Dieu des Vers sur les bords du Permesse
 Aux deux Venus m'a fait offrir des vœux.
 L'une à mes yeux fit briller la Sagesse ;
 L'autre les ris, l'enjouement & les jeux.

Lors il me dit : choisis l'une des deux ;

Leurs attributs Platon te fera lire.

Docte Apollon , dis-je au Dieu de la Lyre ,

Les séparer , c'est avilir leur prix :

Laissez moi donc toutes les deux élire ;

L'une pour moi , l'autre pour mes écrits.

EPIGRAMME II.

C E traître Amour prit à Venus sa mere
Certain bijou pour donner à Pſyché :
Puis dans les yeux de celle qui m'eſt chere,
S'enfuit tout droit , ſe croyant bien caché.
Lors je lui dis : Te voilà mal niché ,
Petit larron ; cherche une autre retraite :
Celle du cœur ſera bien plus ſecrete.
Vraiment , dit-il , ami , c'eſt m'obliger ;
Et pour payer ton amitié diſcrete ,
C'eſt dans le tien que je veux me loger.

EPIGRAMME III.

P REST à deſcendre au Manoir ténébreux ,
Ja de Caron j'entrevoyois la Barque ,
Quand de Califte un baiſer amoureux
Me rendit l'ame , & vint frauder la Parque.
Lors de ſon Livre Eacus me démarque ,
Et le Nocher tout ſeul l'onde paſſa.
Tout ſeul ? Je faux. Mon ame traversa
Le ſleuve noir ; mais Califte , Califte
En ce baiſer dans mes veines gliffa
Part de la ſienne , avec quoi je ſubſiſte.

EPIGRAMME IV.

LE bon Vieillard qui brûla pour Bathile,
Par Amour seul étoit ragaillardi :
Aussi n'est-il de chaleur plus subtile,
Pour réchauffer un Vieillard engourdi.
Pour moi qui suis dans l'ardeur du midi,
Merveille n'est que son flambeau me brûle.
Mais quand du soir viendra le crépuscule,
Tems où le cœur languit inanimé,
Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor, même sans être aimé.

EPIGRAMME V.

QUELS sont ces traits qui font craindre Caliste
Plus qu'on ne fait Diane au fond des Bois ?
Quei est ce feu qui brûle à l'improviste,
Ravage tout, & met tout aux abois ?
Seroit-ce feu Saint Elme, ou feu Grégeois ?
Nenni. Ce sont flèches, ou je m'abuse.
Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse ?
Non. Et quoi donc ? Ce sont regards coquets,
Jeux de prunelle, en qui flâme est incluse,
Qui brûle mieux qu'arquebuse & mousquets.

EPIGR. VI.

EPIGRAMME VI.

SUR ses vieux jours la Déesse Venus
S'est retirée en un saint Monastere,
Et de ses biens, propres & revenus,
Ainsi que vous m'a nommé légataire.
Or de ce legs signé devant Notaire
L'exécuteur fut l'aîné de ses fils.
Mais le matois n'en prit point son avis;
Et se laissa corrompre par vos charmes.
Il vous donna les plaisirs & les ris,
Et m'a laissé les soucis & les larmes.

EPIGRAMME VII.

SOUVERAINS cuisans au partir de Caliste
Ja commençoient à me supplicier,
Quand Cupidon qui me vit pâle & triste,
Me dit : ami, pourquoi te soucier ?
Lors m'envoya pour me solacier,
Tout son cortège & celui de sa mere,
Songes plaisans & joyeuse chimère,
Qui m'enseignant à rapprocher les tems,
Me font jouir, malgré l'absence amere,
Des biens passés, & de ceux que j'attens.

EPIGRAMME VIII.

JE veux avoir , & je l'aimerai bien ,
Maîtresse libre & de façon gentille ,
Qui soit joyeuse & de plaisant maintien ,
De rien n'ait cure , & sans cesse fretille ,
Qui sans raison toujours cause & babille ,
Et n'ait de Livre autre que son miroir ;
Car ne trouver pour s'ébattre le soir ,
Qu'une Maîtresse honnête , prude & sage ,
En vérité ce n'est Maîtresse avoir ,
C'est prendre Femme , & vivre en son ménage ;

EPIGRAMME IX.

LE teint jauni comme feuilles d'Automne ,
Et n'invoquant autre Dieu qu'A tropos ,
Amour s'en yint , qui me la baillant bonne ;
Tais-toi , dit-il , tu trouveras repos.
Je me suis tû , croyant sur ce propos
De ses mignons aller grossir la liste.
Mais c'est pitié. Loin que ce Dieu m'assiste ,
En me taisant mon mal devient plus fort.
J'entens , Amour : Vous êtes bon sophiste ;
J'aurai repos , oui , quand je serai mort ,

EPIGRAMME X.

CERTAIN Ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un Docteur Galénique
Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
Fièvre adurante, & soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique,
Qu'il faut guérir la soif premièrement.
Lors le Fiévreux lui dit : Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire :
Guérissez-moi ma fièvre seulement ;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

EPIGRAMME XI.

SUR leurs fantés un Bourgeois & sa femme
Interrogeoient l'Opérateur Barri,
Lequel leur dit : Pour vous guérir, Madame,
Beaume plus sûr n'est que votre mari.
Puis se tournant vers l'époux amaigri :
Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle.
Las ! dit alors l'époux à sa femelle,
Puisqu'autrement ne pouvons nous guérir,
Que faire donc ? Je n'en sçai rien, dit-elle ;
Mais, par Saint Jean, je ne veux point mourir.

EPIGRAMME XII.

CERTAIN Huissier étant à l'Audience,
 Croit toujours : Paix-là , Messieurs , paix-là ;
 Tant qu'à la fin tombant en défaillance ,
 Son teint pâlit , & sa gorge s'enfla.
 On court à lui. Qu'est-ceci ? Qu'est-ce là ?
 Maître Perrin ! à l'aide , il agonise.
 Bessière * vient : on le phlébotomise.
 Lors ouvrant l'œil clair comme un basilic :
 Voilà , Messieurs , dit-il , sortant de crise ,
 Ce que l'on gagne à parler en public.

EPIGRAMME XIII.

PAR passe-tems un Cardinal oyoit
 Lire les Vers de Psyché , Comédie ;
 Et les oyant , pleuroit & larmoyoit ,
 Tant qu'eussiez dit que c'étoit maladie.
 Quoi , Monseigneur , à cette rapsodie ,
 Lui dit quelqu'un , tant nous semblez touché ;
 Et l'autre jour au martyre prêché
 De Saint Laurent parûtes si paisible ?
 Ho , ho , dit-il , Tudieu , cette Psyché
 Est de l'Histoire , & l'autre est de la Bible.

* *Fameux Chirurgien.*

EPIGRAMME XIV.

P R E's de sa mort une Vieille incrédule
Rendoit un Moine interdit & perclus :
Ma chere fille , une simple formule
D'acte de Foi ; quatre mots & rien plus.
Je ne sçaurois. Mon Dieu , dit le Reclus ,
Inspirez-moi. Ça , voudriez-vous être
Persuadée ? Oüi , je voudrois connoître ,
Toucher au doigt , sentir la vérité.
Hé bien , courage , allons , reprit le Prêtre ,
Offrez à Dieu votre incrédulité.

EPIGRAMME XV.

P A R trop bien boire , un Curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvoit défermé.
Un Docteur vient. Voici de la besogne
Pour plus d'un jour : je patienterai.
Çà vous boirez. . . Hé bien soir , je boirai.
Quatre grands mois. . . Plûtôt douze , mon Maître.
Cette ptisane. A moi ? reprit le Prêtre.
Vade retrò. Guérir par le poison ?
Non , par ma soif. Perdons une fenêtre ,
Buisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

EPIGRAMME XVI.

CERTAIN Curé , grand enterreur de morts ,
Au chœur assis récitoit le Service.
Certain Frater , grand disséqueur de corps ,
Tout vis-à-vis chantoit aussi l'Office.
Pour un Procès tous deux étant émus ,
De maudissons lardoient leurs *Oremus*.
Hom , disoit l'un , jamais n'entonnerai-je
Un *Requiem* sur cet Opérateur ?
Dieu paternel , dit l'autre , quand pourrai-je
A mon plaisir disséquer ce Pasteur ?

EPIGRAMME XVII.

ELLE a , dit-on , cette bouche & ces yeux
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse
Elle a d'Hébé le souris gracieux ,
La taille libre , & l'air d'une Déesse.
Que dirai plus ? on vante sa sagesse ;
Elle est polie & de doux entretien ,
Connoît le monde , écrit & parle bien ;
Et de la Cour sçait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien ,
Hors un seul point. Et quoi ? Le don de plaire.

EPIGRAMME XVIII.

CE Monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différens.
Là sur la Scène, en habit dramatique,
Brillent Prélats, Ministres, Conquérans.
Pour nous, vil Peuple assis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en bas la Pièce est écoutée :
Mais nous payons, utiles spectateurs ;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les Acteurs.

EPIGRAMME XIX.

*A un pié-plat, qui faisoit courir de faux bruits
contre moi.*

VIl imposteur, je vois ce qui te flatte.
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours ; & nouvel Erostrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes Vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré ;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un saquin ignoré.

EPIGRAMME XX.

LE Traducteur qui rima l'Iliade,
 De douze Chants prétendit l'abrégé :
 Mais par son style aussi triste que fade,
 De douze en sus il a sçu l'allonger.
 Or le Lecteur, qui se sent affliger,
 Le donne au Diable, & dit, perdant haleine :
 Hé finissez, Rimeur à la douzaine !
 Vos abrégés sont longs au dernier point.
 Ami Lecteur, vous voilà bien en peine ;
 Rendons-les courts, en ne les lisant point.

EPIGRAMME XXI.

Contre un Voleur médisant.

LORSQUE je vois ce moderne Sisyphe
 Nous abboyer, je trouve qu'il fait bien.
 Mieux vaut encor porter l'Hiéroglyphe
 D'impertinent, que celui de vaurien.
 Il est sauvé, s'il peut trouver moyen
 Qu'au rang des sots Phébus l'immatricule ;
 Et semble dire : Auteurs, à qui Catulle
 De badiner transmit l'invention,
 Par charité rendez-moi ridicule,
 Pour rétablir ma réputation.

*EPIGRAMME XXII.**A un Critique moderne.*

APRE's avoir bien sué pour entendre
Vos longs discours doctement superflus ;
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris , ni vous non plus !
Monsieur l'Abbé , dont les tons absolus
Seroient fort bons pour un petit Monarque ,
Vous croyez être au moins notre Aristarque :
Mais apprenez , & retenez-le bien ,
Que qui sçait mal , vous en êtes la marque ,
Est ignorant plus que qui ne sçait rien.

EPIGRAMME XXIII.

CERTAIN Marquis , fameux par le grand bruit
Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune ,
Se plaint par-tout que des voleurs de nuit
En son logis sont entrés sur la brune :
Ils m'ont tout pris , bagues , joyaux , pécune ;
Mais ce que plus je regrette , entre nous ,
C'est un recueil d'amoureux billets doux
De cent beautés dont mon cœur fit capture.
Seigneur Marquis , j'en suis fâché pour vous ;
Car ces coquins connoîtront l'écriture.

EPIGRAMME XXIV.

LE vieux Ronfard ayant pris ses besicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisoit tout haut ces Odes par articles,
Dont le Public vient d'être régale.
Ouais, qu'est-ceci, dit tout-à-l'heure Horace,
En s'adressant au Maître du Parnasse ?
Ces Odes-là frisent bien le Péraut.
Lors Apollon bâillant à bouche close :
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut ;
C'est que l'Auteur les devoit faire en prose.

EPIGRAMME XXV.

DEPUIS trente ans un vieux Berger Normand
Aux beaux Esprits s'est donné pour modèle.
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Et n'est Caillette en honnête maison,
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, Caillettes ont raison ;
C'est le Pédant le plus joli du monde.

EPIGRAMME XXVI.

Pour une Dame nouvellement mariée.

SEIGNEUR Hymen, comment l'entendez-vous ?
Disoit l'aîné des Enfans de Cythère.
De cet objet, qui semble fait pour nous,
Pensez-vous seul être dépositaire ?
Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire ;
Pour mon profit vous soyez peu zélé.
Hé, mon ami, reprit l'Enfant aîlé,
Conserve nous, ainsi que ta prunelle :
Quand une fois l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aîle.



EPIGRAMME XVII.

EST-ON Héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur ;
Est-on Héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on Héros en régissant par la peur ?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître,
Mais de son ire éteindre le salpêtre ;
Sçavoir se vaincre, & réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; & voilà mon Héros.

EPIGRAMME XXVIII.

H OUDART n'en veut qu'à la raison sublime,
Qui dans Homère enchante les Lecteurs :
Mais Arouet veut encor de la rime
Désabuser le peuple des Auteurs.
Ces deux rivaux érigés en Docteurs,
De Poësie ont fait un nouveau Code :
En bannissant toute règle incommode,
Vont produisant ouvrages à foison,
Où nous voyons que pour être à la mode,
Il faut n'avoir ni rime ni raison.

EPIGRAMME XXIX.

D OCTES Héros de la Secte moderne,
Comblés d'honneurs & de gloire enfumés,
Défiez-vous du tems qui tout gouverne ;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'Auteurs plus que vous renommés
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage ?
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.
Mais sçavez-vous qui fait vivre un ouvrage ?
C'est le génie ; & vous ne l'avez point.

EPIGR. XXX.

EPIGRAMME XXX.

GRyphon rimailleur subalterne ,
Vante Syphon le barbouilleur ;
Et Syphon peintre de taverne
Prône Gryphon le rimailleur.
Or en cela certain ralleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages ;
Car sans Gryphon & ses ouvrages ,
Qui jamais eût vanté Syphon ?
Et sans Syphon & ses suffrages ,
Qui jamais eût prôné Gryphon ?



EPIGRAMMES.

LIVRE II.

EPIGRAMME I.

Quand pour ravoir son épouse Euridice,
 Le bon Orphée alla jusqu'aux Enfers,
 L'étonnement d'un si rare caprice
 En fit cesser tous les tourmens diyers.
 On admira bien plus que ses concerts
 D'un tel amour la bizarre saillie ;
 Et Pluton même embarrassé du choix ;
 La lui rendit pour prix de sa folie,
 Puis la retint en faveur de sa voix.



EPIGRAMME II.

DEux grands Amours , fripons de même race,
S'étoient nichés dans les yeux de Doris.
Un tiers survient , qui leur a dit : De grace ,
Recevez-moi : le reste est déjà pris.
Tant pis pour toi , dirent ces mal appris ,
Qui tout-à l'heure en deux ou trois boutades
Le firent cheoir sur un sein de cristal.
Lors il leur dit : Grand-merci , Camarades.
Vous êtes bien : Moi , je ne suis pas mal.

EPIGRAMME III.

LEger de queue & de ruses chargé ,
Maître Renard se proposoit pour règle.
Léger d'étude & d'orgueil engorgé ,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Oyez-le bien : Vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid ,
Que Cendrillon , Peau-d'âne ou Barbe bleue.
Maître Houdart , peut-être on vous croiroit :
Mais par malheur vous n'avez point de queue.



EPIGRAMME IV.

*Pour Madame**** à la Chasse.*

Quand sur Bayard par bois ou sur montagne
A giboyer vous prenez vos ébats ,
Dieux des forêts d'abord sont en campagne ,
Et vont en troupe admirer vos appas,
Amis Sylvains , ne vous y fiez pas.
Car ses regards font souvent pires niches,
Que feu ni fer ; & cœurs en tel pourchas
Risquent du moins autant que Cerfs & Biches.

EPIGRAMME V.

*Pour la même , étant à la représentation
de l'Opéra d'Alcide.*

Non , ce n'est point la robe de Nessus ,
Qui consuma l'amoureux fils d'Alcmène;
Ce fut le feu de cent baisers reçus,
Qui dans son sang couloit de veine en veine.
Il en mourut ; & la nature humaine
En fit un Dieu que l'on chante aujourd'hui.
Que de mortels , si vous vouliez , Climène,
Mériteroient d'être Dieux comme lui !

EPIGRAMME VI.

Sur la même, qui s'occupoit à filer.

CE ne sont plus les trois Sœurs de la Fable ;
 Qui de nos jours font tourner le fuseau.
 Une Déesse aux mortels p'us affable
 Leur a ravi le fatal écheveau.
 Mais notre sort n'en sera pas plus beau ,
 D'être filé par ses mains fortunées.
 L'Amour , hélas ! armé de leur ciseau ,
 Mieux qu'Atropos tranchera nos années.

EPIGRAMME VII.

Cephale un soir devoit s'entretenir
 Avec l'Aurore , au retour de la chasse.
 Il vous rencontre ; & de son souvenir ,
 En vous voyant , le rendez-vous s'efface.
 Qui n'eût pas fait même chose en sa place ?
 J'eusse failli comme lui sur ce point.
 Mais le pauvre , mal tient qui trop embrasse ;
 Perdit l'Aurore , & ne vous gagna point.



EPIGRAMME VIII.

ENtrez , Amours , votre Reine s'éveille,
Venez , mortels , admirer ses attraits.
Déjà l'Enfant , qui près d'elle sommeille ,
De sa toilette a rangé les apprêts.
Mais gardez-vous d'approcher de trop près ;
Car ce fripon , caché dans sa coëffure ,
De tems en tems décoche certains traits ,
Dont le trépas guérit seul la blessure.

EPIGRAMME IX.

DE ce bonnet , façonné de ma main ,
Je te fais don , me dit un jour ma Belle ;
Sçache qu'il n'est Roi ni Prince Romain ,
Qui n'enviât faveur si solennelle.
Malheur plutôt , dis-je , à toute cervelle
Que vous coëffez : le grand diable s'y met. :
Va , va , j'en coëffe assez d'autres , dit-elle ,
Sans leur donner ni toque ni bonnet.



EPIGRAMME X.

UN Maquignon de la ville du Mans
Chez son Evêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux Bas-Normands,
Que l'homme saint louoit outre mesure.
Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?
Pour chevaux Turcs on les vendroit au Roi.
Turcs , Monseigneur ? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils sont Chrétiens , ainsi que vous & moi.

EPIGRAMME XI.

UN Magister , s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace ,
D'un coup dans l'œil se fit apostropher ,
Dont il tomba , faisant laide grimace.
Lors un Frater s'écria , place , place :
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil , lui dit Messer Pancrace ?
Non , mon Ami ; je le tiens dans ma main :

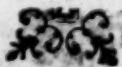


EPIGRAMME XII.

A Son portrait , certain Rimeur braillant
Dans un logis se faisoit reconnoître :
Car l'Ouvrier le fit avec tel art ,
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ha le voilà : c'est lui , dit un vieux Reitre ;
Et rien ne manque à ce visage-là ,
Que la parole. Ami , reprit le Maître ,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

EPIGRAMME XIII.

UN vieil Abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un Juge de Garonne ,
Lequel lui dit , portez votre grief
Chez quelque sage & discrète personne.
Conseillez-vous au Palais , en Sorbonne.
Puis quand vos cas seront bien décidés ,
Accordez-vous si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise , plaidez.



EPIGRAMME XIV.

JEan s'est lié par conjugal serment
A son Alix, si long tems recherchée.
Mais quatre mois après le Sacrement,
D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.
Jean se lamente ; Alix est bien fâchée :
Mais le public varie à leur égard.
L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée,
L'autre que Jean s'est marié trop tard.

EPIGRAMME XV.

CE pauvre Epoux me fait grande pitié.
Incessamment son diable le promène:
Au moindre mot que nous dit sa moitié,
Il se tourmente, il suë, il se démène.
Fait-elle un pas ? Le voilà hors d'haleine :
Il cherche, il rode, il court deçà, delà.
Hé, mon Ami, ne prens point tant de peine ;
Tu serois bien dupé sans tout cela.



EPIGRAMME XVI.

TRois choses sont que j'admire à part moi:
La probité d'un homme de finance,
La piété d'un Confesseur du Roi,
Un riche Abbé pratiquant l'abstinence
Pourtant, malgré toute leur dissonance,
Je puis encor ces trois points concevoir.
Mais pour le quart, je m'y perds, plus j'y pense.
Et quel est-il? L'orgueil d'un Manseau noir.

EPIGRAMME XVII.

L'Homme créé par le Fils de Japhet,
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble & femelle:
Mais Jupiter de ce tour si parfait
Fit deux moitiés, & rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ah! la voilà, c'est elle!
Mais à l'épreuve, hélas! ce ne l'est point.



EPIGRAMME XVIII.

Avec les Gens de la Cour de Minerve
Désirez-vous d'entretenir la paix ?
Louez les bons , pourtant avec réserve :
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit pas pour semblables méfaits
En Purgatoire aller chercher quittance ;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais ,
Sans en avoir fait double pénitence.

EPIGRAMME XIX.

Monsieur l'Abbé , vous n'ignorez de rien ,
Et ne vis onc mémoire si féconde.
Vous perorez toujours , & toujours bien ,
Sans qu'on vous prie , & sans qu'on vous réponde.
Mais le malheur , c'est que votre faconde
Nous apprend tout , & n'apprend rien de nous.
Je veux mourir , si pour tout l'or du monde ,
Je voudrois être aussi scavant que vous.



EPIGRAMME XX.

Qui vous aimant , ô fantasque Beauté ,
 Veut obtenir amitié réciproque ,
 Y parviendra par mépris affecté ,
 Mieux que par soin , ni gracieux colloque.
 Car je connois votre cœur équivoque.
 Respect le cabre , amour ne l'adoucit ;
 Et ressemblez à l'œuf cuit dans sa coque :
 Plus on l'échauffe , & plus se rendurcit.

EPIGRAMME XXI.

NE vous fiez , Bachelettes rusées ,
 A ce Galand qui vous vient épier ,
 Et que j'ai vû dans nos * Champs Elisées
 Se promener grave comme un Chapier.
 Car bien qu'il ait poil noir , teint de pourpier ,
 Echine large , & poitrine veluë ,
 Si sçai-je bien qu'Amour en son clapier
 Onc n'eut lapin de si mince valuë.

* Promenade de Paris.



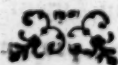
EPIGRAMME

EPIGRAMME XXII.

ENtre Racine & l'ainé des Corneilles,
 Les Chryfogons se font modérateurs.
 L'un à leur gré passe les sept merveilles ;
 L'autre ne plaît qu'aux Versificateurs.
 Or maintenant veillez, graves Auteurs,
 Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
 Pour mériter de pareils protecteurs,
 Ou pour trouver de pareils adversaires.

EPIGRAMME XXIII.

SI de Noé l'un des enfans maudit
 De son Seigneur perdit la sauve-garde,
 Ce ne fut point pour avoir, comme on dit,
 Surpris son pere en posture gallarde :
 Mais c'est qu'ayant fait cacher sa guimbarde
 Au fond de l'arche, en guise de relais,
 Il en tira cette espèce bâtarde,
 Qu'on nomme Gens de Robe & de Palais.



EPIGRAMME XXIV.

*Sur un Extrait impertinent, que les Journalistes
de Paris avoient fait de l'Anacréon
de Mr. de la Fosse.*

PEtits Auteurs d'un fort mauvais Journal,
Qui d'Apollon vous croyez les Apôtres,
Pour Dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal ;
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, & l'y trouvez très-bien:
Nous au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, & nous n'y trouvons rien.

EPIGRAMME XXV.

Aux Mêmes.

GRands Reviseurs, courage, escrimez-vous ;
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai ; car j'aime le désordre ;
Et je l'avoue, un Auteur qui sçait mordre ;
En m'approuvant peut me rendre joyeux :
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Est un parfum que j'aime cent fois mieux,

EPIGRAMME XXVI.

J'Ai depuis peu vû ta femme nouvelle ,
Qui m'a paru si modeste en son air ,
Si bien en point , si discrète , si belle ,
L'esprit si doux , le ton de voix si clair ,
Bref , si parfaite & d'esprit & de chair ,
Que si le Ciel m'en donnoit trois de même ;
J'en rendrois deux au grand Diable d'enfer ,
Pour l'engager à prendre la troisième.

EPIGRAMME XXVII.

*Sur une Ode composée par un misérable Poète
Satyrique, à la louange de Mr Catinat.*

O Catinat , quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi ?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée ,
Que la cueillir de si chétif aloi.
Honni seras , ainsi que je prévoi ,
Par cet Ecrit. Et ne sçais , à vrai dire ,
Remède aucun : sinon que contre Toi
Le même Auteur écrive une Satyre.

EPIGRAMME XXVIII.

Sur le Dialogue de Platon, intitulé le Banquet.

Lorsqu'à Pluton le messager Mercure
 Eut apporté le Banquet de Platon,
 Il fit venir le Maître d'Epicure,
 Et lui dit : Tien, ti-moi ce roga-tion.
 Lors Démocrite, abusé par le ton,
 Lut cet écrit, le croyant d'un Sophiste.
 Qui fut penau ? Ce fut le bon Pluton ;
 Car son rieur devint Panégyriste.

EPIGRAMME XXIX.

*A Monsieur ***.*

A Mi, croi-moi : cache bien à la Cour
 Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître;
 C'est le moyen d'y devenir un jour
 Puissant Seigneur, & Favori peut-être.
 Et favori ? Qu'est-ce là ? C'est un Etre,
 Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
 Et qui se rend précieux à son Maître,
 Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.

EPIGRAMME XXX.

DE haut sçavoir Phébus ne m'a doté :
Mais des neuf Sœurs je sçai toucher la Lyre;
Grosse chevance oncques ne m'a tenté :
Mais peu de biens ont de quoi me suffire.
Amour me tint long-tems sous son empire ;
J'ai retrouvé repos & liberté:
Mais ce bien-là , certes je le puis dire ,
Si c'en est un , je l'ai bien acheté.

Fin du second Livre,



EPIGRAMMES.

LIVRE III.

EPIGRAMME I.

EN son lit une Damoiselle
Attendoit l'instant de sa mort :
Un Capucin brûlant de zèle,
Lui dépêchoit son passeport.
Puis il lui dit pour reconfort :
Consolez-vous , Ame fidelle ;
La Vierge est là , qui vous appelle
Dans la Sainte Jérusalem.
Dites trois fois pour l'amour d'elle ,
Domine , salvum fac Regem.



EPIGRAMME II.

A Monsieur le Duc de Bourgogne.

Mars & l'Amour au jour de votre fête
De même ardeur pour vous se sont épris ;
L'un de lauriers ornera votre tête ,
L'autre y joindra ses mirres favoris.
Jeune héros , l'un & l'autre ont leur prix :
Mars fut toujours ami de Cythérée,
Vous trouverez les mirres plus fleuris ,
Et les lauriers de plus longue durée.

EPIGRAMME III.

A Madame Dasse, les deux Dons.

Les Dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs dons d'excellente nature :
L'un avoit nom , Ceinture de Venus ,
Et l'autre étoit la Bourse de Mercure.
Lors Apollon dit par forme d'Augure :
De celle-ci largesse elle fera ,
De l'autre non ; car jamais créature
De son vivant ne la possèdera.

*EPIGRAMME IV.**Contre les Femmes.*

POur triompher de l'humaine nature,
Le vieux serpent cauteleux & madré
Tenta la femme ; & la femme parjure
Fit parjurer l'homme inconsideré :
Mais que nous a Moÿse figuré
Par ce récit ? Le sens en est palpable :
De tout tems l'homme à la femme est livré ;
Et de tout tems la femme l'est au Diable.

*EPIGRAMME V.**Les Souhairs.*

ETre l'Amour quelquefois je désire ;
Non, pour régner sur la terre & les cieux ;
Car je ne veux régner que sur Témire :
Seule elle vaut les mortels & les Dieux.
Non pour avoir le bandeau sur les yeux ;
Car de tout point Témire m'est fidelle.
Non pour jouir d'une gloire immortelle ;
Car à ses jours survivre je ne veux :
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du Dieu d'Amour & les traits & les feux ;

*EPIGRAMME VI.**A Monsieur Rouillier.*

MITS d'Amour, Pampres du Dieu de l'Inde,
Ne sont moissons dont je sois fort chargé ;
En qualité de Citoyen du Pinde ,
Le laurier seul est le seul bien que j'ai.
Bien qu'en soyez noblement partagé ,
Ne dédaignez pourtant notre guirlande ;
Car ce laurier dont je vous fais offrande ,
Ressemble assez aux faveurs d'une Iris.
Ce don commun devient de contrebande :
Mais est-il rare ? il vaut encor son prix.

*EPIGRAMME VII.**Doute résolu.*

Comte, par qui Venus mit en pratique
Tout ce qui peut Damaifelle tenter ,
Pour décider ton doute académique ,
point ne nous faut Calepin consulter.
Ce cas je puis , fans trop argumenter ,
Te débrouiller en style d'Epigramme.
Qu'ainfi ne foit, on fçait qu'à mainte Dame

250 EPIGRAMMES,

Tu fais souvent tour de maître Gonin*,
Mais par ta foi, dis-nous si jamais femme
Ne t'a joué tour de maître Conin.

* La différence de maître Gonin , à maître Conin.

EPIGRAMME VIII.

Désir du Martyre.

UN Compagnon que les Turcs avoient pris;
A son retour merveilles racontoit,
En récitant comment il fut surpris ;
Et ses tourmens à deux Dames contoit.
L'une des deux qui si piteux cas oit ,
Lui demanda , que font les Turcs aux femmes ?
Hélas ! dit-il , ces malheureux infâmes
Leur font cela tant qu'ils les font mourir.
O plût à Dieu , dit l'une de ces femmes ,
Que pour la foi puissions ainsi souffrir.



EPIGRAMME IX.

Le Diable Roi de la Féve.

UN Prêtre fut, qui la veille des Rois,
En quatre parts son gâteau découpa,
Trop d'une en fit ; car ils n'étoient que trois ;
Jesus, sa Mere, & lui qui se trompa,
Deux ou trois fois les quatre parts compta ;
Trois suffisoient : le grand Diable y ait part.
Voilà pour Dieu, pour sa Mere & pour moi.
Qui fut penaut ? ce fut frere Frapart ;
Car il avint que le Diable fut Roi.

EPIGRAMME X.

*Contre le M***.*

Fille de certaine pratique
Trouve à la Cour facile accès
Chez un Seigneur climatérique ;
Et l'on glose sur ses excès.
Il aime la fille de joye :
Mais sçavez-vous comme il l'employe ?
Croyez-vous qu'il y touche ? oh, non :
Tous ses titres il lui déploie,
Il lui parle de...
D'un louis neuf il la soudoye,

252 *EPIGRAMMES,*

~~Lui lit ses vers & le renvoie.~~

Ne devinez-vous pas son nom.

EPIGRAMME XI.

Contre l'usurier.

TU dis par tout maître Usurier,
Que contre toute règle on rit au * Légalire,
Et que tu saurois bien mieux faire
Un spectacle à la fois risible & régulier,
Sans doute; & pour punir tes petits tours espiègles,
Lorsqu'au bout d'un chevron danser on te verra,
Il est certain que l'on rira,
Et que l'on rira dans les règles.

* Comédie de Renard.

EPIGRAMME XII.

Contre le même.

L'Usure & la Poésie
Ont fait jusques aujourd'hui
Du fils de Matthieu Dabrie
Les délèges & l'ennui.
Ce Rimeilleur à la glace
N'a fait qu'un saut de balot
Du Châtelet au Parnasse,
Du Parnasse au Châtelet.

EPIGRAMME.

*EPIGRAMME XIII.**Contre le même.*

EN fait de plaisanterie
Sur Marot vous l'emportez ;
Mais vos Vers , maître Debrie,
Seront bien-tôt acquittés
C'est en vain que vous partez ,
Je vous payerai , je vous jure ,
Et comme vous souhaitez ,
C'est-à-dire avec usure.

*EPIGRAMME XIV.**Contre le même.*

POur disculper ses œuvres insipides ,
Debrie accuse & le froid & le chaud.
Le froid , dit-il , fit choir mes Heraclides ,
Et la chaleur fit tomber mon lourdaud ,
Mais le Public qui n'est point en défaut ,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre ,
Dit à cela , taisez-vous , grand Nigaud :
C'est le froid seul , qui fit choir l'un & l'autre.

*EPIGRAMME XV.**Contre Montfort.*

DAns une troupe avec choix ramassée |
On produisit certains Vers languissans;
Chacun les lut; on en dit sa pensée:
Mais sur l'Auteur on étoit en suspens,
Lorsque Montfort présenta son visage,
Et l'embarras fut terminé d'abord;
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage;
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

*EPIGRAMME XVI.**Contre Paul.*

PAul de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir Poëte,
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet,
Que cette voie est la plus sûre:
Mais vous eussiez encor mieux fait
De laisser agir la nature,

*EPIGRAMME XVII.**A l'Abbé de Chauvieu.*

MAître Vincent , le grand faiseur de Lettres,
Si bien que vous n'eut sçu prosaïser,
Maître Clement , ce grand faiseur de mètres ,
Si doucement n'eut sçu poëtiser :
Phœbus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte Fontaine ,
Et connoitra que pour bons Vers puiser ,
Vin Champenois vaut mieux qu'Eau d'Hipocréne.

*EPIGRAMME XVIII.**Contre Pradon.*

AU nom de Dieu, pourquoi ce grand courroux,
Qui contre Despreaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné , me direz-vous :
Je veux le diffamer chez les races futures,
Et croyez-moi , laissez d'inutiles projets.
Quand vous réussiriez à ternir sa mémoire ,
Vous n'avanceriez rien pour votre propre gloire,
Et le Grand * Scipion sera toujours mauvais.

** Tragédie de Pradon.*

*EPIGRAMME XIX.**Contre M... Marguillier de S. Roch.*

J’Avois frondé le culte & les mystères,
Dont à la Chine on s’est embarrassé,
Et Brisacier dans ses lettres austères
Me paroïssoit justement courroucé.
Mais quand je vois Sire Alain encensé,
Je suis forcé d’abjurer mes paroles,
Et de souscrire à l’hommage insensé,
Que les Chinois rendent à leurs Idoles.

*EPIGRAMME XX.**Contre la Judith * de Boyer.*

A Sa Judith Boyer par aventure
Etoit assis près d’un riche Caissier,
Bien aise étoit ; car le bon Financier
S’attendrissoit , & pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sçai , lui dit le vieux rimeur :
Le beau vous touche , & ne seriezd’humeur
A vous saisir pour une baliverne.

** Tragédie.*

Lors le Richard en larmoyant lui dit ,
Je pleure , hélas ! de ce pauvre Holoferne ,
Si méchamment mis à mort par Judith.

EPIGRAMME XXI.

Contre Saurin & la Motte.

DEux jours y a , courte sera l'Histoire ,
Qu'avec Saurin la Motte disputoit ,
Lequel des deux sur l'autre l'emportoit
A bien prôner leur mérite & leur gloire.
Moi , dit Saurin , pouvois-je faire plus ?
Dans mon Journal je vous mets au-dessus
Des Ecrivains de la Grèce & de Rome.
Par les Sçavans j'en serai bien grondé.
Moi , dit la Motte , ai-je moins hazardé ?
Mes Vers vous font passer pour honnête homme.

*On attribue cette Epigramme à M. d'Aubigni de
la Fosse.*



EPIGRAMME XXII.

Contre Crébillon.

CAchez vous , Lycosrons antiques & modernes,
 Vous , qu'enfanta le Pinde au fond de ses ca-
 vernes ,

Pour servir de modèle aux Auteurs boursoufflés.
 Retirez vous , Ronsard , Baïf , Garnier , Jodele,
 Et respectés des Vers plus durs & plus enflés,
 Que tous ceux de Coras , Boyer & la Chapelle.

EPIGRAMME XXIII.

POur des Vers qui ne sont qu'un jeu ,
 Vous avez tort d'être en colere.

Il est vrai que j'y mens un peu :
 Mais au lieu de vous mettre en feu ,
 Ce mensonge auroit dû vous plaire.
 Que diable auroit-ce donc été ,
 Si j'avois dit la vérité ?



EPIGRAMME XXIV.

Contre Longepierre.

A Voir Perault & Longepierre ,
Chacun de son parti vouloit régler le pas ,
Ne diroit-on pas d'une Guerre ,
Dont le sort est remis aux soins de deux Goujats ?

EPIGRAMME XXV.

Contre le même.

L Ongepierre le Translateur ,
De l'Antiquité zéléteur ,
Imite les premiers fidèles ,
Qui combattoient jusqu'au trépas
Pour des vérités immortelles ,
Qu'eux-mêmes ne comprenoient pas.



EPIGRAMME XXVI.

Contre le même.

TOi qui places impudemment
Le froid Pic au haut du Parnasse,
Puisses-tu pour ton châtiment
Admirer l's airs de Colasse !

EPIGRAMME XXVII.

*A Madame***.*

L'Autre jour la Cour du Parnasse
Fit assembler tous ses Bureaux,
Pour juger au rapport d'Horace
Du prix de certains Vers nouveaux.
Après maint Arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le Courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers Vers.
Aussi-tôt le Dieu du Permesse
Lui dit : Connois-tu cette pièce ?
Je la fis en ce même endroit.
L'amour avoit monté ma Lyre ;
Sa Mere écoutoit sans mot dire :
Je chantois , Iris écrivoit.

EPIGRAMME XXVIII.

Contre Boindin.

Monsieur l'Auteur que Dieu confonde,
 Vous êtes un maudit Bavard,
 Jamais on n'ennuya son monde
 Avec tant d'esprit & tant d'art.
 Je vous estime & vous honore :
 Mais les ennuyeux tels que vous ,
 Eussiez-vous plus d'esprit encore ,
 Sont la pire espèce de tous.
 Qu'un sot afflige mon oreille ,
 Passe encor , ce n'est pas merveille ;
 Le don d'ennuyer est son lot :
 Mais Dieu préserve mon ouye
 D'un homme d'esprit , qui m'ennuye :
 J'aimerois mieux cent fois un sot.

EPIGRAMME XXIX.

Contre l'Abbé Fraguier.

Fraguier , tu dis qu'il faut brûler mon Livre.
 Helas ! le pauvre enfant ne demandoit qu'à vivre ;
 Les tiens auront un meilleur sort :
 Ils mourront de leur belle mort.

EPIGRAMME XXX.

CHrysologue toujours opine ;
C'est le vrai Grec de Juvénal :
Tout ouvrage , toute Doctrine
Ressortir à son Tribunal.
Faut-il disputer de Physique ?
Chrysologue est Physicien.
Voulez-vous parler de Musique ?
Chrysologue est Musicien.
Que n'est-il point ? Docte Critique ,
Grand Poëte , bon Scholastique ,
Astronome , Grammairien.
Est-ce tout ? Il est Politique ,
Jurisconsulte , Historien ,
Platoniste , Cartésien ,
Sophiste , Rhéteur , Empirique.
Chrysologue est tout , & n'est rien,



EPIGRAMME XXXI.
JUSTIFICATION
DE LA PRECEDENTE
EPIGRAMME

*A un Important de Cour , qui s'en faisoit
l'application.*

Bien que votre ton suffisant
Prête un beau champ à la Satyre ,
Ne vous allarmez pas , beau Sire ,
Ce n'est point vous , quant à présent ,
Que ma Muse a voulu décrire.
Et qui donc ? Je vais vous le dire.
C'est un Prêtre mal décidé ,
Moitié Robe , moitié soutane ,
Moitié dévot , moitié prophane ;
Sçavant jusqu'à l'A B C D ,
Et galant jusqu'à la tisanne.
Le reconnoissez-vous ? Selon.
C'est celui qui sous Apollon
Prend soin des haras du Parnasse ;
Et qui fait provigner la race
Des Bidets du sacré valon.
Le reconnoissez-vous mieux ? Non.
Ouais. Pourtant , sans que je le nomme ;

264 *EPIGRAMMES.*

Il faut que vous le deviniez,
C'est l'aîné des Abbés noyez.
Oh , oh , j'y suis. Ce trait peint l'homme ,
Depuis la tête jusqu'aux pieds.

EPIGRAMME XXXII.

Conte du Pogge.

UN Fat partant pour un voyage ,
Dit qu'il mettoit dix mille francs ,
Pour connoître un peu par usage
Le monde avec ses habitans.
Un tel projet est chose utile ,
Reprit certain homme ingénu :
Mais mettez-en encor dix mille ,
Pour ne point en être connu.

Fin du troisième Livre.



*Nam castum esse decet pium Poëtam
 Ipsum, versiculos nihil necesse est,
 Qui tùm denique habent salem & leporem,
 Si sint molliculi aut parùm pudici,
 Et quod pruriat, incitare possint.*

Catull. 16.

*EPIGRAMMES.**LIVRE IV.*

EPIGRAMME I.

Quand Prométhée eut les humains formés,
Je veux, dit-il, vous rendre aux Dieux pareils
Par quoi ferez tels que Priape, armés
De braquemars entre les deux orteils.
Si les forgea tous beaux & bien vermeils :
Les uns petits, & les autres plus grands,
Selon la taille & les corps différens.
Mais sur le point que chaque carabine ;
S'alloit poser sur son vrai parapet,
Survint Bacchus, dont la liqueur mutine
De Prométhée échauffa le rouper.
Donc à la fin le bon fils de Japer
Tout de travers acheva sa besogne ;
Et de-là vint, donc c'est grande vergogne ;
Qu'aux corps humains, tant soient-ils apparens ;
Harnois d'amour furent mal assortis,
Ayant donné les plus petits aux grands,
Et les plus grands à nous autres petits.

EPIGRAMME II.

D'Un jeune gars de frayeur tout pantois
Frere Renri confessoit le péché :
Pere , dit-il , j'ai forniqué six fois.
Six fois ? Ho ho ! quel garçon débauché !
Ensuite , ayans son tarif épluché ,
Pour un Rosaire absous il le quitta.
Vint un second qui de neuf se vanta :
Sa taxe fut d'un Rosaire & demi.
Mais le dernier troubla Frere Remi ,
Car il avoit onze fois fait le cas.
Onze ? Parbleu mon compte n'y vient pas :
Ce nombre n'est dans mes capitulaires.
Lors le Frater calculant par ses doigts ,
Morbleu , dit-il , voilà bien des mystères :
Allez le faire encore une autre fois ,
Et pour le tout vous direz deux Rosaïres.

EPIGRAMME III.

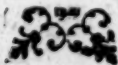
Certain Abbé se manuéliſoit
Tous les matins , songeant à sa voisine,
Son Confesseur l'interrogeant , disoit :
Vertu de froc , c'est donc beauté divine ?
Z ij

268 *EPIGRAMMES,*

Ha ! dit l'Abbé , plus gente Chérubine
Ne se vit onc : c'est miracle d'amour ,
Blancheur de lys , cuisses faites au-tour ,
Tetins , Dieu sçait , & croupe de Chanoine.
Toujours j'y pense ; & même encore ici
Je fais le cas. Pardieu , ce dit le Moine ,
Je le crois bien ; car je le fais aussi.

EPIGRAMME IV.

D'Un Monastère à Venus consacré
L'Abbesse étoit prête de rendre l'ame.
Un vieux Dragon de débauche altéré
Vint en ce lieu pour rafraîchir sa flâme :
Las ! je me meurs , lui dit la bonne Dame ;
Je ne saurois. Parbieu , dit le Soudard ,
Voilà de l'or ; envoyez quelque part.
Mais avisez pourtant que la Donzelle
Ne m'aille ici laisser de mauvais fruits.
Ha croyez-vous que je veuille , dit-elle ;
Tromper quelqu'un en l'état où je suis ?



EPIGRAMME V.

AUx pieds d'un Moine à barbe vénérable
 Un jouvenceau contoit ses passetems.
 Le jour , bon vin , grand'chère , longue table ;
 La nuit , tendrons , ou veuves de vingt ans.
 Le Révérend levant de tems en tems
 Les yeux au Ciel , disoit : Vierge Marie !
 Quel ch'en de train ! Quelle chienne de vie !
 Las , j'en conviens , & ne suis en ce lieu
 Pour contester , reprit le bon Apôtre.
 Hé ce n'est pas la tienne de pardieu ,
 Dit le Frater ; je parle de la nôtre.

EPIGRAMME VI.

DEux Bernardins de diverses Provinces
 De leurs Couvens faisoient description.
 Chez nous , dit l'un , Moines vivent en Princes ;
 Cave & cuisine ont à discrétion :
 Item Nonains , avec permission
 De s'en servir quatre fois la journée.
 Quatre ? Parbleu , c'est pirance bornée ,
 Dit l'autre Moine : on nous le permet huit.
 Cinq le matin , & trois l'après-dînée ;
 Et si j'enrage encor toute la nuit.

EPIGRAMME VII.

UN Compagnon disoit sa rareté
A certain Carme , & s'accusoit à Dieu ;
D'avoir donné trente fois l'accolée
A son Ami : en même jour & lieu.
Le Moine dit , trente fois vertudieu !
Oui , dit le gars , par la vertu secrète
D'une racine. Ami , dit le B llette ,
A tout pécheur Dieu fait rémission :
Or baille moi ta joyeuse recette ,
Et te promets mon absolution.

EPIGRAMME VIII.

CERTAINS Huffarts usant du droit de guerre
Chez un Meûnier entrerent sans pitié,
Puis à ses yeux levant leur cimenterre ,
Mirent à mal sa dolente moitié.
Pourrant la sotte , en signe d'amitié,
Du croupion remuoit la charnière,
Dont le mari lui dit : Ha boucanière,
Je suis cocu , tu prens plaisir au cas.
Hélas , mon fils , repartit la Meûnière,
C'est pour sortir plus vite d'embaras.

EPIGRAMME IX.

UN Nonain par un Moine requise,
Du jeu d'amour, lui dit : Pare Cordon,
Si me faut-il d'abord, peur de surprise,
Par la chatière aulner votre bourdon.
Venez ce soir à l'heure du Pardon.
L'autre n'étant sûr de son allumelle,
Le soir venu, fait à la jouvencelle,
Au lieu de lui, tâter son Compagnon.
Nenni, nenni, je m'y connois, dit-elle,
C'est de pardieu celui de frere Ognon.

EPIGRAMME X.

UN Cavalier de Landeau revenu
Très mal en point, chopinoit chez un Carme:
En chopinant, vit sur son bras charnu
Toile de lin dont la beauté le charme.
Par la mort-bieu, s'écria le Gendarme,
Onc Tisserand ne sçut avec tel art
Filer chemise. Ami, dit le Frapart
Troussant sa robe, il n'est que d'être habile.
Vois-tu bien, là Messire Jean Chouart ?
C'est la quenouille avec quoi je les file.

EPIGRAMME XI.

UN Médecin s'accusoit d'avoir fait
De la Venus un petit Ganyméde.
Le Confesseur lui dit : Ha Bouc infect,
Tison d'Enfer, quel Démon te possède ?
Pourquoi, trouvant un innocent remède
Contre la chair, te damner pour si peu ?
L'autre répond, qu'il a lû que ce jeu
Rend l'œil plus clair, les visières plus nettes.
Hé gros butor, reprit le Moine en feu,
S'il étoit vrai, porterois-je lunettes ?

EPIGRAMME XII.

EN plein Chapitre un Moine à son retour
Compte rendoit des frais de son voyage :
Tant pour le coche, & tant pour le séjour,
Tant pour le vin, & tant pour autre usage.
Puis quand ce vint aux frais du culerage,
Le Papelard mit vingt livres tournois.
Lors le Prieur lui dit : par Saint François,
C'est trop payé. Trop payé, dit le drole ?
Je l'ai tant fait mort-bieu, que chaque fois
Ne coûte pas au Couvent une obole.

EPIGRAMME XIII.

U Ne fillette accorte & bien apprise
En pleine rue un jour se laissa choir,
Grand vent souffloit, dont sa blanche chemise
De voltiger fit très-bien son devoir;
Si que chacun sans lunettes put voir
A découvert sa gentille chapelle.
Lors un Bêat pour cacher à la belle
Ce que sçavez, mit son chapeau dessus.
Chapeaux à moi ? Tirez, tirez, dit-elle :
C'est bien assez d'une main tout au plus.

EPIGRAMME XIV.

D iantre soit fait, disoit un passager,
Et de la Ville & des Dames de Rome.
Chez la Donzelle on poivre l'Etranger :
Chez la Matrone un Mari vous assomme ;
Et chez qui diable ira donc un pauvre homme ?
Chez les Girons ? Ami, vous dites bien,
Reprit d'abord un Prêtre Italien :
Et n'aurions tous rien de meilleur à faire ,
Si ce n'étoit la Bulle d'Adrien ,
Qui par malheur ordonne le contraire.

EPIGRAMME XV.

UN jeune Peintre étant dans une Eglise
A contempler certains Tableaux connus ,
Dit , je voudrois pour plus de mignardise ,
Féminiser un peu ces Anges nus.
Lors une vieille achevant ses Agnus ,
Lui répliqua : Tai-toi , Jean de Nivelles ,
Vois-tu pas bien que si mince allumelle
Jamais ne peut nous faire succomber :
Mais les joyaux , vertuchou , de femelle
Plus sont petits , plus vous font regimber.

EPIGRAMME XVI.

CERTAIN Chanoine à la taille légère
Se confessoit d'avoir fait bricoler
Une Nonain. Passons , lui dit le Pere :
C'est du Seigneur la vigne travailler.
Plus une Veuve. Allons , c'est consoler
Les affligés. Oui : mais , dit le Chanoine ;
Ce n'est le tout. Comment ? Par Saint Antoine ;
Poursuivit-il , j'ai fourbi contre un mur. ..
Qui ? Votre Sœur. Ma Sœur , reprit le Moine ;
Et moi ta Mere. Adieu. *Remittuntur.*

EPIGRAMME XVII.

UN Précepteur logé chez un Gênois
Tant procéda , que de fil en aiguille
Il exploita la Nièce du Bourgeois ,
Et le Disciple , & la Mere , & la Fille.
Le cas fit bruit ; & le Chef de famille ,
Homme prudent , tira mon drôle à part ,
Cà , çà , dit-il , venez , Messire Oudart ,
Sur notre peau consommer vos ouvrages.
C'est bien raison que j'en tire ma part ,
Puisque c'est moi qui vous donne des gages.

EPIGRAMME XVIII.

GERtain Ministre instruisant la jeunesse
D'une Nonain qui venoit d'abjurer ,
Approchez-moi le vase de liesse ,
Dit-il ; nature est prête d'opérer.
Venez , Sara , venez , sans différer ,
Faire un Elû dans la Loi Protestante ;
Pour me prouver votre conversion.
Las ! non pas un , dit-elle , mais cinquante ;
Lors le Ministre : O fille de Sion ,
S'écria-t-il , que la grace est puissante !

EPIGRAMME XIX.

A Deux genoux une gente pucelle
Se confessoit aux pieds d'un Cordelier ;
Et lui montrait par-dessous sa dentelle
L'échantillon d'un tetin régulier.
Lors de la chair le Démon familier
Se fit sentir. Par quoi l'homme d'Eglise
Lui mit ès mains son joyeux éguillon.
O qu'est ceci , dit la fille surprise ?
Prenez , prenez , reprit le penaillon :
C'est le cordon de Saint François d'Assise.

*EPIGRAMME XX.**Pour une Dame vêtue en Cavalier.*

UN Castillan zélé pour les Laïcs
En leur faveur chantoit comme un Orphée.
Un Florentin , pour l'honneur du pays ,
Aux seuls Gitons élevoit un trophée.
Mais vous voyant en Cavalier coëffée ,
Chacun changea de goût & de discours.
L'Italien jura que pour toujours
Il quitteroit sa première pratique ;
Et l'Espagnol promit tout au rebours
De n'exercer que l'amour Socratique.

EPIGRAMME

EPIGRAMME XXI.

UN Mandarin de la Société
 A des Chinois prêchoit le culte nôtre,
 Un Bônze ayant quelque tems disputé,
 Sur certains points convint avec l'Apôtre.
 Dont à part soi fort contens l'un & l'autre,
 Chacun sortit en se congratulant.
 Le Moine dit : graces à mon talent,
 De ce Chinois j'ai fait un Profélite :
 Béni soit Dieu , dit l'autre , en s'en allant ;
 J'ai converti cet honnête Jésuite.

EPIGRAMME XXII.

UN Barnabite exploitoit Sœur Colette
 Mal à son aise au travers du parloit.
 Ah ! quel travail, lui disoit la Nonette !
 Bien mieux au lit ferions un tel devoir.
 Ma chere Sœur , reprit le Moine noir,
 Un tel penser vient de l'Esprit immonde.
 Dieu ne nous fit pour nos aises avoir
 En ce bas lieu , comme les gens du monde.



EPIGRAMME XXIII.

UN Ne Novice accusoit un Curé
A son Prélat, d'avoir cueilli sa rose :
Avez-vous là, lui dit l'homme sacré,
Quelque témoin qui contre lui dépose ?
Las, Monseigneur, la cellule étoit close,
Et ne voulus crier, tant j'avois peur
De réveiller Madame qui repose
Toutes les nuits avec le Promoteur.

EPIGRAMME XXIV.

EN un marché passoient avec maint Sbire
Deux Florentins que pour crime on brula ;
Crime galant, tel que l'aurez pu lire
Du beau Catule & de Caligula.
Peuple assemblé disoit l'un, me voilà ;
Je suis l'agent, que tu ne t'y méprennes,
Ha, dit le Prêtre, ami, laissons cela :
Ne songez plus aux vanités humaines,

2 *Valerius Catulus,*

ÉPIGRAMME XXV.

UN maître Moine exerçoit une Sœur
 Pendant la nuit comme on disoit Matine,
 Mere Christine, en s'en allant au Chœur,
 Les apperçut avec Sœur Clementine,
 Dont celle-ci faisant la diaboline,
 Voulut crier, & sonner le toxin.
 Laissez, laissez, lui dit Mere Christine,
 Ne troublons point le service divin.

ÉPIGRAMME XXVI.

UN vergalant se confessoit n'aguere,
 D'avoir réduit mainte fille aux abois.
 Et des garçons, dit le Moine? Ah! mon Pere,
 Je ne suis homme à semblables exploits.
 Tant mieux, mon fils: poursuis, si tu me crois,
 Dit le Frater: je te loue, & pour cause;
 Car si ce mal r'arrivoit une fois,
 Plus ne voudrois jamais faire autre chose.



EPIGRAMME XXVII.

LE Pénitent d'un disciple d'Elie
 Lui racontoit qu'en un lieu débauché,
 Il avoit pris de fille assez jolie
 Le fruit cuisant de l'amoureux péché.
 Le Carme dit : je n'en suis trop fâché ;
 Aux Indévots sied bien un tel salaire.
 Jà ne seriez de venin entiché
 Si comme nous portiez le Scapulaire.

EPIGRAMME XXVIII.

UN Quiétiste ardent comme un tison,
 Mettant un soir son rossignol en cage,
 Le corps en rut, l'esprit en oraison,
 Très-saintement dépêchoit son ouvrage;
 Et redoublant maint dévot culetage,
 L'esprit au Ciel sans relâche attaché :
 Dieu soit. . . Dieu soit. . . dit le saint Personnage,
 Dieu soit loué, je l'ai fait sans péché.

EPIGRAMME XXIX.

UN vieux paillard , qu'à Rome on accusoit
De pratiquer l'amour antiphysique ,
Vit à Paris un Prêtre qu'on cuisoit
Pour même cas dans la place publique.
Hélas , dit-il , le pauvre Catholique !
Que n'est-il né Romain ou Ferrarois !
Pour un écu la Taxe Apostolique
L'auroit absous du moins quatre ou cinq fois.

EPIGRAMME XXX.

FRere Conrard , Hermite plein de suc ,
Trouvant au lit un Dame discrète ,
Lui fit tourner l'anagramme de luc ,
Et de droit fil s'ouvrit la voie étroite.
Que faites-vous , s'écria la levrette ?
Ce n'est pas là , c'est plus bas , vous dit-on.
Laissez , laissez , dit l'humble Anachorette ;
Ceci pour moi n'est encor que trop bon.



EPIGRAMME XXXI.

UN gros Prieur de luxure écumant ,
Sur un chalit piquoit son hatidelle,
Et s'échauffoit, jurant & blaiphémant
Comme un Payen ; tant qu'enfin la donzelle ;
Pour Dieu, mon fils, ne jurez plus dit-elle :
Vous vous damnez. Cornes de Belzébur,
Dic le Frater, vous me la baillez belle :
Suis-je en ce lieu pour faire mon salut ?

EPIGRAMME XXXII.

UN Moine ayant [c'étoit un Souprieur]
D'une Nonain vérifié le sexe,
Las d'encenser le Temple antérieur
Voulut aussi visiter son Annexe.
O vanité ! dit la Nonne perplexe ;
Qu'en son état l'homme se connoît mal !
Que vers le bien sa route est circonflexe !
Un souprieur trancher du Cardinal.



EPIGRAMME XXXIII.

QUI fait l'enfant dans l'amoureux ébat,
Disoit Agnès à sa Dame prudente ?
Est-ce celui qui sous l'autre s'abat ,
Ou bien l'agent qui dessus instrumente ?
La Dame alors lui dit : pauvre innocente,
L'enfant se fait par ceux qui sont dessous.
Dieu soit beni , répliqua la suivante ?
J'en ai fait un à Monsieur votre Epoux.

EPIGRAMME XXXIV.

UN Cordelier prêchoit sur l'adultère,
Et s'échaufoit le Moine en son haïnois,
A démontrer par maint bon Commentaire,
Que ce péché blesse toutes les loix.
Oui, mes enfans, dit-il haussant la voix :
J'aimerois mieux, pour le bien de mon ame,
Avoir affaire à dix Filles par mois,
Que de toucher en dix ans une femme.



EPIGRAMME XXXV.

EN fait d'amour, je le dis & répète,
Ce n'est le tout qu'un minois doux & coint,
Beau naturel n'est que joie imparfaite :
Si veux-je encor que l'art s'y trouve joint.
Jeune tendron jà ne me déplaît point :
Mais j'aime mieux gentille Douairiere.
Or sçavez-vous en quoi gît tout le point ?
L'une le fait, l'autre le laisse faire.

EPIGRAMME XXXVI.

LA joie est encor dans Paris,
Malgré le tems & la misere ;
Et subsiste sous deux abris
Qui sont Cocus & Gens d'affaire.
Dans l'un est gentille Commère ;
En l'autre sont bons Cuisiniers.
Partant Cocus & Maltotiers
Sont gens qu'il est bon de connoître.
Aussi les vois-je volontiers :
Mais pour rien ne le voudrois être.



*EPIGRAMME XXXVII.**La Gageure.*

DEux jeunes gars , en amour gens d'élite ,
Gageoient un jour à qui mieux le feroit.
L'un le fit onze , & tout bas murmuroit ;
Mais l'autre en fit quatorze tout de suite,
Et dans l'instant se saisit de l'enjeu.
Le malheureux à certaine Donzelle
Conta le cas : Sainte Vierge , dit-elle ,
Est-il permis de perdre à si beau jeu ?

*EPIGRAMME XXXVIII.**La voie du Salut.*

AVec scandale un Peintre en son taudis
Entretenoit gentille Cherubine.
Vous , pour le sûr , & votre concubine,
Dit frere Luc , de Dieu serez maudits.
Epousez-vous : les Anges ébaudis
Fête en feront sur le céleste cintre.
Epousons donc , puisqu'il faut , dit le Peintre ,
Etre cœcu pour gagner Paradis.

EPIGRAMME XXXIX.

Le Baptiseur de Juifves.

Chez des Juifves un paillard Moine
Prendoit sa récréation ,

Sur quoi certain grave Chanoine

Lui disoit par compassion :

Ami , vous courez risque d'être

Brûlé comme un porc vif ou mort,

Nenni , pardieu, reprit le Prêtre ;

Car je les baptise d'abord.

EPIGRAMME XL.

Remède contre la chair.

UN Guillaumet mâtinait à confesse
Un sectateur de l'art du Titien,

Quoi ? vous peignez , disoit l'homme de bien ,

D'après le nud , bras , tetons , cuisse , fesse ,

Le tout à choix ! Il n'est nul , voire un Saint

Dont en ce cas la chair ne fût rebelle.

J'ai , dit le Peintre , un remède certain :

J'exploite avant quatre fois mon modèle.

EPIGRAMME XLI.

Complie.

UN Cordelier faisoit l'œuvre de chair ,
Et s'ébatoit en fêtoyant sa mie.
Son compagnon lui dit : frere très-cher ,
Pourtant faut-il aller chanter Complie ,
Lors le frater dit : parbleu je m'oublie.
Sus ; haut le C. . . dépêchons-nous, Gogo !
Je reviendrai , si Dieu me prête vie ,
Dès que j'aurai chanté. . . .

EPIGRAMME XLII.

Le Dévot.

Q Uoi ! faire cas d'un plaisir qui ne dure !
Ah ! renoncez à celui de nature ,
Disoit un jour un dévot très-outré.
Le Gars auquel fut ainsi remonté ,
Lui répliqua : vous sçavez mal conclure.
Bon pour celui qui pourroit se lasser ,
Et s'abattroit d'une seule aventure :
Mais mon plaisir est de recommencer.

*EPIGRAMME XLIII.**Le pieux Souhait.*

POur confesser femelle de vingt ans
Par un matin arriva Pere Antoine ;
Près de son lit d'abord se mit le Moine ,
Et tôt après le Ribaut fut dedans.
Frere Lubin avec des yeux ardens
Voyoit le tout de loin par la fenêtre :
Mon Dieu ! dit-il alors entre ses dents ,
N'aurai-je pas le bonheur d'être Prêtre!

*EPIGRAMME XLIV.**Avertissement d'un Curé.*

DAns un Village au jeudi de l'absoute
Certain Pasteur dit au peuple amassé :
Au moins , enfans , afin que nul n'en doute ,
N'allez pas faire ainsi que l'an passé ,
Tous vos maris , femmes , m'ont confessé
Avoir troussé leurs voisines en malle ,
Et d'entre vous nulle n'a prononcé
Avoir forfais à la foi conjugale.

EPIGRAMME

EPIGRAMME XLV.

Les deux Faussaires.

DEux gens de bien , tels que Vire * en produit
S'entreplaidoient sur la fausse cédule
Faitte par l'un dans son art tant instruit ,
Que de Thémis il bravoit la férule.
Or de cet art se targuant sans scrupule ,
Se trouvant seuls sur l'huis du Rapporteur :
Signes-tu mieux ? voi , disoit le porteur :
T'inscrire en faux seroit vaine défense.
M'inscrire en faux , reprit le débiteur ,
Tant ne suis-je sot : tien voilà ta quittance.

* *Ville de Normandie.*

EPIGRAMME XLVI.

Le Pari.

UN Cordelier , un Billette , un Gendarme
N'avoient qu'Alix pour unique atelier :
On tire au sort , le sort échut au Carme ,
Puis au Frapart , & puis au Cavalier.
Gentil Soudart , dit lors le Cordelier ,
Jà de long-tems tu n'auras ton aubeine :

290 *EPIGRAMMES,*

Le Carme & moi finirons la douzaine ;
C'est la gageure : or ne sois point mari.
En attendant, faisons l'œuvre Romaine .
Et pour cela ne perdrai le Pari.

EPIGRAMME XLVII.

Le Démon victorieux.

UN vieil Abbé peu curieux de Messes
Pendant la nuit de Noël exploitait
Fille de bien : mais mal s'y présentait ,
Dont tous les deux avoient grandes détresses ;
De ce , dit-il , ne t'étonne , m'amour :
Dieu ne permet qu'on pêche en si saint jour
Avint pourtant qu'à la fin il engaine.
Lors elle dit : Dieu n'y songe-t'il plus ?
Si , dit l'Abbé : mais ce n'est pas sans peine,
Qu'enfin le diable a repris le dessus.

EPIGRAMME XLVIII.

Dieu préférable aux Saints.

EN un quartier une maison brûloit :
Chacun y court , comme on fait en tel cas ;
L'un Sainte Barbe à son aide appelloit ,

L'autre Saint Jean , l'autre Saint Nicolas.
 Le Maître donc tout en colere sort,
 Et leur cria : Que le diable vous tord !
 Allez à Dieu tout droit : mieux il sera ;
 Car ce pendant qu'ils feront leur rapport ,
 Vertu sambieu, ma maison brûlera.

EPIGRAMME XLIX.

Exhortation d'un Confesseur.

A U tems de Pâques un certain Jouvenceau
 Se confessoit , suivant l'usage ,
 D'avoir un jour sous un feuillage
 Appris quelque terme nouveau
 A jeune fille prude & sage.
 Bon , dit le Pere : après que fites-vous ?
 Rien de plus contre l'innocence ,
 Reprit le gars avec un naturel fort doux.
 A votre âge , mon fils , je gardois le silence ;
 Mais j'avois une autre éloquence :
 Allez , puisqu'ainsi est , fuyez les rendez-vous,



EPIGRAMME L.

Entretien de quatre Cordeliers.

UN Cordelier frais, gaillard & dispos,
 Après dîner, attendant le service,
 Entretenoit trois autres de propos,
 Et leur contoit qu'une jeune novice
 L'avoit prié de fourbir son devant.
 Puis il leur dit, son discours poursuivant :
 Freres très-chers, qu'eussiez-vous voulu faire ?
 Les deux ont dit qu'ils eussent pris la haire,
 Et que soudain eussent quitté le lieu :
 Mais le dernier dit qu'il l'auroit...
 Lors le Frater, c'est bien dit, vertubleu :
 Elle le sur, ou la peste me tue.

EPIGRAMME LI.

Les belles Fesses.

DU tems des Grecs deux sœurs disoient avoir
 Le plus beau cul, que filles de leur sorte ;
 La question fut de sçavoir
 Laquelle sur l'autre l'emporte.
 Sur ce débat un expert étant pris,
 A la moins jeune il accorde le prix ;

Puis l'épousant lui fait don de son ame.
 A son exemple un sien frere est épris
 De la cadette , & la prend pour sa femme;
 Tant fut enfin sur ce point procédé ,
 Que par les sœurs un Temple fut fondé ,
 Au nom de Venus belles-fesses.

Je ne sçai pas à quelle occasion :
 Mais c'eût été pour moi le Temple de la Grèce ;
 Pour qui j'eusse eu plus de dévotion.

EPIGRAMME LII.

Le Cordelier charitable.

DEux Cordeliers , grands débrideurs de Nones,
 A frais communs desservoient un Couvent,
 Et dirigeoient douze fringantes Nones :
 C'en étoit six pour chaque desservant.
 L'un trépassa dans ces rudes épreuves.
 Moi , j'ai bon dos , dit l'autre survivant :
 Morbleu ! je veux épouser les six veuves.



EPIGRAMME LIII.

*Sur une Bague envoyée par une Dame
à une autre Dame.*

BEau doigt, Ministre des plaisirs,
Toi qui sçais soulager les plus ardens desirs,
Reçois aujourd'hui mon hommage.
Quoi qu'on en puisse soupçonner,
D'un diamant je veux t'orner;
Et la reconnoissance à ce devoir m'engage.

Fin des Epigrammes.



P O E S I E S
D I V E R S E S.

E P I T R E
DU SIEUR SAURIN,
AU SIEUR LA MOTTE,

Qui avoit quitté la Trappe pour faire des Opéra.

CHER LA MOTTE, où cours-tu ? quels funestes appas
De la route du Ciel ont détourné tes pas ?

Quel Démon t'a séduit ? Malheureux, voi l'abîme
Au bout de la carrière où t'engage ton crime.

Un céleste rayon avoit ouvert tes yeux :

Le monde se parut un objet odieux ;

Ses vains amusemens, ses douceurs, ses faux charmes

Devinrent à l'instant le sujet de tes larmes.

L'horreur de tes péchés s'offrit à ton esprit.

Hélas, vis-on jamais Pénitens plus courus ?

Des Jugemens Divins la crainte salutaire

T'inspire le dessein d'une retraite austère.

La chair & le Démon se soulèvent en vain :

Tout cède au feu sacré qui brûle dans ton sein :

Je te vois embrasé de cette ardeur nouvelle ;
 Voler impatient où la grace s'appelle.
 Quels furent tes transports dans ces bienheureux lieux
 Où s'offre sur la terre une image des Cieux !
 Où d'humbles Pénitens dans une chair mortelle
 Des brûlans Séraphins font éclater le Zèle !
 Où la Grace triomphe , & montre dans ses fers
 Ces esclaves fameux arrachés aux enfers ,
 Qui chantent leur défaite , & benissent leurs peines,
 Qui font tout leur bonheur de leurs nouvelles chaînes !
 Vifs & touchans objets , attrait victorieux ,
 Que vous fîtes couler de larmes de ses yeux !
 Lâche, ce souvenir trouble-t'il point ton ame ?
 Où sont tes premiers vœux ? Qu'as-tu fait de ta flamme ?
 Pénitent de la Trape , illuminé d'en haut ,
 Tu deviens aujourd'hui disciple de QUINAUT.
 Ta voix qui s'exerça sur les divins Cantiques ,
 Vient corrompre nos mœurs par des chansons lubriques.
 T'es-tu donc éprouvé sur des sujets si saints ,
 Pour saper la vertu par des coups plus certains ?
 Ces tendres mouvemens, tout ce pieux Ouvrage ,
 D'une Muse profane est-il l'apprentissage ?
 Et n'as-tu célébré les célestes douceurs ,
 Que pour s'instruire en l'Art de séduire les cœurs ?
 Ainsi donc s'élevant de matière en matière ,
 Tu montes par degrés de DAVID à MOLIERE.
 Ainsi ta plume enfin prenant un noble essor ,
 Vient nous peindre Doris , Zaïde & Leonor.
 Trop funeste Talent ! malheureux avantage !
 Qui fait à l'Esprit Saint un si cruel outrage.

Bel esprit, don fatal, dangereux instrument,
Fievre de la raison, source d'égarement.
Heureux cet esprit simple & méprisé du monde,
Folix aux yeux de tous, mais sagesse profonde,
Qu'on ne voit point briller : mais qui conduit au but ?
Et qui ne veut sçavoir que faire son salut.
Que ne puis-je, LA MOTTE, avec des traits de flamme
Graver ces sentimens dans le fond de ton ame !
Trop heureux ! si le Ciel secondant mon effort,
Je pouvois aujourd'hui l'arracher à la mort !
Mais, hélas ! c'est en vain que ma voix se rappelle :
Ton ame est endurcie & ta chute mortelle.
J'en frémis ; il n'est plus d'espérance au retour ;
D'éternelles horreurs suivront ton dernier jour.
Ouvre les Livres saints, lis ton sort effroyable,
De l'Oracle Divin Arrêt irrévocable :
Celui qui de la Grace a senti les attrait,
A qui Dieu révéla ses plus tendres secrets,
Qui du monde flatteur reconnut l'imposture,
Qui vit les Cieux ouverts & la Gloire future,
Qui du céleste don a goûté la douceur,
S'il retombe, l'Enfer s'empare de son cœur ;
Et du Ciel outragé l'implacable vengeance
L'abandonne aux excès de son impénitence.
Sa lumiere s'éteint ; & l'esprit égaré,
Il va de trouble en trouble, & meurt désespéré.
Terrible Jugement ! mais, ô crime execrable !
Il attache du Ciel le Sauveur adorable,
Il le livre aux Bourreaux, & sur l'infâme bois
Il le fait expirer une seconde fois.

Il foule aux pieds le prix de l'Immortelle Vie.
De l'Esprit Saint en lui, blasphémateur impie ;
Il étouffe la voix, & sa noire fureur . . .
Mais ma plume s'arrête, & je frémis d'horreur.
A ces funestes traits que l'Oracle rassemble,
A cette affreuse image, infidèle, ingrat, tremble!

A V E R T I S S E M E N T.

ON a long-tems hésité d'imprimer les
COUPLETS suivans : mais comme
ils ont été le sujet du fameux PROCEZ
du Sicur ROUSSEAU contre le Sieur
SAURIN, on s'est enfin déterminé à n'en
pas priver le Public. Cependant afin que
personne n'ait sujet de se plaindre, il est
bon d'avertir, qu'on a pris en les impri-
mant un tempérament qui ménage égale-
ment les oreilles chastes, & la réputation
de ceux qui y sont outragés.

COUPLETS
SUR L'AIR
DE
L'OPERA D'HESIONE,

Que l'Amant qui devient heureux, &c.

Q Ue de mille Sots réunis
A jamais le Caffé s'épure.

Que l'insipide NODIS
Porte ailleurs sa plate figure.

Que dans son sale cabinet

Le pesant Abbé MEMONET

Laisse pourrir ses vers maussades.

Que jamais l'enflé GARENET

N'y produise ses œuvres fades;



Que le réchapé des prisons ;
Qui toujours réforme & critique ;

Soit mis aux petites Maisons

Pour professer sa Politique.

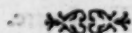
Que l'édenté petit Vieillard ,

Quart de Sçavant , grand babillard ;

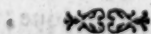
Importun citeur d'Hérodote ,
De ses vieux contes de Paillard ;
Aille ailleurs divertir MALOTTE.



Que l'insensé , qui de poison
Ose accuser sa Belle-Mère ,
Qui trouble toute sa maison ,
Et flétrit l'honneur de son Père ;
Soit enchaîné , soit encagé ,
Comme on encage un enragé ,
Qui s'arme contre la Nature ;
Et qu'un Chirurgien soit gagé ,
Pour le saigner outre mesure.



Que du Pédant Grammairien ,
Enflé de mots , Dieu nous délivre !
De l'Abbé grand diseur de rien ,
Et du Peintre HANTEREAU toujours ivre ;
Que l'Auteur , Moine défroqué ,
Qui par maint Opera croqué
Croyoit s'enrichir au Parnasse ,
Par l'Escroc FRISSANE escroqué ,
Soit réduit à porter besace.



Que DINBOIN de son haut caquet
Désormais ne nous étourdisse.
Que LA GANGRE de son fausser
En ces lieux jamais ne glapisse.

Que

Que par quelque jeune Plumet
Le Caffé soit bien-tôt défait.
De RAUSIN , & de sa sequelle.
Qu'à mentir LIVIERS si sujet
Aille ailleurs porter sa nouvelle.



Que bien-tôt le Fantôme hideux ;
Qui gromelle , un par un font deux ,
A cheveux plats , à longue face ,
Aux Enfers reprenne sa place.
Malin Esprit plus noir que Pix ,
Je te conjure par x , x ,
Va-t'en chez l'infemale race
Taxer le prix de l'eau du Stix ,
A tant la pinte , à tant la tasse.



Fripon , Procureur des fripons ;
XERE' , que le Ciel t'extermine.
Que LERBISE manquant de fonds ,
Puisse un jour crever de famine.
Petit Avocat Ragotin ,
Plaidant comme prêchoit Cotin ,
Moins souvent , & plus mal encore ;
Ton Ami sçait Grec & Latin :
Mais toi , tu n'es qu'une pécure.



Fade Plaisant , dangereux Fat ;

Tome II.

Cc

Affectant humble contenance ,
 Que par fréquent échec & mat ,
 Le Ciel nous ôte ta présence.
 Longue préface à tout propos ,
 De grands mots suivis de grands mots ;
 Un petit air de suffisance ,
 Feront deviner aux plus sots
 Le Ragotin à qui je pense.



Si les deux freres MILERIS ,
 L'un ignorant , & l'autre bête ,
 Dans mes vers ne sont point flétris ;
 Qu'ils ne s'en fassent point de fête ,
 Ce sont morveux à coups de fouet ,
 Dont on montre la Mere au doigt ,
 Dont le Pere assassin Chimiste ,
 Fait que de morts Pluton reçoit
 Tous les ans une double Liste.



De la Maîtresse de Céans
 Que le Ciel nous fasse justice.
 Qu'elle ait sans cesse mal aux dents ;
 Et quelquefois la
 De l'Egyptiennè Beauté ,
 Qu'on voit sans cesse à son côté ,
 Que le Marchand à grosse lèvre
 Soit autant ou plus entêté ,
 Qu'un Italien d'une Chèvre ,

Adieu^s, Messieurs les Favoris
De la G. . . . plus noire qu'encre,
Au cœur faux , au malin fouris.

.
Le reste manque.

COUPLETS NOUVEAUX.

Les Gens désignés ou nommés dans les précédens Couplets ayant résolu de ne plus aller au Caffé , & de s'assembler chez le Sieur DE LIVIERS , reçurent les Couplets suivans.

Fats assemblés chez DE LIVIERS ,

Parmi les Fats troupe d'élite ,

D'un vil Caffé dignes piliers ,

Craignez la fureur qui m'irrite.

Je vais vous poursuivre en tous lieux ;

Vous noircir , vous rendre odieux.

Je veux que par tout on vous chante.

Vous percer , & rire à vos yeux

Est une douceur qui m'enchanté.



Vainement vous me menacez ,
Ce n'est qu'impuissante menace :

Ce ij

Tous vos outrages entassés
 Ne font qu'acroître mon audace,
 Pour vous un mépris souverain
 Fait que je n'aurai plus de freins ;
 Et si quelqu'un m'irrite encore ,
 Il verra graver sur l'airain
 Le noir trait qui le déshonore.



RAUSIN , à découvrir si prompt ;
 Voici la grandeur inconnue.
 Tes x , x , la découvriront ;
 Vite au calcul , travaille , sue :
 Mais crains plutôt , que de tes mœurs ;
 En examinant les rumeurs ,
 Je ne résolve le problème.
 Toutefois le plus noir des cœurs ,
 C'est VASSAINT , au visage blême.



Ces derniers Vers ne sont pas forts ;
 Et même ressembtent à d'autres ;
 Muse , redouble tes efforts
 Contre ce déserteur d'Apôtres.
 Dévoilons donc ce cœur gâté ,
 Qui
 Sans

 Jusqu'à



Dans le monde on est convaincu ,
Que tu fais ton Neveu Cocu ,
Voire si c'est Cocu le faire ,
Que de
Je vous laisse à juger l'affaire.

.
.



Peut-être au précédent Couplet
L'on outre un peu trop la matière :
Mais
Soit
Chez
Lâchez
Pour ce lieu
L'infâme plaisir
De pouvoir



Ne craignez point , vous MARIGREY ,
Vous Abbé à simple tonsure ,
Vous Peintre à boire toujours prêt ,
Ne craignez rien ; je vous rassure.
J'oublierai que l'un est Cocu ,
Que les Abbés
Que le Peintre
Et que souvent
Il se fait



Quel spectacle frappe mes yeux ?
Vengeur de forfaits , je vous loue ,

Je reconnois ce furieux :

C'est DINBOIN qu'on mene à la roue ,

Voilà donc un des trois roué ,

Dont le Ciel soit encor loué ,

Reste MARIGRET & MALOTTE ,

L'un

L'autre grand



Ce faux Cœur , aux yeux déployé ,

Feroit horreur aux plus infâmes ,

Qu'au funeste poteau lié ,

Il expire au milieu des flâmes ,

. . réchapé du Couvent ,

Que ta cendre jettée au vent

Réjouisse les saintes Ames ,

Au

Et ne



Le Moulin qui moulut , moudra.

Qu'aussi publique que le Coche ,

Elle . . . tant qu'on voudra ;

Mais mettre la main dans la poche ?

Il ne faut point souffrir ce traite

Car ta femme , cher MARIGRET ,

En seroit beaucoup moins prisee ,

S'il arrivoit que par Arrêt ,
Elle devint Fleurdelisée.



Que ce Tigre altéré de sang ;
De qui la main désespérée
D'un Pere vient d'ouvrir le flanc ,
Aux Vautours serve de curée.

.

Le reste manque.



Ce n'est point pour vol de marron ;
Que flétri du nom de Larron ,
S'il n'eût fui ; car VASSAINT l'accorde ;
Il seroit allé voir Caron ,
Le cou serré par une corde.

Le reste manque.

DERNIERS COUPLETS ,

*Qui furent envoyés au Cassé par l'Auteur des
précédens , & qui ont causé le fameux
PROCEZ contre le Sieur SAURIN , à qui
le Sieur ROUSSEAU les attribuoit.*

Quelle fureur trouble mes sens !
Quel feu d'aux mes veines s'allume ?
Démon des Couplets, je te sens ;

Le fiel va couler de ma plume,
 Livrons-nous à l'esprit pervers.
 Quelle foule d'objets divers
 Vient ici s'offrir à ma vûe !
 Quelle matiere pour mes vers !
 De nouveaux Fats quelle recrue !



Je vois arriver maint Cadet,
 Qui se croit monté sur Pegaze :
 Mais son cheval n'est qu'un Bauder
 Et son *Phæbus* n'est qu'un Viédaze.
 Beaux complimens, discours polis...
 Courag', Muse, tu molis !
 Laisse leur fausse politesse,
 De leur cœur montre les replis ;
 Et les noirs tours de leur souplesse.



Dis qu'un jeune & subtil *Esetoc*,
 Qui cherche à duper mainte Grue,
 A les mains plus faites en croc,
 Que ceux qui volent dans la rue ;
 Ma's que ne dis-tu d'un Aîné,
 Qu'à son visage boutoné,
 On reconnoît le mal immonde ;
 Mal, qu'à sa femme il a donné ;
 Et qu'elle rend à tout le monde ;



A son retour du Dauphiné,
Nouvelle Province de Suède,
Où dans un réduit confiné,
Il éprouva le gtand remède.
Il vint à nous d'un air humain ;
Canne de Grenoble à la main,
Pour faire croire son voyage.
Canne à RAÛSIN, le lendemain,
Qui ne le crut pas davantage.



Au nom qui vient de me fraper,
Ma fureur s'irrite & redouble.
Comment se laisse-t'on duper,
Par ce cœur faux, cette ame double !
Son zèle contre les Frondeurs,
Contre nos mœurs ses airs grondeurs,
Dont il croit se faire un mérite.
Cachent les noires profondeurs
Du plus scélerat Hypocrite.



Je le vois ce perfide cœur,
Qu'aucune Religion ne touche,
Rire au-dedans d'un ris moqueur,
Du Dieu qu'il confesse de bouche.
C'est par lui que s'est égaré,
L'Impie au visage éfaré,
Condamné par nous à la roue,

DINBOIN, Athée déclaré ,
Que l'Hypocrite désavoue.



Par l'un & l'autre est débauché
Le jeune Abbé de BELLESOGNE ,
Petit Philosophe ébauché ,
Au nez fait en bec de cigogne,
Quand je dis qu'il est débauché ,
J'entens aussi le gros péché ,
Le vrai péché Philosophique ,
Aux Jésuites tant reproché ,
Dont EDOUARD fait leçon publique.



Quel EDOUARD ! le Poète EDOUARD ,
Ce Moine vomi de la Trape ,
Qui sera brûlé tôt ou tard ,
Malgré le succès qui nous frappe ,
Etrange spectacle à nos yeux !
Quel exemple prodigieux ,
Des traits de l'aveugle Fortune ?
MALOTTE a le front dans les Cieux ;
CHANDET rampe avec CHOREBRUNE ,



Je te vois , innocent CHANDET ,
Grands yeux ouverts , bouche béante
Comme un sot pris au trébuchet ,
Ecouter les Vers que je chante.

J'en mettrois bien mieux mon bonnet ,
Si je voyois le Caffè . net
De ce niais plus niais que Jocrisse !,
Et du fade CHOREBRUNET ,
Plus doux que le plus doux Réglisse ,



O mon cher Abbé MEMONET ,
Digne d'ailleurs de mon estime ,
Si je reviens au Cabinet ,
J'y suis entraîné par la rime ,
Qu'il est sale ce cabinet !
Que tu pèses , cher MEMONET !
Ta seule présence m'affomme.
Quand tes Vers plairont , REPINET
Quittera Genève pour Rome.



Qu'entens-je ? c'est le ROITELET.
Il fait plus de bruit qu'une Pie ;
Mais plus il force son sifflet ,
Plus il semble avoir la pépie.
Eviterois-tu le couplet ,
Petit Juge du Châtelet ,
Et fils d'un Procureur avide ;
Qui te laisse assez rondelet ,
Mais bourse pleine , & tête vuide ?



Où va cet Icare nouveau ,
Et jusqu'où sa raison s'égare !

Il prend un transport au cerveau ,
 Pour le feu du divin Pin dare ,
 Qu'incessamment il soit baigné ,
 Qu'après le bain il soit saigné ,
 Et saigné jusqu'à défaillance .
 Des humeurs , s'il est bien soigné ;
 On rétablira l'alliance ,



Quel brillant habit , BECRILLON ;
 Flateur gagé d'un riche Suisse !
 Sans ses présens , un vieux haillon
 Couvriroit à peine ta cuisse .
 Mais de vices quel bordereau !

Il faut qu'enfin l'orage crève :
 Dans le funeste tombereau
 Je te vois traîner à la Grève .



Ainsi finit l'Auteur secret ,
 Ennemis irréconciliables ,
 Puissez-vous crever de regret ,
 Puissez-vous être à tous les Diables !
 Puisse le Démon Couplogot ,
 S'il se peut , embraser encor
 Le noir sang qui bout dans mes veines ;
 Bien pour moi plus précieux que l'or ,
 Si je puis augmenter vos peines .

AU REVOIR .

SECOND

SECOND AVERTISSEMENT.

Outre les précautions que nous avons prises au sujet des précédens *Couplets*, tant pour ce qui regarde la réputation des personnes qui y sont calomniées, que par rapport aux faletés dont ils sont remplis, nous avons cru qu'il étoit de la justice d'y joindre les réflexions suivantes. Elles sont à la fin d'un des deux *Manuscripts* des *Poësies* de Monsieur ROUSSEAU, que nous avons reçus de Paris.

A V I S.

Quelque bien tournés que soient ces Couplets, & que'que riches qu'en soient les rimes, il faut convenir, que celui qui les a composés, est un très-malhonnête homme, puisque la seule haine, secondée d'une rage infernale, l'a poussé à y déchirer quantité d'honnêtes gens, aussi estimables par les Ouvrages de leur esprit, que recommandables par la sagesse de leurs mœurs.

L'enslure, l'insipidité, la pesanteur, & l'extravagance qu'il reproche aux Auteurs. est suffisamment détruite par les approbations générales que leurs productions ont méritées; & ce seroit en quelque façon leur faire tort, que d'entreprendre leur Apologie, puisque le Public en peut juger par lui-même, & que c'est à lui seul à qui il appartient d'être Juge en cette matiere.

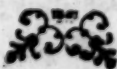
Pour ce qui concerne les mœurs de ceux que ce Satyrique outré s'est efforcé d'immoler à sa vengeance, le même Public doit être informé, que tout ce qu'il avance n'est pas moins calomnieusement inventé, qu'horriblement exprimé.

Le Procès qu'on fait sur ce sujet à celui, à qui la voix publique les donne, & la condamnation qui ne manquera pas d'intervenir, ne permet plus de douter qu'une pareille Satyre ne soit un Libelle aussi faux dans les faits, qu'il est affreux dans les expressions.

Quiconque après cela concevroit le moindre soupçon contre la probité de ceux que ce Rimeur noircit, seroit très-coupable, puis qu'il ajouteroit foy de gayeté de cœur à des infamies que leur Auteur même n'ose avouer, & qui sont démenties par tous ceux qui connoissent & qui fréquentent les personnes, auxquelles il les attribue.

Un Lecteur doit être en garde contre de semblables Ecris, non-seulement par principe de Christianisme, mais encore par des motifs d'honnêteté. Autrement il s'attiroit justement le reproche d'être lui-même coupable de crimes qu'il adopte volontiers dans les autres, ou tout au moins il ne pourroit empêcher qu'on ne le crût un homme de peu de jugement, selon ces belles paroles de Ménandre:

Qui mentem addicit credulam calumniis;
Aut ipse est pravis inquinatus moribus,
Aut certè ingenio nil suprâ puerum valet;



E P I T H A L A M E.

DE votre fête, Hymen, voici le jour :
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.

Quand Jupiter, pour complaire à Cybelle,
Eut pris congé du joyeux célibat,
Il épousa, malgré la parentelle,
Sa Sœur Junon par maxime d'Etat.
Nôces jamais ne firent tel éclat.
Jamais Hymen ne se fit tant de fête.
Mais au milieu du céleste apparat,
Venus, dit-on, crioit à pleine tête :

*De votre fête, Hymen, voici le jour :
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

Venus parloit en Déesse sensée.
Hymen agit en Dieu très-imprudent.
L'Enfant aillé sortit de sa pensée :
Dont contre lui l'Amour eut une dent.
Et de-là vint que de colere ardent,
Le petit Dieu toujours lui fit la guerre,
L'angariant, le vexant, l'excédant
En cent façons, & chassant sur sa terre.

*De votre fête, Hymen, voici le jour :
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

Malheur, dit-on, est bon à quelque chose,
Le blond Hymen maudissoit son destin :
Et même Amour, qui jama s ne repose,
Lui déroba sa torche un beau matin.
Le pauvre Dieu pleura, fit le Lutin,
Amour est tendre & n'a point de rancune :
Tien, lui dit-il, ne sois plus si mutin ;
Voilà mon arc : Va-t'en chercher fortune.

*De votre fête, Hymen, voici le jour :
N'oubliez pas d'en avertir l'Amour.*

Hymen d'abord se met en sentinelle,
Ajuste l'arc ; & bientôt apperçoit
Venir à lui jeune & gente Pucelle,
Et Bachelier propre à galant exploit.
Hymen tira, mais si juste & si droit,
Que Cupidon même ne s'en put taire,
Ho, ho, dit il, le compere est adroit,
C'est bien visé, Je n'eusse pu mieux faire.

*Amour, Hymen, vous voilà bien remis :
Mais, s'il se peut, soyez long-tems amis.*

Or voilà donc par les mains d'Hymenée
D'un trait d'Amour deux jeunes cœurs blessés.
J'ai vû ce Dieu de fleurs la tête ornée :
Les brodequins de perles rehaussés.
Le front modeste, & les regards baissés,
En robe blanche il marchoit à la Fête.

Et conduisant ces Amans empressés,
Il étendoit son voile sur leur tête.

*Amour, Hymen, vous voilà bien remis ;
Mais, s'il se peut, soyez long-tems amis.*

Que faisoient lors les enfans de Cythère ?
Ils soulageoient Hymen en ses emplois.
L'un de flambeaux éclairoit le mystère,
L'autre du Dieu dictoit les chastes loix.
Ceux-ci faisoient résonner le hautbois,
Ceux-là dansoient pavane façonnée :
Et tous chantoient en Chœur à haute voix
Hymen, Amour, Amour, ô Hyménée.

*Amour, Hymen, vous voilà bien remis ;
Mais, s'il se peut, soyez long-tems amis.*

Enfin finale, après maintes Orgies ;
Au benoît lit le Couple fut conduit.
Le bon Hymen, éteignant les bougies,
Leur dit : Enfans, bon soir & bonne nuit.
Lors Cupidon s'empara du réduit.
Puis maints Amours de rire & de s'ébattre ;
Se rigolant, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le Diable à quatre.

*Amour, Hymen, vous voilà bien remis ;
Mais, s'il se peut, soyez long-tems amis.*

Par tel moyen, entre ces Dieux illustres
L'accord fut fait, & le Traité conclu.

318. POESIES

Jeunes époux, faites que de vingt lustres
 Traité si doux point ne soit résolu ;
 Et puissiez-vous devant l'an révolu
 Tant opérer, que d'une aimable Mere
 Naïsse un beau jour quelque petit joufflu,
 Digne des vœux de l'Ayeul & du Pere!



EIDILLION.

FOrtè tenebroso , Veneris secura maligna ,
Carpebat sonnos Naias malè cauta sub antro :
Cum subito è turbâ Satyrorum profilit ardens
Corniger ; atque fugas tentantem & multa gementem
Corripit , & lapsam vesano irrorat amore.
Spargere iùm lacrymis antrum , longoque ululatu
Et nemora implere , & Cælum Siellâsque vocare.
Frustrâ ; tunc etenim Satyros bis , terque , quaterque
O quàm degeneres ! operam renovare decebat.
Jam cessant lacryma , & jam rupes dulcè silentem
Miratur : donec tandem desessus agendo ,
Viribus effractis , discedere certat amator.
Cui Naias contrâ assurgens : sic , perfide , abire
Sperasti ? nec te pudor arguit , aut timor urget ?
Ergò tam vili pretio compressa recedam ?
Infelix ! Neque sit requies , quin Nympha fugacem ;
Probrisque innumeris coopertum vexet. At ille
Qualis aper fugiens venantium iela , canesque ,
Impiger in latebras properat , quaritque saluentem
Pallens. Riserunt Nymphæ , Faunique salaces ;
Mansurumque super posuerunt cortice carmen :
HIC SATYRUM NAIAS VICTOREM VICTA SUB-
EGIT.

E G L O G U E I.

PALEMON. DAPHNIS.

P A L E M O N.

Q Uels lieux t'ont retenu caché depuis deux
jours ,

Daphnis ? Nous avons cru te perdre pour toujours :
Chacun fuit , disions-nous , ces champêtres aziles,
Nos hameaux sont déserts & nos champs inutiles.

D A P H N I S.

O ! mon cher Palémon , ne t'en étonne pas.
Ces lieux pour nos bergers ont perdu leurs appas.
La Ville a tout séduit , & sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vûe à la fin cette grande Cité ,
Quel éclat ! Mais hélas , quelle captivité !
Cependant nous courons , fuyant la solitude ;
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude ;
Sous de riches lambris , qui ne sont point à nous.
Devant ses habitans nous ployons les genoux.
J'ai vû même près d'eux nos bergers , nos bergers
Affecter , je l'ai vû , leurs modes étrangères,
Contrefaire leur geste , imiter leurs chansons ;
Et de nos vieux pasteurs mépriser les leçons.

Qui l'eût cru ? De nos champs l'agréable peinture ,
Ces fertiles côteaux , où se plaît la Nature ,
Le frais de ces gazons , l'ombre de ces ormeaux ,
Nos rustiques débats , nos tendres chalumeaux ,
Les troupeaux , les forêts , les prez , les pâturages
Sont pour eux désormais de trop viles images.
Ils savent seulement chanter sur leur hautbois
Je ne sçai quel Amour inconnu dans nos bois ,
Tissu de mots brillans , où leur esprit se joue ,
Badinage affecté que le cœur défavoue.
Enfin te le dirai-je , ô mon cher Palémon ?
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

P A L É M O N.

Et pourquoi retenir encor ce nom champêtre ?
S'ils ne sont plus bergers, pourquoi veulent-ils l'être ?
Le lion n'est point fait pour tracer les sillons ,
Ni l'aigle pour voler dans les humbles vallons.
Voit-on le paon superbe , oubliant son plumage ,
De la simple fauvette affecter le ramage ?
L'amarante emprunter la couleur du gazon ?
Et le loup des brebis revêtir la toison ?

D A P H N I S.

O ! si jamais le Ciel à nos vœux plus facile ,
Faisoit revivre ici ce berger de Sicile ,
Qui le premier chantant les bois & les vergers ,
Au combat de la flute instruisit les bergers !
Ou celui qui sauva des fureurs de Bellone
Ses troupeaux trop voisins de la triste Crémone !

Tous deux pleins de douceur, admirables tous deux,
 Soit que de deux pasteurs ils décrivent les jeux,
 Soit que de Thettilis l'amoureuse folie
 Ressuscite en leurs vers l'art de la Thessalie.
 Quel Dieu sur leurs doux sons formera notre voix ?
 Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
 Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
 Les Silènes tardifs, les humides Nayades,
 Et le Dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons
 Danser au milieu d'eux, à l'ombre des buissons ?

P A L E M O N.

Que faire, cher Daphnis ? Nos regrets ni nos plaintes
 Ne rendront pas la vie à leurs cendres éteintes.
 Mais toi, Disciple heureux de ces Maîtres vantés,
 J'ai vû que de tes sons nous étions enchantés,
 Quand sous tes doigts légers l'air trouvant un passage
 Exprimoit les accens dont ils traçoient l'image.
 Les Muses t'avoient, & de leurs favoris
 Ménalque eût osé seul te disputer le prix.

D A P H N I S.

Il l'auroit disputé contre Apollon lui-même ;
 Mais le soin de sa voix fait son plaisir suprême.
 Quant à moi, qui me borne à de moindres succès
 Quelque gloire pourtant a suivi mes essais ;
 Et même nos pasteurs, mais je suis peu crédule,
 M'ont quelquefois à lui préféré sans scrupule.

P A L E M O N.

J'aime ces vers qu'un soir tu me dis à l'écart.

Ce n'est qu'une chanson simple & presque sans art;
Mais les timides fleurs, qui se cachent sous l'herbe,
Ont leur prix aussi bien que le pavot superbe.
De grace, cher Daphnis, tâche à t'en souvenir.

DAPHNIS,

Je m'en souviens. Elle est aisée à retenir.
L'ardente Canicule a tari nos fontaines.
L'Aurore de ses pleurs n'arrose plus nos plaines;
On voit l'herbe mourir dans tous les champs voisins.
Le rosier est sans fleurs, le pampre sans raisins.
Qui rend ainsi la terre aride & languissante ?
Faut-il le demander ? Célimène est absente-

PALEMON.

Et ceux que tu chantois. je m'en suis souvenu;
Quand nous vîmes passer ce berger inconnu.
J'ai conduit mon troupeau dans les plus gras herbages;
Cependant il languit parmi les pâturages.
J'ai trop bravé l'Amour. L'Amour pour se venger ;
Fait périr à la fois & moutons & berger.

DAPHNIS.

La suite vaut bien mieux, & ne fut pas perdue :
Notre importun s'ensuit dès qu'il l'eut entendue.
L'Amour est dangereux. Mais ce n'est point l'Amour ;
Qui fait que mon troupeau se détruit chaque jour :
C'est ce berger malin, dont l'œil sombre m'allarme,
Qui sans doute sur nous a jeté quelque charme.

PALEMON.

Tu m'en fais souvenir. Oh qu'il fut étonné !

Je crois que de long-tems il ne t'a pardonné.
 Mais si j'osois encor te faire une priere:
 Te souvient-il du jour que dans cette bruyere
 Tu chantois , en goûtant la fraîcheur du matin ,
 Ces beaux vers , imités du grand Pasteur Latin :
Revenez , revenez , aimable Galatée ?
 Jamais chanson ne fut à l'air mieux ajustée.
 Dieux ! comme en l'écoutant tout mon cœur fut
 frappé !
 J'ai retenu !e chant , les vers m'ont échappé.

D A P H N I S ,

Voyons. Depuis ce tems je ne l'ai point chantée.
Revenez , revenez , aimable Galatée ?
 Déjà d'un verd naissant nos arbres sont parés:
 Les fleurs de leur émail enrichissent nos prez.
 Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?
 Avez-vous oublié nos jardins , nos bocages ?
 Ah ! ne méprisez point leurs champêtres asarils ;
 Revenez : les Dieux même ont aimé les forêts.
 Le timide belier se plaît dans les campagnes ,
 Le chevreuil dans les bois , l'ours dans les montagnes.
 Pour moi , de notre instinct nous suivons tous les loix ,
 Je me plais seulement aux lieux où je vous vois.

P A L E M O N .

Est-ce tout ? Je me trompè , ou tu m'en fis enten-
 dre
 D'autres , que même alors tu promis de m'appren-
 dre.

DAPHNIS.

DAPHNIS.

Il est vrai. Mais, Berger, chaque chose a son cours.
Autrefois à chanter j'aurois passé les jours.
Tout change. Maintenant les guerrières trompettes
Font taire les hautbois & les humbles musettes,
Quelle oreille endurcie à leur bruit éclatant.
Voudroit à nos chansons accorder un instant ?
Les accens les plus doux des cygnes du Méandre
A peine trouveroient quelqu'un pour les entendre.
Finiſſons ; aussi-bien le soleil s'obscurcit :
Du côté du midi le nuage grossit ;
Et des jeunes tilleuls qui bordent ces fontaines,
Le vent semble agiter les ombres incertaines.
Adieu. Les moissonneurs regagnent le hameau,
Et Lycas a déjà ramené son troupeau.



E L I S E ,
EGLOGUE HEROIQUE,
POUR L'IMPERATRICE REGNANTE ;

A son retour des Bains de Carlsbad en Bohême.

Faites trêve, Bergers, au chant de vos musettes ;
Pour les tons élevés elles ne sont point faites.
Si vos seuls chalumeaux doivent régner ici ,
Reprenez-les aux Dieux ; ils l'ordonnent ainsi .
Et pourquoi refuser aux Dées champêtres ,
Un présent que leurs mains ont fait à vos ancêtres ?
Les plaines , les côteaues , les forêts , les vergers ,
Sont les séjour des Dieux , ainsi que des Bergers .
Commençons. Si nos bois chantent une immortelle ,
Rendons au moins nos bois & nos chants dignes
d'elle.

Par l'ordre d'Egerie en mortel transformé ,
Fidèle sans espoir , content sans être aimé ,
Quand sous les traits d'Elise une nouvelle Astrée
Vint des peuples de l'Elbe éclairer la contrée ,
Pan, le Dieu des forêts [que ne peut point l'Amour !]
Sous l'habit d'un chasseur avoit suivi sa Cour .
Il revient ; mais à peine ébranlés dans la nuë
Les chênes d'Hercinie annoncent sa venue ,

Que la Nymphé brûlant d'un désir curieux :
Hé bien ! l'auguste Elise approche de ces lieux ?
Dleux des bois , dites-nous, dites, que doit-on croire
De tout ce qu'on entend publier à sa gloire ?
Parlez : l'onde se tait , les airs sont en repos.
El'e dit , & le Dieu lui répond en ces mots :
O Nymphé , qu'à jamais , pour augmenter ma flamme,
L'Amour soit dans vos yeux , la vertu dans votre ame !
La Déesse aux cent voix ne nous a point flattés,
Tout ce que nous sçavons de nos félicités ,
Quand nos premiers sùjets , sans travail , sans culture,
Recevoient tout des mains de la seule Nature ;
Tout ce qu'ont vû nos yeux , quand Cybelle & Cérès
Faisoient , jeunes encore , admirer leurs attraits ,
N'approche point , non , non n'en soyez poin surprise,
Ni de notre bonheur , ni des charmes d'Elise.
Depuis qu'elle a paru dans ces heureux climats ,
Sa vûe a de nos champs écarté les frimats :
Les forêts ont repris une beauté nouvelle ;
Les Cieux sont plus sereins ; & la Terre plus belle.
Ce que les clairs ruisseaux font aux humides prés ,
La céleste rosée aux jardins alterés ,
Les vignes aux côreaux , les arbres aux montagnes ,
Les fruits mûrs aux vergers , les épics aux campagnes ,
De cet Astre vivant les regards bien aimés
Le sont , n'en doutez point , à ses peuples charmés.
Leur bonheur semble naître & fleurir sur ses traces :
Chaque mot de sa bouche est dicté par les Graces.
Noble affabilité , charme toujours vainqueur ,

Il n'appartient qu'à vous de triompher du cœur,
La fière majesté vainement en murmure :
Pour captiver les cœurs , il faut qu'on les rassure.
Et quelle ame n'est point saisie à son aspect ,
D'étonnement , d'amour , de joie & de respect !
Soit que du haut du Trône, où cent peuples l'adorent,
Elle verse sur eux les faveurs qu'ils implorent ;
Soit qu'à travers les bois & les âpres buissons
Elle fasse la guerre aux tirans des moissons ;
J'ai vû, l'œil du Dieu Pan n'est point un œil profane,
Les Nymphes de Palès, les Nymphes de Diane ,
Et la troupe de Flore, & celle des Zéphirs ,
De nos humbles Pasteurs partager les plaisirs,
Et former avec eux un précieux mélange
De chansons d'allégresse & de cris de louange.
J'ai vû la Nymphé Echo porter ces doux concerts
Sur les monts chévelus , sur les rochers déserts.
Non , cette majesté n'est point d'une mortelle :
Nous la reconnoissons , c'est Diane , c'est elle ;
Voilà ses yeux , ses traits , sa modeste fierté :
Dans son air , dans son port , tout est Divinité.
Ah, vivez ! Ah, réglez, Deité secourable !
Jetez sur votre peuple un regard favorable :
Recevez nos tributs , exaucez nos souhaits :
Faites régner sur nous l'abondance & la paix.
Tant que le cerf vivra dans les forêts profondes,
L'abeille dans les airs , le poisson dans les ondes,
Votre nom , vos bienfaits , source de nos ardeurs,
Vivront , toujours chéris , dans le fond de nos
cœurs.

Voilà quel est de tous le sincère langage.

Je vous en dis beaucoup : j'en ai vû davantage.

Ainsi parla le Dieu des pasteurs & des bois.

La Nymphé à ce discours joignit ainsi sa voix.

Votre récit charmant est pour moi , Dieu cham-
pêtre ,

Ce qu'est au voyageur l'Aurore qu'il voit naître,

Ou ce qu'aux animaux de la soif tourmentés

Est la douce fraîcheur des ruisseaux argentés.

Elise est dans mon cœur dès sa plus tendre enfance,

J'étois moi-même aux Cieux le jour de sa naissance

Quand les Dieux immortels au milieu des festins,

Par la joie assemblés, réglerent ses destins.

De l'Olympe éternel les battieres s'ouvrirent :

Des nuages errans les voiles s'éclaircirent ;

Et Jupiter assis sur le trône des airs ,

Ce Dieu , qui d'un clin d'œil ébranle l'Univers ,

Et dont les autres Dieux ne sont que l'humble es-
corte ,

Leur imposa silence , & parla de la sorte.

Ecoutez , Dieux du Ciel. Les tems sont accomplis.

Elise vient de naître , & nos vœux sont remplis

Voici le jour heureux , marqué des destinées

Pour un ordre nouveau de siècles & d'années,

Où Thémis & Vesta relevant leurs autels ,

Doivent ressusciter le bonheur des mortels,

Chez eux vont expirer la discorde & la guerre,

Un printems éternel régnera sur la terre :

Elij

Les arbres émaillés des plus riches couleurs
Porteront en tout tems & des fruits & des fleurs :
Les blés naîtront au sein des stériles arènes ,
Et le miel coulera de l'écorce des chênes.
Ces tems sous Jupiter non encore éprouvés
Aux heureux jours d'Elise ont été réservés.
Faites donc à sa gloire éclater votre zèle,
Elle est digne de vous , montrez-vous dignes d'elle.
Il dit ; & tous les Dieux , l'un de l'autre jaloux ,
Lui firent à l'envi leurs présens les plus doux.
Cybelle lui donna cette bonté féconde ,
Qui cherche son bonheur dans le bonheur du monde.
Minerve dans ses yeux mit sa noble pudeur ,
Versa dans son esprit l'équitable candeur ,
La prudence discrète , éclairée & sincère ,
Et le discernement aux Rois si nécessaire.
La Mere des Amours , des Graces & des Ris
A ces divins présens donna le dernier prix ;
Et dans ses moindres traits mit un charme invincible,
Qui seul à ses vertus peut rendre tout possible.
Que vous dirai-je enfin ? Chaque Divinité
Voulut de ses tributs enrichir sa beauté.
Junon seule restoit. Quoi ? Pour cette Princesse ,
Dit-elle , tout l'Olympe à mes yeux s'intéresse.
Les dons pleuvent sur elle ; & parmi tant de biens,
Je n'ai pû faire , ô Ciel , compter encor les miens !
Moi , l'épouse & la sœur du Maître du tonnerre ,
Moi , la Reine des Dieux du Ciel & de la Terre !
Ah ! périsse ma gloire , ou faisons voir à tous

Que ces Dieux si puissans ne sont rien près de nous.
 Qu'ils viennent à mes dons comparer leurs largesses.
 Je veux lui prodiguer mes grandeurs, mes richesses
 Je veux que son pouvoir dans les terrestres lieux
 Soit égal au pouvoir de Junon dans les Cieux.
 C'est par moi que l'Hymen dès ses jeunes années,
 Unira ses destins aux grandes destinées
 D'un Alcide nouveau, dont le bras fortuné
 De monstres purgera l'Univers étonné.
 Il verra les deux mers flotter sous son Empire ;
 Et malgré cent Rivaux que la Discorde inspire,
 Pacifique vainqueur, il étendra ses Loix
 Sur cent peuples fameux soumis par ses exploits
 Ainsi parla Junon ; & ses divins présages
 Furent dès-lors écrits dans le Livre des Ages.

C'est ainsi qu'Egerie encourageant sa voix ;
 S'entretenoit d'Elise avec le Dieu des bois.
 Les Oiseaux attentifs cessèrent leurs ramages :
 Le Zéphir oublia d'agiter les feuillages ;
 Et les troupeaux épris de leurs concerts touchans,
 Négligeant la pâture, écoutèrent leurs chants.



I D Y L L E I.

Pour les Demoiselles de Saint Cyr.

Fuyez loin de ces lieux, profanes voluptés.
Malheureux à jamais ceux que vous soumettez

A votre funeste puissance !

Ne nous étalez point vos charmes dangereux :

Ce séjour est l'azile heureux

Du repos & de l'innocence.



Ici les frivoles desirs

Ne mêlent point à nos plaisirs

L'impatience & la tristesse.

Nous ne redoutons point l'ennui :

Et chaque jour voit avec lui

Reffusciter notre allégresse.



Quelle main nous a fait ces jours délicieux ?



Quelle Divinité nous rassemble auprès elle ?



J'en reconnois les rayons glorieux



Tout est ici guidé par cet Astre fidèle.



C'est la vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle,



D'un seul de ses regards elle embellit ces lieux.



Sa bonté chaque jour pour nous se renouvelle.



Célébrons à jamais ses bienfaits précieux.



Peut-on lui refuser une amour éternelle ?



Chantons. C'est la Vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle.



L'astre du jour sortant de l'onde ,
Répand également sa lumière féconde
Sur les palais des Rois & les toits des Bergers.
Telle du sein brillant d'une Cour qu'elle éclaire ,
Elle vient tous les jours dans ce lieu solitaire
Eclairer nos humbles vergers.



Elle soutient notre jeunesse.
Dans les routes de la sagesse

Nos pas sont par elle affermis.
Des Vices enchanteurs elle confond l'adresse ;
Et son exemple instruit notre foiblesse
A triompher de leurs traits ennemis.



Sans elle quelle main eût conduit notre enfance ?
Nous serions des troupeaux sans guide & sans dé-
fense

Au milieu des loups furieux.



Le monde eût infecté notre foible innocence
De son venin contagieux.



Peut-être qu'aujourd'hui le mensonge odieux ;
L'orgueil ou l'aveugle licence
De notre pureté seroient victorieux.



O Vertu , de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours,
Conduisez-nous sans cesse,
Protégez-nous toujours.



Fasse le juste Ciel, qu'avec des traits de flâme
Dans tous les cœurs votre nom soit écrit !
Puissent tous les mortels vous chérir dans leur ame !
Autant que le Ciel vous chérit !



Qu'à jamais le souverain Etre
Vous fasse un destin glorieux !
Et puisse le Soleil à nos yeux disparoître
Avant que vous cessiez de paroître à nos yeux !



Nous bénissons votre présence.



Nous chérissions votre assistance.



gans vous nos plus beaux jours seroient de tristes
nuits



Vous changez en plaisirs nos plus mostels ennuis.



O Vertu, de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours,
Conduisez-nous sans cesse,
Protégez-nous toujours.



I D Y L L E I I.

E Chappé du tumulte & du bruit de la ville ,
Mufe , je te retrouve en ce champêtre azile ,
Où dans la liberté que tu m'y fais choisir ,
Tu viens me demander compte de mon loisir.
Il est vrai qu'avec toi dans ces plaines fleuries
J'entretiens quelquefois mes douces rêveries ;
Mais pardonne aujourd'hui, si des charmes plus doux
T'enlèvent un tribut dont ces bords sont jaloux.
J'y vois de toutes parts , prodigue en ses largesses ,
Cybele à pleines mains répandre ses richesses ;
De ses bienfaits nouveaux ces arbres sont parés ,
D'une herbe verdoyante elle couvre nos prés
Cérès suit son exemple , & de ses dons propices
Sous la même couleur déguise les prémices.
Et Bacchus cultivant ses thyrses reverdis ,
N'ose encore à nos yeux étaler ses rubis.
L'émail riche & brillant que nos champs font éclore ;
N'est encor réservé qu'au triomphe de Flore ,
Soit par reconnoissance & pour prix des présens,
Dont sa main de Cybele orna les jeunes ans :
Ou soit que le Zéphir par quelque heureuse adresse ,
Ait obtenu ce don de la bonne Déesse.
Car ce Dieu caressant plaît par ses privautés ,
Et se donne souvent d'heureuses libertés.

On lui pardonne tout, caprices, inconstance.
Aujourd'hui même encor, si j'en crois l'apparence ;
Deux jeunes Dées, objets de ses soupirs,
Partagent à la fois ses soins & ses plaisirs ;
Et pour cacher le fruit d'un amour qu'on soupçonne,
Sous les habits de Flore il déguise Pomone.
C'est à ces doux objets que mes yeux sont ouverts
Ici l'airain bruyant n'ébranle point les airs.
De la sœur de Progné la voix flatteuse & tendre
Dans ces paisibles lieux seule se fait entendre.
Heureux, si bien souvent ses accords enchanteurs
Ne réveilloient l'Amour assoupi dans les cœurs :
A sa voix les amans renouvellent leurs plaintes,
Ils sentent ranimer leurs desirs & leurs craintes.
L'un outré du mépris qu'on fait de ses amours,
Appelle vainement la mort à son secours :
L'autre témoin des feux d'une infidelle amante,
Exale en vains sermens sa colère impuissante.
Qui pourroit épuiser les songes dérangés,
Les fantômes trompeurs dont leurs sens sont trou-
blés,
Quand le sang allumé d'un feu qui l'empoisonne,
Au retour du Printems dans leurs veines bouillonne.
Jadis nos sens plus vifs dans la saison des fleurs
Se sentoient excités par les mêmes chaleurs :
Mais de trente Printems la sagesse escortée
De jour en jour s'oppose à leur fougue indomptée.
Pour ceux de qui l'Eté fait mourir la raison,
Le Printems & l'Hyver sont la même saison.

STANCES IRREGULIERES,

Contre les Ambitieux.

L'Astre qui partage les jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et recommence un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Le dernier an s'est écoulé,
Celui-ci passera de même
Sans pouvoir être rappelé.

Tout finit, tout est sans remède
Aux Loix du tems assujetti,
Et par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir,
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même Loi par tout suivie,
Nous soumet tous au même sort,
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.
Pourquoi donc en si peu d'espace
De tant de soins m'embarrasser ?

Pourquoi perdre le jour qui passe ,
Pour un autre qui doit passer ?
Si tel est le destin des hommes
Qu'un instant peut le voir finir :
Vivons pour l'instant où nous sommes ;
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable ,
Qui de la Fortune amoureux ,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans ,
A des esperances douteuses
Il immole les biens présents.

Insensés ! Votre ame se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pû trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits ,
Je ne prétens pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis ,
Et non l'instant où je dois être

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance ,
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien,
L'avenir peut ne jamais être.
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

S T A N C E S.

Q Ue l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs,
Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un Pédant porteur de tristesse,
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espee.
L'ardente & fouguese jeunesse
Le met encore en pire état,
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.
Dans l'âge mur autre combat,
L'ambition le sollicite,
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite,
Vieux, on le méprise, on l'évite,
Mauvaise humeur, infirmité,

Toux , gravelle , goutte , pituite
Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité ,
Un Directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin , peu regretté.
C'étoit bien la peine de naître.

LES DEVOIRS DU CHRETIEN.

EN Dieu seul mets ta confiance.

Quiconque se connoît , doit tout craindre de soi.
Par des vœux purs , ardens , attire sa clémence :
Fidèle à tes devoirs , songe à vivre pour toi.

Content du simple nécessaire ,
Fui le chemin glissant , qui mène à la grandeur.
Ecoute volontiers : parle peu sçache taire
Jusqu'au moindre secret , qu'on verse dans ton
cœur.

Aux petits pardonne sans peine :
Sans peine cède aux Grands. Supporte tes égaux.
Garde tout ton mépris pour une ame hautaine.
Ne t'étonne de rien : souffre humblement les
maux.

On risque le bien qu'on diffère.
 Hâte-toi dès ce jour , donne-toi tout à Dieu ;
 Et du terrible pas qu'il nous faudra tous faire
 Occupe ton esprit en tout tems , en tout lieu.

VERS ALLEGORIQUES,

*Envoyés à Monseigneur le Duc de Bourgogne
 dans un mouchoir de gaze , qui avoit
 servi à essuyer quelques larmes échappées
 à Madame la Duchesse de Bourgogne , au
 récit de l'affaire de Nimègue.*

A Mour voulant lever un Régiment ,
 Battoit la caisse autour de ses domaines.
 Soins & soupirs étoient ses Capitaines.
 Dards & brandons faisoient son armement.
 Un Etendart lui manquoit seulement.
 Il le cherchoit : quand notre jeune Alcide ,
 Victorieux du Batave timide ,
 Lui dit : Amour , obéis à mes Loix ,
 Va de ma part trouver Adélaïde ,
 Entretien-là de mes premiers exploits :
 Cours à ses pieds en remettre l'hommage.
 Vole , & revien. Le Dieu fait son message.
 En lui parlant , il voit couler soudain
 Des pleurs mêlés de tendresse & de joie ,
 Prix du vainqueur , qu'une soigneuse main

Va recueillir dans un drapeau de soie .
 Amour sourit, & le mettant à part .
 Bon , bon , dit-il , voilà mon étendart .
 Sous ce Drapeau, Caporaux ni Gendarmes ;
 Tours ni remparts , rien ne m'arrêtera ;
 Et par hazard quand il me manquera ,
 J'ai ma ressource en ses yeux pleins de charmes :
 Notre Héros souvent leur donnera
 Sujets nouveaux à de pareilles larmes.

V E R S ,

*Pour mettre au bas du Portrait de Mr.
 Despréaux.*

LA vérité par lui démasqua l'artifice ;
 Le faux dans ses Ecrits par tout fut combattu ;
 Mais toujours au mérite il sçut rendre justice ;
 Et ses Vers furent moins la Satire du Vice ,
 Que l'Eloge de la Vertu.



V E R S ,

Envoyés à M. l'Abbé de CHAULIEU,

*Pour servir de Réponse à une Lettre , dans
laquelle il m'exhortoit à ne point
sacrifier la Philosophie aux Finances.*

PAr tes conseils & ton exemple
Ce que j'ai de vertu, fut trop bien cimentée
Cher Abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du Temple
De raison & de fermeté
J'ai fait une moisson trop ample,
Pour être jamais infecté
D'une sordide avidité.

Quelle honte, bon Dieu ! Quel scandale au Parnasse,
De voir l'un de ses Candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte ou dresser des états ?
J'ai vû, diroit Marot, en faisant la grimace,
J'ai vû l'Eleve de Clio,
Sedentem in telonio.

Je Pai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,
Et d'un produit au denier quatre
Discourir mieux qu'Amonio.
Dure, dure plutôt l'honorable indigence,
Dont j'ai si long-tems essayé.

Je ſçai quel eſt le prix d'une honnête abondance,

Que ſuit la joie & l'innocence :

Et qn'un Philoſophe étayé

D'un peu de richeſſe & d'aiſance ,

Dans le chemin de ſapience

Marche plus ferme de moitié.

Mais j'aime mieux un Sage à pié,

Content de ſon indépendance ,

Qu'un Riche indignement noyé

Dans une ſervile opulence ,

Qui ſacrifiant tout , honneur , joie , amitié ;

Au ſoin d'augmenter ſa finance ,

Eſt lui-même ſacrifié

A des biens dont jamais il n'a la jouiſſance.

Nourri par Apollon , cultivé par tes ſoins ,

Cher Abbé , ne crains pas que je me timpaniſe

Par l'odieu e convoitiſe

D'un bien plus grand que mes beſoins.

Une ame libre & dégagée

Des préjugés contagieux ,

Une fortune un peu rangée ,

Un corps ſain , un eſprit joyeux ;

Et quelque Proſe mélangée

De vers badins ou ſérieux ,

Me feront trouver l'apogée

De la félicité des Dieux.

C'eſt par ces maximes , qu'ignore

Tout riche , Juif , Arabe ou More,

Que j'ai ſçu plaire dès long-tems

A des Protecteurs que j'honore;
Et c'est ainsi que je prétens
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'est dans ce bon esprit Gaulois,
Que le gentil Maître François
Appelle Pantagruélisme,
Qu'à Neuilli, la Farre & Sonnin
Puisent cet enjouement badin
Qui compose leur Atticisme.
Abbé, c'est-là le Catéchisme
Que les Muses m'ont enseigné:
Et voilà le vrai Quiétisme
Que Rome n'a point condamné.



V E R S ,

*Envoyés à une Demoiselle le jour de St Denis,
sa Fête.*

Vous imitez fort mal, soit dit sans vous dé-
plaître ,

La charité fervente & le zèle exemplaire
Du Saint & célèbre Patron ,
Dont on vous a donné le nom.

Nos climats à sa gloire ont servi de théâtres ;
Son zèle y renversa le culte des Payens :

Mais vos yeux font plus d'Idolâtres
Qu'il ne fit jamais de Chrétiens.

Et j'admire la Providence ,

D'avoir en divers tems placé votre naissance ;

Car si l'on vous eût vû vivans en même lieu ,

On eût perdu le fruit de ses soins charitables :

Vous eussiez fait donner aux diables

Tous ceux qu'il fit donner à Dieu.



V E R S ,

*Envoyés à S. E. Madame la Comtesse B***,
le jour de sa naissance.*

C E n'est pas d'aujourd'hui que Messieurs les
Poëtes
Sont en possession de penser de travers.
La rime quelquefois couvre bien des sornettes.
Mais de prétendre dans leurs vers ,
Que de Venus l'Amour ait tiré sa naissance ,
L'Amour à qui les Dieux doivent tous leur essence,
Qui du Cithos lui-même a tiré l'Univers ;
C'est pousser trop loin la licence.
Un jour ce Dieu , piqué de leurs propos légers ;
Dit : Je veux les guérir de cette extravagance ;
Et je prétens à cet effet
Former une Beauté que tout le monde adore ,
Qui soit à leur Vénus semblable trait pour trait ,
Et même plus aimable encore.
Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait ;
Et dans le même instant naquit Eléonore.
Dès que l'on vit briller ses yeux ,
Tous les Dieux de Paphos délogeant sans trom-
pette .
S'en vinrent habiter ces lieux ;

Et

Et même les Amours plierent la toilette
Avec ce que leur Mere eut de plus précieux,
Sa Rivale en a fait emplette.
Les cœurs , à ce qu'on dit, ne s'en trouvent pas
mieux ;
Et la pauvre Vénus n'a plus d'autre parure
Que quelques vieux manteaux pendus à son crochet,
Ou quelque mauvaise guipure ,
Qu'elle ramasse à l'aventure
Dans les Opéras de Danchet.

LEÇON D'AMOUR.

Arrêtez , jeune Bergere :
A Je suis un Amant sincère.

Un Amant vous fait-il peur ?

Je n'ai qu'un mot à vous dire ;

Et tout ce que je désire ,

C'est de vous tirer d'erreur.

Le tems vous poursuit sans cesse ;

L'éclat de votre jeunesse

Sera bien-tôt effacé ,

Le tems détruit toutes choses ;

Et l'on ne voit plus de roses ,

Quand le printems est passé.

Les plus sombres nuits finissent ;

Leurs ombres s'évanouissent ,

Et rendent bien-tôt le jour ;
Mais quand l'aimable jeunesse
A fait place à la vieillesse ,
Elle ignore le retour.

L'éclat des fleurs naturelles
Fait l'ornement de nos belles ;
On prise leur nouveauté :
Mais au bout d'une journée
Cette heureuse destinée ,
Finit avec leur beauté.

Vos attraits, belle Silvie ;
Ne mettront point votre vie
Hors des atteintes du sort.
Il vous promène sans cesse ,
Du bel âge à la vieillesse ,
De la vieillesse à la mort.

Ainsi soyez moins volage ;
Et puis qu'avec le bel âge
Le plaisir passe & s'enfuit ,
Quittez votre indifférence.
La nuit à grands pas s'avance :
Profitez du jour qui luit.

Un peu de tendre folie
Fait d'une fille jolie
Le plaisir & le bonheur ;
Et dans le déclin de l'âge ,
Un dehors fier & sauvage
Lui rend la gloire & l'honneur.

Par cette leçon fidelle ,
Tircis pressoit une belle
D'avoir pitié de son mal ;
Son discours la rendit sage :
Mais elle n'en fit usage ,
Qu'au profit de son Rival.

L'IMPIE OU L'INCREDULE.

VOtre impertinente Leçon
Ne détruit point mon Pyrrhonisme :
Ce n'est point par un vain sophisme ,
Que vous surprendrez ma raison.
L'Esprit humain veut des preuves plus claires ,
Que les lieux communs d'un Curé.
Ce fatras obscur de mystères ,
Qu'on débite au peuple égaré ,
Avec le sens commun , n'est pas bien mesuré.
La raison n'y peut rien connoître ;
Et quand on les croit , il faut être
Bien aveugle ou bien éclairé.
En vain je cherche & j'envisage
Les preuves d'une Déesse ,
J'en connois l'excellence & la solidité ,
J'adore en frémissant cette Divinité ,
Dont mon esprit se forme une si belle image ;
Mais quand j'en cherche davantage ,
Ggij

Je ne trouve qu'obscurité.
La Vérité cachée en un épais nuage ,
A mon esprit confus n'offre point de clarté :
Rien ne fixe mon doute & ma perplexité.
En vain de tous côtés je cherche quelque usage ,
Qui du bon sens ne soit point écarté ;
De mille préjugés chaque peuple entêté
Me tient un différent langage ,
Et la raison prudente & sage.
Ne découvre qu'erreur & qu'ambiguïté ,
Papiste , Siamois , tout le monde raisonne
L'un dit blanc, l'autre noir, on ne s'accorde point ;
Chacun dit sa créance bonne ,
Qui croirai-je du Talapoin ,
Ou bien du Docteur de Sorbonne ?
Aucun ; mais je demande un Juge sur ce point
Qui soit Juge sincère, & n'épouse personne ,
Ce sera le bon sens , qui leur dit en deux mots
Vous êtes tous les deux bien fourbes ou biens sots.
Le Vulgaire en aveugle à l'erreur s'abandonne ,
Et la plus froide fiction ,
Marquée au coin sacré de la Religion ,
Des sots admirateurs dont la Terre foisonne ,
Frappe l'imagination.
Les Visions mélancoliques
Des Peuples arrogans soumettent la fierté,
Et produisent en eux cette docilité ,
Qui dans les sages Républiques
Entretient la tranquillité.

Les hommes vains & fanatiques
Reçoivent sans difficulté
Les fables les plus chimeriques ;
Un petit mot d'Eternité
Les rend benins & pacifiques ,
Et l'on réduit ainsi le public hébété
A baïser les liens dont il est garoté.
Numa par semblables pratiques
Scut fixer des Romains l'esprit inquieté ,
Et surprit leur crédulité ,
En rangeant ses Loix politiques
Sous l'étendart de la Divinité.
Il feignit d'avoir eu dans un *Autre* écarté ,
Des visions beatifiques :
Il fit entendre à ces hommes rustiques ,
Que Dieu dans son éclat & dans sa majesté
A ses yeux éblouis s'étoit manifesté :
Il leur montra des *Livres* autent ques,
Qui contenoient sa volonté :
Il appuya par des tons patétiques
Un conte si bien inventé :
Tout le monde fut enchanté
De ses fadaïses magnifiques.
Le mensonge subtil passant pour vérité ,
De ce Législateur fonda l'autorité
Et donna cours aux créances publiques,
Dont le Peuple fut infecté.

LA MARMELADE.

A Madame du Hamel.

PAr les mains de Daphné des pêches apprêtées
Sans ordre en la poile jettées,
Cuisoient à bouillons lents sur un feu modéré
Qu'elle-même avoit préparé.
Les Amours voloient autour d'elle ;
Ils s'en écartent rarement ,
Chacun d'eux s'empressoit à lui marquer son zèle ,
L'un en passant légèrement ,
Allumoit le feu d'un coup d'aile !
L'autre à l'entretenir attaché constamment ,
Le ménageoit habilement.
En femme dès long-tems faite à leur badinage ;
Daphné, d'un air aisé, la cuillière à la main ,
Gouvernoit ces mutins, présidoit à l'ouvrage.
Tandis que chacun songe aux soins qui le partage ;
La Marmelade va son train ;
Et déjà du fond de l'airain ,
Un parfum préférable à ceux que l'Arabie
Renferme en ses vastes déserts ,
A replis ondoyans s'exhale dans les airs ,
Les noyaux ajoutés, Daphné l'ame ravie ;
Voyoit d'un visage riant
Le succès dont sa peine alloit être suivie ;

Quand un Amour impatient,
Détachant un des traits de sa trouffe perfide ;
Qui fut de mille cœurs le fatal homicide ,
Sous la poile le fit voler.
L'éclair que nous voyons soudain étinceler ;
D'un éclat moins subit s'allume dans la nue ;
L'airain gémit , la flâme au travers s'insinue ;
Au hazard de ses doigts tendres & délicats ,
Daphné , comme une autre Pallas ,
Pour enlever la poile , entre dans la mêlée ;
Le secours vint trop tard , hélas !
La Marmelade fut brûlée.

E N V O I.

Ils vous doivent le jour , vous les avez fait naître ;
Aimable du Hamel , les vers qu'ici j'écris.
Sous le nom de Daphné daignez vous reconnoître
Ils vous devront encore , & leur gloire, & leur
prix.



P L A C E T.

*A Monsieur d'Armen * * *.*

Ministre aussi sage qu'affable,
Aussi géréreux qu'équitable,
Par qui le Dieu Plutus, qu'on avoit exilé :
Va bien-tôt être rappelé,
Recevez ce Placet que ma main vous présente ;
Et d'une dextre bien'aisante.
Mettez au bas ces mots exquis :
Soit fait ainsi qu'il est requis.
La justice vous le conseille,
Par pitié pour le suppliant.
On fait que vous savez accorder à merveille,
Et l'interêt du Prince, & celui du Client.
Mais peut-être m'allez vous dire,
Que j'en parle bien aisément,
Et que ces mots qu'ici je vous presse d'écrire,
Ne se prodguent pas si libéralement.
Sans doute ; & je sa bien, moi toute la première ;
Qu'on me feroit telle priere,
Où je ne voudrois pas dire en termes précis,
Soit fait ainsi qu'il est requis,

Au sexe féminin convient la négative ;
 Et quoi qu'à dire vrai , plus d'une belle ici
 Ne se serve pas trop de la prérogative ,
 L'ordre veut néanmoins que cela soit ainsi.
 Mais chez vous , c'est tout le contraire :
 Ministre , tant qu'il vous plaira ,
 Quand notre Sexe vous priera ,
 L'ordre veut qu'aussi-tôt prompt à le satisfaire ;
 Le Ministre réponde , ainsi que le Marquis ,
Soit fait ainsi qu'il est requis.

ETRENNES.

*A Mr de Pointis , sur son expedition
 de Carthagene.*

L'An passé qu'un dessein quelque peu dangereux
 Vous avoit fait sortir de France,
 A tel jour qu'aujourd'hui, je fis pour vous des vœux ;
 Et mes vœux vous ont porté chance.
 Vous êtes revenu gaillard & bien payé
 Des dépens de votre voyage ;
 Et vous voyant passer, chacun s'est écrié ;
 Voilà le vainqueur de Carthage.
 C'est Scipion , non pas Scipion l'Africain ;
 Mais Scipion l'Américain.
 Or bien que dans ce tems une paix nécessaire

Semble avoir des Guerriers suspendu les projets ;
Il reste encor pour vous des conquêtes à faire ,
Et j'ai pour vous encor à faire des souhaits.
Voici comment : il est certains peuples rebelles
Que l'on nomme jeunes pucelles.
Que ces peuples par vous soient détruits à leur tour ;
Tâchez d'en dépeupler la terre :
Allez & revenez , s'il se peut , en amour,
Aussi formidable qu'en guerre.

LES METAMORPHOSES DE VERSAILLES.

EN ce pays Métamorphose a lieu.
Dames de Cour quittent formes humaines ;
Et le pouvoir de quelque nouveau Dieu
Les rend Dauphins ou gentilles Baleines.
Notre Princesse a même sort , dit-on.
Elle y paroît sous la forme empruntée ,
Non d'Amfion , mais bien de Galatée ,
Qui sur Dauphin ou Baleine portée ,
Parcourt l'Empire où nage le Triton.
C'est elle-même : on ne peut s'y méprendre ,
A cette taille , à cette majesté ,
A cette grace , à cet air noble & tendre

Plus beau cent fois encor que la beauté.
Bien est-il vrai qu'il manque à l'Immortelle ;
Pour achever en tout le paralelle,
Un point sans plus. Eh quoi ? c'est son Acis ;
Qui pour complaire à divine Donzelle
Aux yeux hagards que Bellone on appelle,
S'est en allé courir par le pays:
Mais cet Acis , voici bien autre chose ;
En ce pays tout est métamorphose :
Du fils d'Alcmene en son adolescence
Acis a pris si bien la ressemblance ,
Qu'Ovide même y feroit abusé.
Or pour cela ne croyez pas , Déesse ;
L'avoir perdu ; mais voici la finesse :
Un Négromant m'en a conté le cas.
Le destin veut par un ordre severe ,
Qu'il soit toujours , soit dit sans vous déplaire ;
Acis ici , mais Hercule là bas.
Je vous découvre en deux mots le mystere:
Amour , je crois , ne m'en dédira pas.



P O R T R A I T.

UN teint, où les fleurs les plus belles
Font un agréable combat ;
Des yeux dont le brillant éclat
Va percer jusqu'au fond les cœurs les plus rebelles ;
Un visage fait par l'amour ,
Une bouche & des dents que la nature pare
De tout ce qu'elle a de plus rare ,
Des lèvres , où les ris ont fixé leur séjour ,
Des bras , grands Dieux ! quels bras ! unis , blancs ,
faits au tour ,
Tels jadis les avoit Omphale,
Quand Hercule ennyvré des douceurs du repos
S'y délassoit de ses travaux,
Un sein d'une blancheur qu'aucun autre n'égale :
Un sein , dont la beauté fatale
Fait le plaisir des yeux , & le tourment du cœur ;
Mille appas plus cachés : mais ce sont lettres closes :
Il n'est permis qu'aux Dieux, ou qu'à l'Amour vain-
queur
De s'expliquer sur de si belles choses.



V E R S

Sur la mort de Mademoiselle l'Enclos.

IL n'est rien que la mort ne domte.
Ninon qui près d'un siècle a servi les Amours;
Vient enfin de finir ses jours.
Elle fut de son sexe, & l'honneur, & la honte.
Inconstante dans ses desirs,
Délicate dans ses plaisirs,
Pour ses amis fidelle & sage,
Pour ses amans remède & volage,
Elle fit régner son cœur
Et l'extrême débauche & l'austere pudeur;
Et montra ce que peut le triomphant mélange
Des charmes de Venus & de l'esprit d'un Ange.
Elle suivit les sens, la nature & la loi:
En sa vie elle eut grande foi.
Pour ne rien mettre à l'avanture;
Elle ne crut point la futuro.



F A B L E D' E S O P E.

LE malheur vainement à la mort nous dispose :
On la brave de loin ; de près c'est autre chose.
Un pauvre Bucheron de mal exténué ,
Chargé d'ans & d'ennuis , de forces dénué ,
Jettant bas son fardeau , maudissoit ses souffrances ;
Et mettoit dans la mort toutes ses espérances.
Il l'appelle : elle vient. Que veux-tu , Villageois ?
Ah ! dit-il, vien m'aider à recharger mon bois.

LE ROSSIGNOL ET LA GRENOUILLE.

F A B L E I I.

*Contre ceux qui publient leurs propres écrits
sous le nom d'autrui,*

UN Rossignol contoit sa peine
Aux tendres habitans des bois.
La Grenouille envieuse & vaine
Voulut contrefaire sa voix.

Mes Sœurs , écoutez-moi , dit-elle :
C'est moi qui suis le Rossignol.

Vous allez voir comme j'excelle
Dans le bécare & le bémol.

Aussi-tôt la bête aquatique,
Du fond de son petit thorax,
Leur chanta, pour toute musique,
Brre Ke Ke Kex Koax Koax.

Ses Compagnes crioient merveille;
Et toujours fière comme Ajax,
Elle cornoit à leurs oreilles
Brre Ke Ke Kex Koax Koax.

Une d'elles un peu plus sage
Lui dit : Votre chant est fort beau ;
Mais montrez-nous votre plumage,
Et volez sur ce jeune ormeau.

Ma commère, l'eau qui me mouille,
M'empêche d'élever mon vol.
Hé bien, demeurez donc Grenouille,
Et laissez-là le Rossignol.



L E L I O N E T L' O U R S .

F A B L E I I I .

*Que l'amour de la vertu ne peut subsister
sans la haine du vice.*

J Adis en l'Inde O rientale
Régnoit un Lion si clément ;
Que jamais vice ni scandale
Chez lui ne reçut châtiment.

Sa bénignité sans seconde
Tournoit tout en bien chez autrui ;
Il étoit bon pour tout le monde :
Tout le monde étoit bon pour lui.

Par hazard en certain voyage
Il fit rencontre d'un vieux Ours ;
Grand Philosophe , mais sauvage ,
Et mal poli dans son discours.

Viens à ma Cour , dit le * Cacique :
Tu seras servi comme un Roi.
Trop d'honneur , reprit le Rustique :
Mais vous n'êtes point né pour moi.

* Cacique. Ce nom se donne aux petits Rois de
toutes les terres de l'Amérique.

Tout n'est qu'un dans votre service ,
 Soit qu'on marche droit ou tortu.
 Qui ne hait point assez le vice ,
 N'aime point assez la vertu.

CHANSON I.

Sortez de vos retraites ;
 Accourez , Dieux des bois :
 Au son de nos Musettes
 Accordez vos Hautbois.
 Chantez l'objet que j'aime :
 Secondez mes desirs ;
 Et rendez le Ciel même
 Jaloux de mes plaisirs.

Dans ce lieu solitaire
 Iris est de retour.
 Déesse de Cythère ,
 Célébrez ce grand jour.
 Rappelez sur ces rives
 Les Amours envolés ,
 Les Graces fugitives ,
 Et les Ris exilés .
 Reprenez , belle Flore ,
 Vos premières couleurs :
 Couronnez-vous encore
 Des plus brillantes fleurs.

Joignez-vous à Pomone
Pour embellir nos champs;
Et prêtez à l'Automne
Les beaux jours du Printemps.

Sous ces tendres feuillages
Venez, petits Oiseaux.
Accordez vos ramages
Au murmure des eaux.
Chantez l'objet que j'aime ;
Secondez mes désirs ;
Et rendez le Ciel même
Jaloux de mes plaisirs.

C H A N S O N I I.

*Contre la Gr... sur un air de l'Opera
d'Hésione.*

Petit Noble à chaumière,
Poudré d'amidon,
Face minaudière,
Sujet de lardon,
Auteur plagiaire,
Gibier de beurrière,
Singe de Pradon,
Le sifflet te rappelle ;
Quitte les chansons :

Accorde ta vielle
 Aux tragiques sons.
 Pourquoi nous insulter ?
 Si l'esprit de Linière
 Te vient agiter ,
 Ta Sœur Poulinière
 T'offre une matière ,
 Que tu peux chanter.

CHANSON III.

PAr un baiser sur les lèvres d'Iris ,
 De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix :
 Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe :
 Ainsi je doute encor de ma félicité.
 Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un
 mensonge :
 Mais il dura trop peu pour une vérité.



A M A D A M E
LA PRINCESSE DE CONTI.

*Sur un bruit qui s'étoit répandu , que le
Roi de Maroc étoit devenu amoureux
d'Elle sur son Portrait.*

CHANSON IV.

Votre beauté , grande Princeſſe ,
Porte les traits dont elle bleſſe ,
Jusques aux plus ſauvages lieux,
L'Afrique avec vous capitule ;
Et les conquêtes de vos yeux
Vont plus loin que celles d'Hercule.

CHANSON V.

Cette Aſtrice en vers accomplie
Sur la ſcène ſe multiplie
Avec tant d'art & d'agrément ,
Qu'on peut éprouver , quand on l'aime ,
Tous les plaisirs du changement
Jusques dans la conſtance même.

CHANSON VI.

DAns le fond d'un jardin
Certain jeune Blondin
Attendoit une Sœur novice.
La Nonette aux yeux doux
S'en vint au rendez-vous
A minuit après le Service.
Aussi-tôt qu'il la vit ,
Il s'approche , & lui dit :
Ne faisons point de bruit ,
Profitons de la nuit ,
Commençons un nouvel office.

Il la prit dans ses bras ;
Elle fit un faux-pas :
Un buisson leur tint lieu de courtime ,
On dit que le fournois
La fit en tapinois
Quatre fois
Passer par l'étamine ;
La Nonette en riant ,
Lui dit dévotement ,
Ah vraiment ,
Le retour vaut mieux que Matinée.

CHANSON VII.

QUand vous vous efforcez à plaire,
On croit voir l'Ane contrefaire
Le petit chien vif & coquet;
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, tel que Dieu vous a fait,
On craindrait moins de vous connoître.

VAUDEVILLE.

LE Traducteur Dandinière
Tous les matins
Va voir dans leur cimetière
Grecs & Latins,
Pour leur rendre ses respects.
Vivent les Grecs !

Si le stile Bucolique
L'a dénigré,
Il veut par le Dramatique
Etre tiré
Du rang des Auteurs abjets,
Vivent les Grecs !

Vormes lui fait ses recrûs
D'admirateurs.

Il va criant par les ruës :

Chers auditeurs ,

Voilà des vers bien corrects.

Vivent les Grecs !

Il a fait un coup de maître

Des plus heureux ;

Car pour les faire paroître

Forts & nerveux ,

Il les a faits durs & secs.

Vivent les Grecs !

L'Auteur lui-même proteste

Qu'ils sont charmans ;

Et comme il est fort modeste ;

Ses jugemens

Ne sçauroient être suspects.

Vivent les Grecs !

Ecrivains du bas étage ,

Venez en bref ,

Pour faire devant l'image

De votre chef

Cinq ou six Salamalecs,

Vivent les Grecs !



B A L L A D E, *

Sur une Vieille, qui vouloit se remarier.

C'Est tout de bon : Venus aux cheveux gris,
Après vingt ans des glaces du veuvage ,

Le feu d'Amour échauffe vos esprits :

[a] Le beau Damon vous charme & vous engage.

[b] Mais pour fixer ce cœur fier & volage ,

Très peu vous sert de brûler comme un four :

[c] Chez un galant , chercheur de pucelage ,

[d] Vieille femme est un remède à l'Amour.

Vous ne devez songer qu'au Paradis.

La mort est proche , & vous guette au passage ;

Et cet amour dont vos sens sont épris ,

Ne servira qu'à hâter le voyage.

Jadis les cœurs vous rendirent hommage ;

Jadis chez vous les Ris firent séjour :

* Cette Pièce ayant paru sous deux versions , on en donne ici la différence.

[a] *Al.* Il se rallume aux yeux d'un jeune Page.

[b] *Al.* Mais pour fixer ce jouvenceau volage .

[c] *Al.* Pareil oiseau n'est fait pour votre cage.

[d] *Al.* A cinquante ans , serviteur à l'Amour.

Mais

Mais maintenant il faut plier bagage.

Vieille femme est un remède à l'Amour.

Il me souvient d'avoir lû que jadis ;

Ainsi que vous , sur le déclin de l'âge ,

[a] Phedre sentit de semblables soucis :

Mais chacun sçait qu'Hippolyte fut sage.

Ce Prince étoit délicat personnage ;

Aussi d'abord, sans prendre un long détour ;

En peu de mots il lui tint ce langage :

Vieille femme est un remède à l'Amour.

ENVOI *

Pour réparer les défauts du visage ,

On peut user d'un assez plaisant tour ;

Et c'est l'argent : mais sans cet avantage ,

Vieille femme est un remède à l'Amour.

[a] *Al.* La bonne Antée eut semblables soucis :

Mais , grace à Dieu , Bellérophon fut sage.

Ce Prince étoit un gentil personnage.

Al. Dame, qu'Amour tient encor en servage ;

Si vous fardiez cet antique visage

D'or ou d'argent , ce seroit un bon tour.

Mais non ; j'ai tort : malgré cet avantage ,

A cinquante ans serviteur à l'Amour.



E P I T A P H E I.

Sous ce tombeau gît un pauvre Ecuyer ,
Qui tout en eau sortant d'un jeu de paume ;
En attendant qu'on le vint essuyer ,
De Bellégarde ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé !

E P I T A P H E II.

Ci-dessous gît Monsieur l'Abbé Courtois ;
Qui mainte Dame en son tems coqueta,
Et par la Ville envoya maintes fois
De billets doux plus d'un duplicata.
Jean , son valet , qui très-bien l'assista ;
Souvent par jour en porta plus de dix :
Mais de réponse onc il n'en rapporta.
Or prions Dieu , qu'il leur doint Paradis.

E P I T A P H E III.

Ci gît l'Auteur d'un gros Livre
Plus embrouillé que sçavant,
Après sa mort il crut vivre ;
Et mourut dès son vivant.

Epitaphe d'un petit Chien.

PAssant , pleure mon triste sort ;
Il fut toujours digne d'envie
Quand je vivois près de Silvie :
Mais sa rigueur causa ma mort.
Amour voyant que la cruelle
Bravoit ses feux , fuyoit ses loix ;
Voulut punir ce cœur rebelle.
Il prend son arc & son carquois ;
Et plein de courroux , il fait choix
De sa flèche la plus mortelle.
J'étois alors près de la Belle ;
Je jouois sans penser à mal.
L'Amour tira. Le trait fatal
Part, vole & m'atteint au lieu d'elle.
Un feu prompt & séditieux
Se glissa dès-lors dans mes veines.
Après mille cruelles peines
La mort vint me fermer les yeux.
Ainsi je garantis Sylvie,
Et de l'Amour, & d'Atropos.
Son cœur jouit d'un plein repos :
Mais il m'en a coûté la vie.



 RONDEAU CONTRE L'ABBE' FRA.....

MUse , dis-moi quelle est l'excuse
 Du sacré Froupeau qui refuse
 Fra , . . . Ses écrits sont corrects ,
 Et ne sont du rang des abjects :
 Mérite-t'il qu'on le récuse ?
 Grand qui prône ; Grace qui ruse ;
 Y font recevoir mainte Buse.
 Quoi ! trouve-t'on ses vers trop secs,
 Muse ?

De Jansenisme on l'accuse ,
 Et l'on dit qu'en Grec il s'amuse
 Au jeu renouvelé des Grecs :
 Tels Auteurs en Cour sont suspects ;
 Et pour ce sa face camuse
 Muse,

RONDEAU A Mlle***.

VOus le sçavez ; ce n'est phrase Normande :
 Pour vous revoir, sans qu'autre cas me mande ,
 Je pars demain comme un Coq guilleret ;
 Et me verrez , fussiez-vous à Maret ,
 Quoique la traite , à dire vrai , soit grande.

Mais quand on aime , on iroit en Irlande,
Témoin ce Chien , dont parle la Légende,
Qui par pays suivoit toujours saint Roch :

Vous le sçavez.

Or il est tems que justice se rende
A cet amour: mal vit qui ne s'amende,
Pourrant ne veux aux champs jeter le froc:
Mais sans un point je pends tous soins au croc:
Aviséz-y. Ce que je vous demande ,

Vous le sçavez.

RONDEAU A Mlle***.

JE l'ai trouvé ce petit Fierabras ,
Ce traître Dieu , Parein de Ménélas,
Qui mieux armé que Diane à la chasse,
Dans certains yeux avoit choisi sa place,
Pour me jouer quelque tour de Judas.
D'abord j'ai dit : fuy ons , doublons le pas;
Allons chercher ou Phébus ou Pallas :
C'est contre Amour un remède efficace ;

Je l'ai trouvé.

Depuis ce tems je cherche : mais hélas !
Je cours toujours sans sçavoir où je vas.
J'ai beau marcher , j'ai beau suivre leur trace;
Pour les trouver j'ai fait tout le Parnasse ;
Et le seul Dieu que je ne cherchois pas ,

Je l'ai trouvé.

RONDEAU A Mlle ***.

EN fait d'Amour pour n'être rejeté,
Des dons du Ciel c'est peu d'être doté.

Jadis Saturne aimoit une Pucelle ;
Et, dit l'Histoire, elle lui fut cruelle,
Tant qu'il parut comme Divinité.

Que fit le Dieu ? Chagrin & dépité,
Il se transforme en cheval moucheté,
Croyant ainsi réussir auprès d'elle

En fait d'amour.

Pas n'y manqua ; je m'en ferois douté ;
Le Quadrupede en Amant fut traité ;
Et toutefois au siècle de Cybelle
Le cas avint. C'est la loi naturelle :
Jamais cheval ne sera rebuté

En fait d'Amour.

RONDEAU.

EN manteau court, en perruque tapée,
Poudré, frisé, beau comme Deyopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prend à la pipée.

Phébus voyant sa mine constipée ,
Dit : quelle est donc cette Muse éclopée ,
Qui vient ici racler du violon.

En manteau court ?

C'est , dit Thalie à son rouge trompée ,
Apparemment quelque jeune Napée ,
Qui vient en masque ébaudir ce valon.
Vous vous trompez , répondit Apollon :
C'est tout au plus une vieille poupée

En manteau court.

R O N D E A U ,

Sur la réduction de Lérida , prise par S. A. R.

Monseigneur le Duc d'Orleans , en 1708.

EN moins d'un mois prendre Ville rebelle ;
Faire sauter ramparts & citadelle ,
Tours , bastions , rochers , & cætera ;
Pour maints Guerriers seroit un Opera :
Pour mon Héros c'est une bagatelle.

On lui disoit : sonnons le boute-selle ;
Retirons-nous : cette Ville est pucelle.
Pucelle soit : Pucelle dansera

En moins d'un mois.

L'Affaire est faite ; il a triomphé d'elle ;
Non sans l'avoir , dit-on , échappé belle

Plus d'une fois. Mars qui la lui livra ;
 A fait sa charge. Et l'Amour ? Il fera
 La sienne aussi : nous en aurons nouvelle
 En moins d'un mois.

R O N D E A U ,

De l'Abbé C... contre le précédent.

Mieux conviendrait au Poëte Rousseau ;
 De composer Satyre que Rondeau ;
 Car à louer sa Muse n'est apprise ;
 Témoin les Vers que sur Ville conquise
 Mal à propos à produits son cerveau.
 Le Prince a dit, surpris du tour nouveau :
 Il me prend donc pour un Godelureau ?
 Cette fadaïse à Blondin qui se frise ,
 Mieux conviendrait.

Monfieur l'Auteur des Auteurs le Fleau ,
 A vos Censeurs vous le donnez trop beau :
 Pour un Héros vos vers ne font de mise ;
 Et votre plume a fait folle entreprise ,
 A qui chiffrer dans le fond d'un Bureau
 Mieux conviendrait.



R O N D E A U.

A U bas du célèbre vallon ,
Où règne le docte Apollon ,
Certain Rimailleur de Village
Fait le procès au badinage
D'un des successeurs de Villon.
Fait-il bien , ou mal ? C'est selon.
Mais ses vers dignes du billon
Sont pires qu'un vin de Lignage
Au bas.

Si l'on connoissoit ce fréron ,
On pourroit lui mettre un baillon ,
Et réprimer son bourdonnage :
Mais pour un sot , il est fort sage ,
De n'avoir pas écrit son nom
Au bas.



S O N N E T,

Sur la mort de Mr Duché.

Celui que nous plaignons , & qu'un sort
glorieux

Place au rang des Elûs dans la Cité celeste ,
Brilla par ses talens , fut doux , simple , modeste ;
Fidèle à ses amis , discret , officieux.

Des charmes dont le monde avoit séduit ses yeux ;
Dieu dissipa bien-tôt l'illusion funeste ;
Et de ses jeunes ans il consacra le reste ,
A chanter les grandeurs du Monarque des Cieux.

Il n'est plus : & j'ai vû passer sa dernière heure ;
Mais en pleurant sa mort, c'est moi seul que je pleure ;
Mon aveugle fureur n'accuse point le sort.

Il jouit des seuls biens qui faisoient son envie ;
Et ne pouvoit trouver qu'en passant par la mort ,
Le port tranquille & sûr de l'éternelle vie.



SONNET IRREGULIER.

A Pollon au Parnasse hier s'étant rendu ,
Auteurs vieux & nouveaux vinrent de com-
pagnie ,

Et dispuoient entre eux avec telle manie ,
Que le Dieu même à peine étoit-il entendu.

Entr'autres Sarazin croit comme un perdu ,
Se plaignant que saint Gille avoit pris son génie.
Non , Messieurs , disoit-il , ce n'est point ironie ;
Et s'il ne me le rend , je veux être pendu.

Un génie est là bas chose si familiere.
Que ne prend-il celui de Pic , de Longepierre ?
Lors Apollon lui dit : Ah , tu fais le fâché !

Et bien , pour te montrer à quel point je l'honore ;
Il gardera le tien ; & je lui donne encore
Celui d'Anacréon par dessus le marché.



S O N N E T L I I I

A un Bel-Esprit , grand parleur.

Monsieur l'Auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard :
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit & tant d'arr.

Je vous estime & vous honore :
Mais les ennuyeux , tels que vous ,
Eussiez-vous plus d'esprit encore ,
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles ;
Passe encor , ce n'est pas merveilles :
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuye !
J'aimerois cent fois mieux un sot.

F I N.



TABLE



TABLE DES PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

ÉPITRES.

LIVRE PREMIER.

É PITRE I. Aux Muses.	Page 1
LETTRE à M. Duffé, en lui envoyant l'Épître de l'Amour Platonique, adressée à Madame Duffé.	16
É PIT. II. Sur l'Amour. A Madame Duffé.	19
III. A Clément Marot.	28
IV. A M. le Comte D* C**.	39
V. A M. le Comte du Luc, alors Ambassadeur du Roi en Suisse.	42
VI. A M. le Baron de Breteuil.	56

LIVRE SECOND.

É PIT. I. A M. le Comte d'Ayen.	69
II. A Monsieur * * * *, qui lui envoyoit des Vers qu'il avoit faits étant malade.	71

Tome II.

Kk

EPIT. III. A M. de la Fosse , célèbre Poëte Tragique , écrite de Rouen , où l'Auteur attendoit un Vaisseau pour passer en Angleterre.	72
IV. Au R. P. Brumoy , Auteur du Théâtre des Grecs.	76
V. A Thalie.	87
VI. A M. Rollin.	97
VII. A M. Racine.	110
VIII. Sur l'Education. A M. de Bonneval.	122

A L L E G O R I E S.

LIVRE PREMIER.

A L L E G O R I E I. L'Opera de Naples.	128
ALLEG. II. Le Masque de Laverne.	129
III. La Liturgie de Cythere.	133
IV. La Voliere.	135
V. Midas.	139
VI. Le Temps.	144

LIVRE SECOND.

ALLEG. I. Torticollis.	148
II. Sophronyme.	159
III. Le Jugement de Pluton.	172
IV. La Morosophie.	184
V. Minerve.	197
VI. La Vérité.	206

EPIGRAMMES.

LIVRE PREMIER.

EPIGRAMME I.	214
EPIGR. II.	215
III.	<i>ibid.</i>
IV.	216
V.	<i>ibid.</i>
VI.	217
VII.	<i>ibid.</i>
VIII.	218
IX.	<i>ibid.</i>
X.	219
XI.	<i>ibid.</i>
XII.	220
XIII.	<i>ibid.</i>
XIV.	221
XV.	<i>ibid.</i>
XVI.	222
XVII.	<i>ibid.</i>
XVIII.	223
XIX. A un pié-plat , qui faisoit courir de faux bruits contre moi ,	<i>ibid.</i>
XX.	224
XXI. Contre un Voleur médifant,	<i>ibid.</i>
XXII. A un Critique moderne,	225

EPIGR. XXIII.	<i>ibid.</i>
XXIV.	226
XXV.	<i>ibid.</i>
XXVI. <i>Pour une Dame nouvellement mariée,</i>	227
XXVII.	<i>ibid.</i>
XXVIII.	228
XXIX.	<i>ibid.</i>
XXX.	229

LIVRE SECOND.

EPIGR. I.	230
II.	231
III.	<i>ibid.</i>
IV. <i>Pour Madame* * * à la Chasse,</i>	232
V. <i>Pour la même, étant à la représentation de l'Opera d'Alcide,</i>	<i>ibid.</i>
VI. <i>Sur la même, qui s'occupoit à filer,</i>	233
VII.	<i>ibid.</i>
VIII.	234
IX.	<i>ibid.</i>
X.	235
XI.	<i>ibid.</i>
XII.	236
XIII.	<i>ibid.</i>
XIV.	237
XV.	<i>ibid.</i>
XVI.	238
XVII.	<i>ibid.</i>

T A B L E.

389

EPIGR. XVIII.	239
XIX.	ibid.
XX.	240
XXI.	ibid.
XXII.	241
XXIII.	ibid.
XXIV. <i>Sur un Extrait impertinent, que les Journalistes de Paris avoient fait de l'Anacréon de M. de la Fosse.</i>	242
XXV. Aux mêmes.	ibid.
XXVI.	243
XXVII. <i>Sur une Ode composée par un misérable Poète satyrique à la louange de M. Catinat.</i>	ibid.
XXVIII. <i>Sur le Dialogue de Platon, intitulé le Banquet.</i>	244
XXIX. A Monsieur * * *.	ibid.
XXX.	245

LIVRE TROISIEME.

EPIGR. I.	246
II. A Monsieur le Duc de Bourgogne,	247
III. A Madame Tuffé, les deux Dons.	ibid.
IV. Contre les Femmes.	248
V. Les Souhaits.	ibid.
VI. A Monsieur Rouillier.	249
VII. Doute résolu.	ibid.
VIII. Desir du Martyre.	250
IX. Le Diable Roi de la Fève.	251

EPIGR. X. Contre le M * * *.	<i>ibid.</i>
XI. Contre Debrie.	252
XII. Contre le même.	<i>ibid.</i>
XIII. Contre le même.	253
XIV. Contre le même.	<i>ibid.</i>
XV. Contre Montfort.	254
XVI. Contre Paul,	<i>ibid.</i>
XVII. A l'Abbé de Chaulieu.	255
XVIII. Contre Pradon.	<i>ibid.</i>
XIX. Contre M * * * Marguillier de S. Roch.	256
XX. Contre la Judith de Boyer.	<i>ibid.</i>
XXI. Contre Saurin & la Motte.	257
XXII. Contre Crébillon.	258
XXIII.	<i>ibid.</i>
XXIV. Contre Longepierre.	259
XXV. Contre le même.	<i>ibid.</i>
XXVI. Contre le même,	260
XXVII. A Madame * * *.	<i>ibid.</i>
XXVIII. Contre Boindin.	261
XXIX. Contre l'Abbé Fraguier.	<i>ibid.</i>
XXX.	262
XXXI. Justification de la précédente Epigramme, à un Important de Cour, qui s'en faisoit l'application.	263
XXXII. Conte du Pogge.	264

LIVRE QUATRIEME.

EPIGR. I.	266
II.	267.
III.	ibid.
IV.	268
V.	269
VI.	ibid.
VII.	270
VIII.	ibid.
IX.	271
X.	ibid.
XI.	272
XII.	ibid.
XIII.	273
XIV.	ibid.
XV.	274
XVI.	ibid.
XVII.	275
XVIII.	ibid.
XIX.	276
XX. <i>Pour une Dame vêtue en Cavalier.</i>	ibid.
XXI.	277
XXII.	ibid.
XXIII.	278
XXIV.	ibid.
XXV.	279
XXVI.	ibid.

EPICR. XXVII.	280
XXVIII.	<i>ibid.</i>
XXIX.	281
XXX.	<i>ibid.</i>
XXXI.	282
XXXII.	<i>ibid.</i>
XXXIII.	283
XXXIV.	<i>ibid.</i>
XXXV.	284
XXXVI.	<i>ibid.</i>
XXXVII. La Gageure.	285
XXXVIII. La Voie du Salut.	<i>ibid.</i>
XXXIX. Le Baptiseur de Juives.	286
XL. Remede contre la chair.	<i>ibid.</i>
XLI. Complies.	287
XLII. Le Dévot.	<i>ibid.</i>
XLIII. Le pieux Souhait.	288
XLIV. Avertissement d'un Curé.	<i>ibid.</i>
XLV. Les deux Fauffaires.	289
XLVI. Le Pari.	<i>ibid.</i>
XLVII. Le Démon victorieux.	290
XLVIII. Dieu préférable aux Saints.	<i>ibid.</i>
XLIX. Exhortation d'un Confesseur.	291
L. Entretien de quatre Cordeliers.	292
LI. Les belles Fesses.	<i>ibid.</i>
LII. Le Cordelier charitable.	293
LIII. Sur une Bague envoyée par une Dame à une autre Dame.	294

POESIES DIVERSES.

E PITRE du Sieur SAURIN au Sieur DE LA MOTTE, qui avoit quitté la Trappe pour faire des Opera.	295
COUPLETS sur l'air de l'Opera d'HESIONE, Que l'amant qui devient heureux, &c.	299
COUPLETS nouveaux.	303
Derniers COUPLETS.	307
EPITHALAME.	315
EIDILLION (Pièce Latine).	319
EGLOGUE I.	320
ELISE, Eglogue héroïque, pour l'Impératrice régnante, à son retour des Bains de Carlsbad en Bohême.	326
IDYLLE I. Pour les Demoiselles de Saint-Cyr.	332
IDYLLE II.	336
STANCES irrégulières, contre les Ambitieux.	338
STANCES.	340
LES DEVOIRS du Chrétien.	341
VERS ALLEGORIQUES envoyés à Monseigneur le Duc de BOURGOGNE dans un mouchoir de gaze, qui avoit servi à essuyer quelques larmes échappées à Madame la Duchesse de BOURGOGNE, au récit de l'affaire de Nimègue.	342
VERS pour mettre au bas du Portrait de M. DESPREAUX.	343
VERS envoyés à M. l'Abbé de CHAULIEU, pour servir de Réponse à une Lettre, dans laquelle	

<i>il m'exhortoit à ne point sacrifier la Philosophie aux Finances.</i>	344
VERS envoyés à une Demoiselle le jour de S. Denis, sa Fête.	347
VERS envoyés à S. E. Madame la Comtesse B * * * le jour de sa naissance.	348
LEÇON d'Amour.	349
L'IMPIE ou l'Incrédule.	351
LA MARMELADE. A Madame du HAMEL.	354
PLACET à Monsieur d'ARMEN * * *.	356
ETRENNES. A Monsieur de POINTIS, sur son <i>expédition de Carthage.</i>	357
LES METAMORPHOSES de Versailles.	358
PORTRAIT.	360
VERS sur la mort de Mademoiselle l'ENCLOS.	361
FABLE d'Esopé.	362
II. Le Rossignol & la Grenouille. Contre ceux qui publient leurs propres Ecrits sous le nom d'autrui.	ibid.
III. Le Lion & l'Ours. Que l'amour de la vertu ne peut subsister sans la haine du vice.	364
CHANSON I.	365
II. Contre la GR.... sur un air de l'Opera d'HESIONE.	ibid.
III.	367
IV. A Madame la Princesse de CONTI. Sur un bruit qui s'étoit répandu, que le Roi de Maroc étoit devenu amoureux d'Elle sur son Por- trait.	368

<i>T A B L E.</i>		395
CHANSON V.		368
VI.		369
VII.		370
VAUDEVILLE.		<i>ibid.</i>
BALLADE, <i>sur une Vieille qui vouloit se rema-</i>		
<i>rier.</i>		372
EPITAPHE I.		374
II.		<i>ibid.</i>
III.		<i>ibid.</i>
EPITAPHE d'un petit Chien.		375
RONDEAU contre l'Abbé FRA. . . .		376
II. A Mademoiselle * * *.		<i>ibid.</i>
III. A Mademoiselle * * *.		377
IV. A Mademoiselle * * *.		378
V.		<i>ibid.</i>
VI. <i>Sur la Réduction de Lérida, prise</i>		
<i>par S. A. R. Monseigneur le Duc</i>		
<i>d'ORLEANS, en 1708.</i>		379
VII. De l'Abbé C. contre le		
<i>précédent.</i>		380
VIII.		381
SONNET sur la mort de M. DUCHE'.		382
SONNET irrégulier.		383
SONNET III. à un bel Esprit, grand parleur.		384

Fin de la Table de ce Tome second.

TABLE

1	CHRONOLOGICAL
2	1711
3	1712
4	1713
5	1714
6	1715
7	1716
8	1717
9	1718
10	1719
11	1720
12	1721
13	1722
14	1723
15	1724
16	1725
17	1726
18	1727
19	1728
20	1729
21	1730
22	1731
23	1732
24	1733
25	1734
26	1735
27	1736
28	1737
29	1738
30	1739
31	1740
32	1741
33	1742
34	1743
35	1744
36	1745
37	1746
38	1747
39	1748
40	1749
41	1750
42	1751
43	1752
44	1753
45	1754
46	1755
47	1756
48	1757
49	1758
50	1759
51	1760
52	1761
53	1762
54	1763
55	1764
56	1765
57	1766
58	1767
59	1768
60	1769
61	1770
62	1771
63	1772
64	1773
65	1774
66	1775
67	1776
68	1777
69	1778
70	1779
71	1780
72	1781
73	1782
74	1783
75	1784
76	1785
77	1786
78	1787
79	1788
80	1789
81	1790
82	1791
83	1792
84	1793
85	1794
86	1795
87	1796
88	1797
89	1798
90	1799
91	1800
92	1801
93	1802
94	1803
95	1804
96	1805
97	1806
98	1807
99	1808
100	1809
101	1810
102	1811
103	1812
104	1813
105	1814
106	1815
107	1816
108	1817
109	1818
110	1819
111	1820
112	1821
113	1822
114	1823
115	1824
116	1825
117	1826
118	1827
119	1828
120	1829
121	1830
122	1831
123	1832
124	1833
125	1834
126	1835
127	1836
128	1837
129	1838
130	1839
131	1840
132	1841
133	1842
134	1843
135	1844
136	1845
137	1846
138	1847
139	1848
140	1849
141	1850
142	1851
143	1852
144	1853
145	1854
146	1855
147	1856
148	1857
149	1858
150	1859
151	1860
152	1861
153	1862
154	1863
155	1864
156	1865
157	1866
158	1867
159	1868
160	1869
161	1870
162	1871
163	1872
164	1873
165	1874
166	1875
167	1876
168	1877
169	1878
170	1879
171	1880
172	1881
173	1882
174	1883
175	1884
176	1885
177	1886
178	1887
179	1888
180	1889
181	1890
182	1891
183	1892
184	1893
185	1894
186	1895
187	1896
188	1897
189	1898
190	1899
191	1900
192	1901
193	1902
194	1903
195	1904
196	1905
197	1906
198	1907
199	1908
200	1909
201	1910
202	1911
203	1912
204	1913
205	1914
206	1915
207	1916
208	1917
209	1918
210	1919
211	1920
212	1921
213	1922
214	1923
215	1924
216	1925
217	1926
218	1927
219	1928
220	1929
221	1930
222	1931
223	1932
224	1933
225	1934
226	1935
227	1936
228	1937
229	1938
230	1939
231	1940
232	1941
233	1942
234	1943
235	1944
236	1945
237	1946
238	1947
239	1948
240	1949
241	1950
242	1951
243	1952
244	1953
245	1954
246	1955
247	1956
248	1957
249	1958
250	1959
251	1960
252	1961
253	1962
254	1963
255	1964
256	1965
257	1966
258	1967
259	1968
260	1969
261	1970
262	1971
263	1972
264	1973
265	1974
266	1975
267	1976
268	1977
269	1978
270	1979
271	1980
272	1981
273	1982
274	1983
275	1984
276	1985
277	1986
278	1987
279	1988
280	1989
281	1990
282	1991
283	1992
284	1993
285	1994
286	1995
287	1996
288	1997
289	1998
290	1999
291	2000
292	2001
293	2002
294	2003
295	2004
296	2005
297	2006
298	2007
299	2008
300	2009
301	2010
302	2011
303	2012
304	2013
305	2014
306	2015
307	2016
308	2017
309	2018
310	2019
311	2020
312	2021
313	2022
314	2023
315	2024
316	2025
317	2026
318	2027
319	2028
320	2029
321	2030
322	2031
323	2032
324	2033
325	2034
326	2035
327	2036
328	2037
329	2038
330	2039
331	2040
332	2041
333	2042
334	2043
335	2044
336	2045
337	2046
338	2047
339	2048
340	2049
341	2050
342	2051
343	2052
344	2053
345	2054
346	2055
347	2056
348	2057
349	2058
350	2059
351	2060
352	2061
353	2062
354	2063
355	2064
356	2065
357	2066
358	2067
359	2068
360	2069
361	2070
362	2071
363	2072
364	2073
365	2074
366	2075
367	2076
368	2077
369	2078
370	2079
371	2080
372	2081
373	2082
374	2083
375	2084
376	2085
377	2086
378	2087
379	2088
380	2089
381	2090
382	2091
383	2092
384	2093
385	2094
386	2095
387	2096
388	2097
389	2098
390	2099
391	2100
392	2101
393	2102
394	2103
395	2104
396	2105
397	2106
398	2107
399	2108
400	2109
401	2110
402	2111
403	2112
404	2113
405	2114
406	2115
407	2116
408	2117
409	2118
410	2119
411	2120
412	2121
413	2122
414	2123
415	2124
416	2125
417	2126
418	2127
419	2128
420	2129
421	2130
422	2131
423	2132
424	2133
425	2134
426	2135
427	2136
428	2137
429	2138
430	2139
431	2140
432	2141
433	2142
434	2143
435	2144
436	2145
437	2146
438	2147
439	2148
440	2149
441	2150
442	2151
443	2152
444	2153
445	2154
446	2155
447	2156
448	2157
449	2158
450	2159
451	2160
452	2161
453	2162
454	2163
455	2164
456	2165
457	2166
458	2167
459	2168
460	2169
461	2170
462	2171
463	2172
464	2173
465	2174
466	2175
467	2176
468	2177
469	2178
470	2179
471	2180
472	2181
473	2182
474	2183
475	2184
476	2185
477	2186
478	2187
479	2188
480	2189
481	2190
482	2191
483	2192
484	2193
485	2194
486	2195
487	2196
488	2197
489	2198
490	2199
491	2200
492	2201
493	2202
494	2203
495	2204
496	2205
497	2206
498	2207
499	2208
500	2209
501	2210
502	2211
503	2212
504	2213
505	2214
506	2215
507	2216
508	2217
509	2218
510	2219
511	2220
512	2221
513	2222
514	2223
515	2224
516	2225
517	2226
518	2227
519	2228
520	2229
521	2230
522	2231
523	2232
524	2233
525	2234
526	2235
527	2236
528	2237
529	2238
530	2239
531	2240
532	2241
533	2242
534	2243
535	2244
536	2245
537	2246
538	2247
539	2248
540	2249
541	2250
542	2251
543	2252
544	2253
545	2254
546	2255
547	2256
548	2257
549	2258
550	2259
551	2260
552	2261
553	2262
554	2263
555	2264
556	2265
557	2266
558	2267
559	2268
560	2269
561	2270
562	2271
563	2272
564	2273
565	2274
566	2275
567	2276
568	2277
569	2278
570	2279
571	2280
572	2281
573	2282
574	2283
575	2284
576	2285
577	2286
578	2287
579	2288
580	2289
581	2290
582	2291
583	2292
584	2293
585	2294
586	2295
587	2296
588	2297
589	2298
590	2299
591	2300
592	2301</

